

Vincent Paul TOCCOLI

Le Bouddha Revisité

ou

La Genèse d'une Fiction

Le Bouddha Revisité

ou

La Genèse d'une Fiction

Variations Bouddhiques 1

*C'est comme si devant le jardin de votre maison
se trouvait une grosse pierre.
Il vous arrive de dormir ou de vous asseoir dessus,
Sans pour autant n'éprouver ni surprise ni frayeur.
Mais voilà que vous prend l'idée d'en faire une statue,
Et vous demandez à quelqu'un de vous sculpter un Bouddha.
Dès lors votre esprit l'interprétant comme un Bouddha,
vous craignez de commettre une faute et n'osez plus vous asseoir
dessus.
Ce n'est toujours qu'une pierre,
Et c'est votre esprit qui en a fait ce qu'elle est maintenant.*

(Traité de Bodhidharma)

*Dans leur prétention à la sagesse
ils sont devenus fous,
ils ont changé la gloire du dieu incorruptible
contre une représentation,
simple image d'homme corruptible.*

St Paul, Romains 1, 22-23)

Lumbini, lieu de naissance du Bouddha
15 novembre 1997
Nice, six ans plus tard : revu et corrigé,
1^{er} Mai 2003

SOMMAIRE

<i>INTRODUCTION</i>	9
PREMIÈRE PARTIE	
<i>Les passerelles des civilisations</i>	
Les transgressions significatives	21
SECTION PREMIÈRE	
<i>Côté Gange : entre le V^e et le I^{er} siècle av. J.-C.</i>	25
CHAPITRE 1 :	
Esquisse du bouddhisme du Bouddha	27
CHAPITRE 2 :	
État du Bouddhisme sous les derniers Maurya	35
SECTION DEUXIÈME	
<i>Côté Indus : entre le IV^e et le I^{er} siècle av. J.-C.</i>	51
CHAPITRE 3 :	
Les attaches helléniques	
Permanence du philhellénisme dynastique (des Gréco-Bactriens aux Scytho-Parthes)	55
CHAPITRE 4 :	
Approche de l'influence gréco-hellénistique	61
DEUXIÈME PARTIE	
<i>Les fécondations artificielles</i>	67
SECTION TROISIÈME	
<i>Les échanges entre l'Imaginaire et la Réalité</i>	
Les imaginaires symboliques et la représentation du sacré	73
CHAPITRE 5 :	
Vision figurative du bouddhisme	75

CHAPITRE 6 :	
La tradition esthétique de la sculpture grecque	81
SECTION QUATRIÈME	
<i>Le moment et le lieu</i>	
Le précipité spatio-temporel	89
CHAPITRE 7 :	
L'école primitive du Gandhara	93
CHAPITRE 8 :	
L'offre et la demande	103
TROISIÈME PARTIE	
<i>La parthénogenèse catalysée</i>	
	119
SECTION CINQUIÈME	
<i>Le mélange original</i>	
Le moment idiosyncratique	129
CHAPITRE 9 :	
L'archétype Apollon	131
CHAPITRE 10 :	
L'archétype Bouddha	137
SECTION SIXIÈME	
<i>La statue-message</i>	
Le moment iconogrammique	139
CHAPITRE 11 :	
La statue	141
CHAPITRE 12 :	
La fiction	145
CONCLUSION	
	153
• <i>Bibliographie</i>	159
• <i>Bibliographie complémentaire</i>	161
• <i>Glossaire</i>	165
• <i>Du même auteur</i>	171

INTRODUCTION

Il nous manque une belle et grande histoire de l'hellénisme : une histoire qui commencerait précisément au moment même où les historiens de l'Antiquité tardive l'ont déclarée terminée. Cela se serait passé quand Auguste est entré à Alexandrie d'Égypte, en 30 avant J.-C. Une histoire qui est loin d'être close, au contraire (WOODSTOCK 1966 : 182 sq.) pour qui voyage et lève les yeux sur les architectures verticales du Pudong à Shanghai, de Wanchai à Hong Kong ou de Minato-ku à Tokyo. Et Pékin... Le périple (incomplet) d'Alexandre a semé jusqu'au Tigre d'abord, et au-delà du grand désert perso-iranien, jusqu'à l'Indus et à l'Amou Daria (le fameux Oxus des Macédoniens), un quelque chose qui le dépassait, tout grand qu'il était, mais dont il s'était fait, plus ou moins consciemment, l'ambassadeur, l'ensemenceur et finalement le promoteur et le propagateur. Ce quelque chose, c'est un *daïmon*, oui un démon, celui de l'hellénisme, fait, entre autres, de *kaloskagathos* (le Beau et le Bien ensemble), d'*enthousiasmos* (le dieu en soi) et d'*ananke* (un destin) : esprit de perfection, d'inspiration et de nécessité.

L'auteur ne se prend pas pour le *best critic* de TARN, qui lui dédie son admirable ouvrage sur *The Greeks in Bactria and in India*. Il est permis cependant de noter que transpire une certaine morgue scientifique, quand dans les dernières lignes de son introduction (TARN 1951 : xxii, xxiii), il considère l'*artistic material* de l'art (dit) du *Gandhara* : *ces phénomènes, écrit-il, sont de l'art local qui a emprunté et parfois mal appliqué quelque chose de la forme et de l'ornementation grecques. Ceci est d'un très grand intérêt en soi, mais n'a rien à voir avec l'esprit grec*. Et comme si ce ton péremptoire ne

suffisait pas, le professeur de Cambridge éprouve encore le besoin d'appeler à la rescousse le professeur HERZFELD qui surenchère : *N'ont été pris que les traits les plus superficiels de l'art grec ; pas les traits essentiels... il ne comprend ni n'assimile réellement l'esprit de l'Hellénisme.* (Archaeological History of Iran, 1984 : 50 et 75, cité par TARN 1951 : xxiii). Au-delà de cette condescendance, et peut-être grâce à elle, apparaissent avec d'autant plus de force ce *Greek Spirit* et ce *Spirit of Hellenism* dont l'auteur veut parler. TARN et HERZFELD auront des commentaires bien plus élogieux pour les productions de cet art hellénistique qu'est le *Gandhara*, quand, après le premier siècle de notre ère, il atteindra les centres d'Herat, d'Hadda et de Fondukistan en Afghanistan, ou bien plus haut ceux d'Aï Kanum sur l'Amou Daria, et de Toumchouk dans le bassin du Turkestan chinois.

Il est historiquement établi par les faits qu'au moment de la chute des derniers rejetons de la dynastie ptolémaïque d'Égypte dont Alexandrie était devenue le fleuron symbolique à peine trente ans après la prise d'Athènes et la défaite des derniers Lagides par Pompée, voici qu'à l'extrême frontière de l'empire d'Alexandre, les derniers descendants bâtards Gréco-Bactriens de la dynastie Séleucide vont être bousculés par des Barbares descendus des oasis du Takla-Makan. Il n'y a plus de *greek rule* : le « *roman rule* » prend la relève, et sans trop chercher à s'étendre au-delà de la Mésopotamie, se répandra à l'ouest jusqu'à la frontière océane, depuis les fjords de la Cambrie jusqu'aux plages infinies de la Mauritanie. Oui, l'aventure d'Alexandre et de ses généraux Lagos, Ptolémée et Séleucos s'achève ; mais ce qui les dépasse continue, et continuera particulièrement entre Indus et Gange, d'une manière aussi inattendue que mystérieuse : c'est l'histoire que l'auteur voudrait raconter dans les pages qui suivent, un épisode, lourd et riche de conséquences, de cette aventure hellénistique qui survivra à ses pères putatifs, à cause du génie inextinguible, né jadis sur ce rocher méditerranéen de la Crête et en qui chaque esthétique se sent un peu *la fille de Minos et de Pasiphaé* (Racine).

Cet essai est né de trois rencontres inspirées. Ce qui suit est assez intime pour que l'auteur se permette de passer à la première personne... J'ignorais tout du *Gandhara*, de l'Art Gréco (irano-romano-etc.) bouddhique et de toutes les hypothèses FOUCHER et MARSHALL, quand je découvris l'Asie, il y a sept ans. C'est à Taipei, quelque temps après, que je tombai sur une minuscule (5 cm) tête, dont le marchand d'art (quel horrible rapprochement et pourtant, sans *affaires* pas d'art !), légèrement contrebandier de surcroît (mais qui ne l'est pas dans ce « métier » ?) chez qui je logeais pendant un stage de mandarin, m'apprenait que c'était un *Gandhara* d'Afghanistan. *Hadda* précisa-t-il. Il me vit tellement troublé et ignorant qu'il... me l'offrit ! (La petite tête montée sur pied me regarde pendant que j'écris ces lignes dans mon *study room* du LUMBINI International Research Institute, Népal, où je me suis retiré pour rédiger cet essai.)

Deux ans plus tard, je passai la Toussaint à Pékin : j'en profitai pour prendre le train de nuit et consacrer une dizaine d'heures aux grottes bouddhiques de YUNGANG, près de DATONG. J'y fus accueilli par un crachin breton ! Les pieds gelés et tout seul, je défilai le long des premières grottes, colorées, chargées, pleines de réminiscences indiennes ou bien outrageusement sinisées : rien qui m'attirât spécialement. Je tâchais surtout de me protéger de la pluie froide, avec mon guide bleu déjà plutôt défraîchi. Je me trouvais sur le site depuis deux heures, au moins, j'avais vu le principal, et j'allais m'en retourner. Je jetai un dernier coup d'œil dans mon guide : il invitait à ne manquer à aucun prix le grand *Bouddha* acéphale de la grotte numéro... j'ai oublié !... Bon !... Il se découpait contre le fond gris sombre du ciel : grand, debout, décapité, le bras levé (comme sur l'Agora ou sur le Forum), et le drapé de l'*himation* ou de la toge en chute parfaite. Il me parut d'autant plus « grec », que son visage, par son absence, n'imposait aucune physionomie. Ma fatigue et mon ennui naissant s'étaient dissous avec la pluie : plus rien ne comptait désormais, que moi, le Méditerranéen camusien, contemplant une statue (de descendance) grecque, dans des grottes bouddhiques du VI^e siècle après J.-C., à la frontière mongole ! Que contenait donc cette émotion, sinon celle d'appartenir à ce bassin de culture, qui du Pont et Chypre

jusqu'aux Colonnes d'Hercule, a conçu, mis au monde (ah, la belle expression !) et éduqué *l'enfance de l'art*. Et je voyais Mycènes, Athènes et Delphes ; Paestum, Ségeste et Agrigente ; Éphèse, Palmyre et Doura... Mais je ne voyais pas encore ce que, les étés suivants, j'allais découvrir sur toutes les routes de la soie, et leurs bretelles du Turkestan chinois et de l'Asie centrale...

La dernière rencontre remonte à l'an dernier. Je parcourais la presque île de KINKI, au Japon, depuis les jardins zen de Kyoto, par les grands temples de Nara, jusqu'au Konya Sand, où je passai trois jours dans un des monastères de la secte Shingle. L'épisode se situe quelques heures avant de prendre le train Nara-Osaka-Koya San. Là aussi, j'allai renoncer : mes visites, quand je visite, étant toujours systématiques, c'est mon esprit de système qui l'a emporté ! Bien qu'épuisé par huit jours comblés, je me retrouvai donc devant cette ultime découverte, le Shin Yakushi-ji, dans la proche banlieue-campagne de Nara.

Vu de l'extérieur, le hall principal est des plus conventionnels, quoique d'une puissante et ferme majesté. Mais à l'intérieur, je découvris que les fûts des troncs d'arbres qui en soutenaient la toiture étaient disposés suivant l'ordonnance des rangées hypostyles des temples grecs ! Et plus encore... Devant mon intérêt et mon ravissement non dissimulés — comment aurais-je pu — l'abbé qui nous avait rejoints, mon guide et moi, nous invita à le suivre. Tout excité, je lui emboîtai le pas, et nous franchîmes la clôture pour nous retrouver devant un petit pavillon, caché parmi les hautes futaies d'un parc, et hermétiquement clos.

On dut aller chercher la clef... La pénombre humide laissait deviner deux niches, tendues d'une sorte de gaze transparente ; derrière la gaze, deux statues dont on distinguait la taille : grandeur nature. L'abbé tira le voile de la première niche, savourant déjà la surprise qu'il nous offre. C'était un *Bouddha* de bois, entièrement nu, au sexe tout à fait convenable et au visage à la Kukai (je me souvenais du Kokufu-ji). Déjà il s'apprêtait à tirer le second voile, quand j'intervins auprès de mon guide (et ami) japonais (le professeur Hideaki Nakai, des Universités de Kyoto et de Nara, et secrétaire général de la Société franco-japonaise de Nara) :

— Je suis sûr que l'autre statue est en bois, elle aussi, qu'elle est habillée, légèrement plus large que celle-ci, et qu'elle est creuse, parce qu'elle lui sert d'enveloppe.

Hideaki traduisait et le visage de l'abbé s'éclaira d'un sourire d'étonnement au moment où il écarta la gaze... Nara est l'extrémité nec plus ultra de la Route de la Soie et du chemin du *Bouddha*, par la voie du Nord, le *Mahayana*, à travers le Karakorum, l'Asie Centrale, le Sin-Kiang, le Gansu, Xi'an (l'ancienne Chang An, la capitale des Tang) et les royaumes coréens de Silla et de Paeksche (WOODSTOCK 1966 : 184). Me voilà cette fois en face d'un rite pharaonique ptolémaïque, c'est-à-dire hellénistique, qu'un artiste itinérant, au fait de ce rite, appliqua ici, sur les bords du Pacifique, à la représentation du *Mahaparanirvana* du *Bouddha*, le reliant, par le fait même, aux rites du sarcophage, lors de l'embaumement du corps d'Osiris par les soins de sa sœur Isis... à 15 000 Km de distance !

Marches occidentales de l'Iran, frontière mongole, culture héïane... Depuis six ans, je parcours ces routes et m'arrête dans les musées qui les jonchent. Par acquis de conscience, j'ai aussi emprunté la route du Sud, celle de l'*Hinayana*, par les sites d'*Anuradhapura* au Sri Lanka, de *Pagan* au Myanmar, d'*Angkor* au Kampuchéa, et de *Borobudur* à Java. Au-delà de l'art du *Gandhara* et du *Bouddhisme* en tant que tels, une question s'est révélée, qui m'avait mis en émoi à mon insu, mais à qui le temps s'est plu à ouvrir des perspectives : celles d'un échange, d'un transfert, d'un commerce. À un moment donné (quand ?), une demande bouddhique caractérisée (pourquoi ?) a été adressée à un artiste, une école, un atelier (où, qui ?), et ces hommes ont négocié un produit, une marchandise, une œuvre d'art qui devait convenir, qu'ils étaient capables de réaliser et qui eut le succès que l'on sait.

Quels étaient les présupposés psycho-mentaux qui agitaient les méninges des partenaires de l'offre et de la demande de ce singulier marché ? L'approche s'est faite dans ce qui a toujours été une zone tampon, entre cet affluent de l'Indus, le Sutlej-

Hyphosis-Beas- qu'Alexandre s'était refusé de traverser, et le cours supérieur de cette Mésopotamie que forment Gange et Jumna à la hauteur de Saharanpur. Côté Indus : voici Taxila. Côté Jumna-Gange : voici Mathura. Depuis trois cents ans, les enfants d'Alexandre ont multiplié les cités, les royaumes et les empires entre le 28^e et le 36^e parallèle : le dernier roi grec, je le répète, tombera, à quelques années près, à l'époque où Auguste prend Alexandrie d'Égypte, vers 30 avant J.-C. De leur côté, les bouddhistes ont eu leurs heures de gloire sous le *Maurya Asoka* (-240), puis avec le Gréco-Bactrien Ménandre (le Mélinda du *Melindapahna* ~ 125 -95 avant J.-C.). Déjà deux mouvements, deux écoles, deux véhicules (*Yana*) se sont distingués : le *Maha* (grand) et le *Hina* (petit), le premier plus proche des laïques, plus enclin aux adaptations ; le second plus pur et dur, intégriste, élitiste, misant plus sur les moines de la *Sangha* (communauté), et laissant le laïc se débrouiller avec sa religiosité superstitieuse. Les premiers vont rencontrer les artistes gréco-hellénistiques : ce sont les mahayanistes qui vont passer commande de statuettes, diptyques et triptyques, qu'ils vont transporter avec eux sur les routes de l'Indu Kusch, des Pamirs et du Karakorum, pour aller évangéliser dans les riches oasis du Tarim de part et d'autre du terrible désert du Takla-Makan, jusqu'à Dunhuang et à la capitale des Tang. Ce sont les abbés des grands monastères mahayanistes des vallées de Peschawar et de Swat qui vont commander force statues en pied et force bas-reliefs pour orner stupas et bâtiments conventuels.

En contemplant ces statues, d'abord dans les musées de leurs lieux d'origine, à Saïdu Sharif, à Peschawar, à Taxila, puis à Lahore, à Karachi, à Delhi et à Bombay ; puis dans nos grands musées européens qui ont recueilli la récolte des fouilles de PEILLOT à Guimet, de STEIN au British Muséum, et de Von LE COQ à Dahlem ; en observant leurs reproductions si photogéniques dans les catalogues des dernières expositions de Paris, Vienne, Zurich, Tokyo ou Fort Worth... les mêmes questions résonnaient sans cesse : que voulaient exactement leurs commanditaires ? Qu'ont-ils fait comprendre aux artistes locaux qu'ils commandaient ? Que souhaitaient-ils voir représenter ?... Quant aux artistes expatriés, quelle notion avaient-ils de ce *Bouddhisme mahayaniste* qu'ils allaient

contribuer à se préciser et à s'affirmer ? Grecs des confins de l'Oïkoumène, où avaient-ils fait leurs classes : encore en Attique ou en Ionie, à Alexandrie d'Égypte, à Palmyre ou à Dura Europos de Syrie, à Séleucie sur le Tigre, ou encore à Bactres et à Aï Kanum sur l'Amou Darya ? Qu'en était-il de leur propre religiosité gréco-hellénistique, et leur symbolique n'avait-elle pas assimilé tout ce que la Grande Grèce avait puisé dans l'Égypte pharaonique, dans la Mésopotamie mazdéenne et dans l'Iran mithraïque ? Peut-être comptaient-ils quelques théoriciens parmi eux ?

En tout cas, le contrat a été passé, et il a été plus que rempli : a-t-il été respecté pour autant ? Je ne m'intéresserai ici qu'à l'image réalisée. À cette époque, quelques décennies avant l'ère nouvelle, il était déjà loué, le Bouddha historique, le *Sakyamuni* nomade des plaines gangétiques, le pèlerin de *VAISALI*, de *RAJAGRHA*, de *SRAVASTI* et de *SAMKASYA*, l'illuminé de *BODH-GAYA*, le prêcheur de *SARNATH*, le *SIDDHARTA* de *LUMBINI*, le jeune homme de *KAPILAVASTU*, le « nirvané » de *KUSINAGARI*... Depuis plus de trois siècles, conciles, écoles, textes, interprétations et légendes en avaient stylisé à la fois les traits et jusqu'à la signification : c'est de ce Bouddha an-historique que commande fut passée. Et c'est avec leur propre sens religieux, avec leur capacité propre de transcendance que les artistes gréco-hellénistiques de cette *Pentapotamie* (le Pendjab signifie le pays des cinq fleuves : l'Indus et ses quatre affluents) ont reçu la commande et l'ont exécutée.

Que fut cette rencontre ? Deux univers religieux s'entretenaient de religion... J'aurais voulu me trouver dans l'atelier de l'artiste, quand les trois religieux, mandatés par le monastère-client, sont venus passer commande, puis constater régulièrement l'état des ébauches de la première statue, intervenir peut-être à propos de tel ou tel détail, découvrir enfin, un matin, debout dans la lumière, l'image originale d'un culte promis à une si longue et si vaste postérité ! Qu'y avait déposé l'artiste ? Qu'y ont trouvé les moines ? Jusqu'où la marque gréco-hellénistique ? Jusqu'où la tolérance bouddhiste ?

Si l'image est véritablement le mot de ceux qui ne savent pas lire (Jean DAMASCENE), c'est aussi un mot fixe, arrêté, inaltérable, et sensible, matériel : présent ! Bien sûr que cette image du *Bouddha* sera, par la suite, multiplement et diversement gandhar-isée, puis tarim-isée, sin-isée, coréan-isée, et nippon-isée. Mais au préalable, elle a dû, dès le départ, être façonnée par des mains — entendez un génie — non bouddhiste, non indien et, qui sait, non religieux du tout.

Et si la première image du *Bouddha* n'était après tout qu'un sublime malentendu, un providentiel accident, une fiction esthétique... de l'histoire religieuse de l'hellénisme toujours triomphant ?

Et comme le dit (ce cher) W.W. TARN d'entrée de jeu : *It may be well to begin with a statement of the plan of this book.* (TARN 1951 : xix). *Commençons donc par exposer le plan de ce livre !*

C'est donc une histoire que je voudrais vous raconter, celle d'une rencontre entre des chercheurs d'images (de statues, d'icônes, de simulacres), des bouddhistes réformés ou réformistes, désireux de représenter leur Maître qu'ils divinisent déjà, le prince *Siddhârta*, *Gotama*, le sage du clan des Sakya (*Sakyamuni*), qui aurait atteint l'illumination (la *Bodhi*), devenant ainsi le *Bouddha* (l'Illuminé), vers la fin du VI^e siècle avant J.-C., près du village de Gaya, sur la Sona, un petit affluent du Gange, au sud de Pataliputra (l'actuelle Patna)... et des Grecs, expatriés, ou encore itinérants depuis la mer Égée et ses multiples rivages jusqu'au pays des cinq fleuves : ces derniers sont des sculpteurs et vivent de leur art.

La science moderne a réussi à situer et presque à dater cette rencontre avec assez de certitude. Ce serait arrivé quelque part dans le Nord-Ouest de l'Inde, à l'ouest de l'Indus, en tout cas, entre Islamabad et les vallées de Peschawar et de Swat : une région/royaume du nom de *GANDHARA*, où va s'éteindre la lignée, passablement bâtarde des rois gréco-bactriens, territoire gagné à la foi bouddhique depuis les campagnes missionnaires de l'empereur ASOKA de la dynastie des MAURYA.

Et ceci se passait en des temps très anciens... quelques décennies avant l'ère nouvelle, vers -50 avant J.-C.

Le lecteur l'aura compris : cette histoire est en fait une sorte d'enquête, d'investigation sur la genèse d'une telle aventure. Celle d'une image créée par la mutuelle fécondation d'idéologies, symboliques et religieuses, aux confins des domaines d'influence d'une culture/civilisation, l'hellénisme d'une part, au moment paradoxal où son histoire semble baisser le rideau, et d'autre part, d'une autre culture/civilisation, l'indobouddhisme-brahmano-gangétique qui accouche à la fois d'une nouvelle et puissante dynastie, celle des KUSHAN, et d'un schisme religieux, aux multiples conséquences, dont la fondation d'une religion avec tous ses accessoires, y compris l'unique objet de notre intérêt : *la statue* !

Mais voilà, cher lecteur, si les termes de l'échange (partenaires et contrat) peuvent, dans une certaine mesure, être identifiés, comment évaluer l'échange lui-même ? De l'offre ou de la demande, qui fut première ? Nous pouvons imaginer par ailleurs, qu'il ne s'agissait pas d'une statue quelconque, mais d'un objet de culte, et d'un objet de culte inédit sous cette forme ! Traiter cette image *de gréco-bouddhique* (FOUCHER), c'est dire à la fois peu et... beaucoup !

Comment mener cette investigation ? Noblesse oblige, je commencerai par établir les *transgressions significatives* opérées par les vicissitudes du bouddhisme originaire jusqu'à sa situation pré-schismatique à la fin de l'ère ancienne : ce sera côté Gange.

Nous passerons alors côté Indus pour établir le parallèle avec les transformations, évolutions et adaptations auxquelles a dû se soumettre la présence grecque, depuis la Bactriane jusqu'à l'Inde où régnèrent de multiples roitelets et quelques grands monarques. Ce sera la toile de fond historique, en matière religieuse et culturelle.

Alors, nous entrerons dans les analyses psycho-mentales. Car il faut s'interroger sur les fonctionnements phylogénétiques : quels sont les jeux auxquels se livrent les inconscients collectifs quand ils se choisissent leurs *jouets* symboliques et sacrés, quand ils se déguisent sous cette forme ou cette autre, quand ils jouent à cache-cache avec ce qu'ils veulent voir et/ou montrer, et ce qu'ils veulent garder secret ?

Et puis, ce sera le moment de la rencontre, de l'entrevu, l'entre-aperçu, entre un certain art hellénistique dont il faudra identifier le genre, et un certain stade de la pensée/mystique religieuse bouddhiste. Cerner le contact, le flagrant délit !

Enfin, nous rédigerons notre rapport comme il se doit après enquête, un protocole qui aura à décrire le transfert et à diagnostiquer le passage, en établissant la congruence et/ou la non-congruence des retombées et des conséquences d'un tel moment des forces bouddhico-hellénistiques, pour la postérité du *Bouddha*.

Nous nous engagerons dans cette mission de reconnaissance, muni de l'expérience de nos anciens. Et nous aurons toujours en tête ces considérations de Louis de LA VALLÉE-POUSSIN (LVP) et Alfred FOUCHER, d'une part :

— *Il n'est pas de pays aussi propice à la prolifération religieuse que le monde indo-aryen de l'Inde... Rien n'a été emprunté par l'Inde, qui n'ait vite été hindouisée.* (LVP 1930 : 242).

— *Comme toutes les productions du génie indien, le bouddhisme est à la fois pour nous, intelligible et inadmissible, proche et lointain, pareil et disparate... Quelle infinité de choses ne doit-il pas apprendre à connaître, celui qui veut entrer dans une religion dans laquelle il n'est pas né.* (FOUCHER 1987 : 24 et 156).

Et le rappel de ce que déclarait Isocrate, en 380 avant J.-C., d'autre part :

— *Le nom d'Hellène ne s'applique déjà plus à la race, mais la mentalité, la « dianoïa » et on n'appelle plus Hellènes les frères de sang, mais bien mieux ceux qui partagent notre culture.*
(Panagérique 50) (Cité par MEYER 1925 : 20)

Voilà, nous pouvons y aller...

PREMIÈRE PARTIE

LES PASSERELLES DES CIVILISATIONS

LES TRANSGRESSIONS SIGNIFICATIVES

L'Occident est né d'une triple transgression. Celle de Dieu d'abord, qui transgressa sa tranquille éternité, *bleue*, dirait Paul Eluard, pour créer, *ex-nihilo*, en dehors de lui. Il en découla deux autres transgressions : celle des anges, et du plus beau d'entre eux, le porte-lumière, Lucifer, qui transgressa sa nature et ne voulut plus « servir » (*non serviam*) ; celle de l'homme enfin, créé à l'image de Dieu, qui transgressa les limites de sa connaissance pour devenir « comme Dieu » (*sicut dei*)... Chute dans le temps - orgueil - obéissance : trois transgressions qui façonneront la condition humaine, autour de la mort (donc de la sexualité), du pouvoir (donc de la violence) et de la liberté (donc de l'art). C'est ainsi que l'Occident tâche d'imaginer une origine capable de rendre symboliquement (mythologiquement) acceptable l'inacceptable :

*Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère,
Dans la prison des sens enfermé sur la terre :
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité. (Lamartine)*

La transgression joue comme un levier dans la culture occidentale : mais seulement dans sa linéarité. Transgresser sa

propre culture, passer à la culture des autres, c'est changer d'histoire, et n'être plus significatif dans la sphère symbolique de sa propre mythologie.

Alexandre s'est refusé à *transgresser*, à passer de l'autre côté de la SUTLEJ, la dernière, la plus orientale des cinq rivières du Pendjab, le définitif au-delà de l'Indus, l'Inde elle-même. Il s'en est retourné par le Sud, le désert de MAKRAN, pour aller trouver la mort, sur le chemin de l'Occident, en tant que roi et héros grec. Fût-il passé à l'Est, un épisode du *Ramayana* ou du *Maharabhata* l'eût bientôt phagocyté et digéré entièrement : Alexandre serait devenu un héros indien, ou indianisé, parmi les héros étrangers indianisés. Unique à l'Ouest, il n'aurait plus été qu'un *primus inter pares*... pour le mieux.

La même ambiguïté semble s'être jouée avec le Sakyamuni, le Bouddha, quand il s'est agi de choisir son champ de mission. S'il est bien mort vers - 477, au début du règne de Xerxès Assuerus, il fut le contemporain des conquêtes indiennes de Cyrus le Grand et de Darius 1^{er} qui s'étendaient, ne l'oublions pas, jusqu'à la Sutlej que les compagnons d'Alexandre se refusèrent de franchir (comme nous le disions plus haut)... Les armées et l'administration achéménides avaient complètement colonisé cette Inde blanche. Si le Sakyamuni était parti dans la direction du Nord-Ouest, il se serait toujours trouvé enserré dans des formes de civilisations déjà rigidement arrêtées. Prisonniers d'un état social et d'un cercle d'idées totalement différentes (dualisme iranien et mazdéisme) de ceux où il va se mouvoir avec tant d'aisance et de durable succès, il eût été à tout jamais perdu pour l'histoire. Au contraire, en franchissant la Sadanira (une petite rivière, affluent du Gange à la hauteur de Patna) pour se rendre à VAISALI, il tournait définitivement le dos au pays des mangeurs de viande et de blé et des buveurs de liqueurs alcoolisées... Le cœur et l'esprit de *SIDDHARTHA* inclinaient vers les populations végétariennes et buveuses d'eau de la grande rizière, amies de l'abstinence, de la miséricorde et de la paix, et en métaphysique enclines au pur nihilisme à force d'avoir vu le monde extérieur s'évanouir comme un mirage dans la pâle incandescence d'un soleil de feu. Deux mondes très différents, deux attitudes d'esprit : au monisme, au

substantialisme, au robuste optimisme des premiers (à l'Ouest de l'Indus) s'opposent point par point le pluralisme, le phénoménisme, le pessimisme résigné des seconds (dans les rizières du Gange)... Le *Bodhisattva* a déjà choisi :... *l'Est !... la voix confuse de l'Inde orientale non aryenne* (FOUCHER 1987 : 122, 124).

Alexandre et Siddhârta ont choisi de ne pas transgresser. D'ailleurs les Grecs ne laisseront aucune trace en Inde, et le bouddhisme ne franchira pas les marches Nord-Est de l'Iran ; il prendra les trois routes restantes : celle du Nord, au-delà des Himalaya, celle de l'Est par le royaume du Myanmar (Birmanie), et celle du Sud, par le Sri Lanka (Ceylan).

Seule la statue restera, comme témoin de la double transgression, en ce lieu de tous les possibles, entre Indus et Gange, dans le sas hellénistico-bouddhique, à la frontière de deux mondes et des deux ères qui divisent désormais le temps universel.

SECTION PREMIÈRE

CÔTÉ GANGE ENTRE LE V^e ET LE I^{er} SIÈCLE AVANT J.-C.

Nous allons voir dans quel environnement est née la pensée du prince *Siddhârta Gotama*, pendant qu'il devenait le Sakyamuni, le sage du clan des Sakya. Ce qui nous permettra d'esquisser les traits de ce bouddhisme primitif dont il a vécu, les quarante années qu'il consacra à sa propagation. Et après une petite incursion dans le bouddhisme du roi Maurya Asoka, ce Constantin avant la lettre, nous arriverons à l'époque qui nous préoccupe, la préparation du schisme bouddhique, juste avant l'ère chrétienne. N'oublions pas que nous cherchons à saisir le moment de la bascule, après cinq siècles environ d'un fonctionnement traditionnel.

Une réalité doit être clairement perçue, dès le départ : l'hindouisme est plus une manière de vivre, qu'une foi : *more a way of life than a creed*. Tout Hindou... doit d'abord être un Hindou. Ceci procède avant tout, du sentiment intime que l'Inde en tant que collectivité aux multiples composantes, constitue un monde distinct, inassimilable à tout autre... Placé sur les confins des Asies centrale, occidentale, mongolique et océanique, le monde hindou participe par de multiples corrélations à la vie, si diverse, des secteurs scythiques, sinisant, indonésien et malais. Aussi, en même temps qu'un trait d'union avec le monde asiato-méditerranéen, l'Inde marque l'une des zones de rupture essentielles entre ce monde et celui de l'Extrême-Orient, voire même du Pacifique. L'histoire de l'Inde, qui n'est en grande partie que celle des convoitises que

ses riches vallées ont suscitées, est dans une forte mesure, celle de la lutte entreprise par des éléments étrangers envahisseurs contre des couches ethniques antérieures (AUTRAN 1946 : 381, 382). Cette manière de vivre prend racine *de facto* dans la crainte du malheur : du seul malheur de vivre d'abord, puis de la vieillesse et de la mort ; une crainte qu'intensifie d'ailleurs la croyance dans le cycle perpétuel des renaissances, et en conséquence du malheur. Toutes les sectes s'unissent pour dire que la vie est un fardeau, un mal total. C'est pourquoi toutes aussi tendent à se libérer de l'existence terrestre, du cycle des renaissances, du *samsara*. Toutes sont convaincues qu'il existe un moyen d'y échapper, une voie de salut qui consiste à conquérir le non savoir inné et à atteindre la plus haute vérité. Mais quelle est la plus haute vérité ? C'est là que les vues divergent !... Eh bien, de même que les Indiens n'ont rien contre les situations les plus tragiques dans leurs épopées, à condition que tout se termine bien (ainsi ils acceptent toutes sortes de malheurs dans la vie), ils croient qu'il est possible de se débarrasser de ces nuisances que représentent l'existence et la réincarnation. Il suffit de suivre le Maître et l'offre est proportionnée à la demande (cf. KERN 1989 : 11).

On peut s'accorder à reconnaître qu'à toutes les époques de leur histoire, les hommes du sous-continent se sont avérés plus pénétrés de religiosité qu'attachés à une formule religieuse donnée. C'est la forte individualité du génie hindou qui imprime sa marque à tout ce qu'il s'approprie, transformant jusqu'à l'assimilation complète tout élément étranger qu'il absorbe. Si l'Inde n'a jamais été hellénisée, ce n'est pas qu'elle n'ait pas reçu quelque chose de ce levain hellénique qui a agi si puissamment dans l'Asie antérieure, mais ce levain n'a monté nulle part ailleurs qu'en ce Nord-Ouest, pays de toutes les nations, comme la Galilée, suivant la parole des prophètes (pour tout cela, cf. AUTRAN 1946 : 389 et LVP 1930 : 249).

I

ESQUISSE DU BOUDDHISME DU BOUDDHA

Affirmons tout de suite sinon l'athéisme, du moins l'agnosticisme et l'indifférence de SIDDHARTHA, dès qu'il eut terminé ses classes (cf. FOUCHER 1987 : 133) : rien n'est plus conforme aux vieilles idées bouddhiques que cette mise à l'écart des dieux... La communauté primitive, sans nier l'existence des divinités traditionnelles, était convaincue de leur parfaite inutilité. Pour elle, le salut de l'humanité était uniquement l'affaire de l'homme... C'est à l'influence des idées populaires sur la légende que nous devons l'abusif déploiement de mythologie que les textes hagiographiques se sont complu à nous infliger (FOUCHER 1987 : 119). Nous retiendrons ce *statement* : tout est dit, de la dérive qui conduira au schisme.

Le bouddhisme primitif, c'est d'abord le *Dharma*. D'abord, et surtout. Et même uniquement. Le *Dharma*, c'est la vérité découverte par tout *Bouddha* lors de son *illumination*, et prêchée au cours de son ministère public, par lui-même ou ses disciples. Par-delà les écrits canoniques qui nous sont parvenus en recensions pali, sanskrite, tibétaine et chinoise, certains auteurs postulent l'existence d'un bouddhisme primitif ou pré-canonique qu'ils s'efforcent de reconstruire (LAMOTTE 1976 : 25, note 1 : avec sept références de recherche). Mais quelle place personnelle le *Bouddha* occupe-t-il lui-même par rapport à cette loi qu'il a découverte le premier ; et en quoi consiste son enseignement ?

Le *Bouddha* s'est d'abord effacé : c'est un voyant. Il n'est ni dieu ni esprit céleste (*gandharva*), ni démon, ni même homme. Il a acquis la science ; il n'a point de maître : il est *nirvané*. C'est un victorieux. Mais il n'est que celui qui montre le chemin. Il ne peut rien de plus. La Vérité, c'est-à-dire l'origine des choses et leur destruction, existe en elle-même, et fonctionne indépendamment de la présence ou de l'absence du *Bouddha*. Le Sakyamuni lui-même s'y attache pour l'honorer, la respecter et la servir. *Que la Loi soit votre île et votre secours : n'en cherchez point d'autre* (DIGHA II 100).

C'est le Sermon de Bénarès (le *Dharmaçakrapravartanasutra* : le Sermon de la mise en mouvement de la Roue) qui contient les Quatre Vérités Saintes (*Azya satya*). Entre les deux extrêmes que constituent une vie de plaisirs et une vie de macérations, le *Bouddha* propose une *via media* qui doit mener à l'illumination et au *Nirvana* : CONZE (1977 : 17 sq.) décrit cette voie par trois caractéristiques : pragmatiste, dialectique et psychologique.

Pragmatique.

- Tout attachement (*upadana skandha*) est souffrance, et la souffrance est le fait essentiel de l'existence ;
- La cause en est le désir : de plaisir, d'existence, d'impermanence ; la valeur d'une pensée doit donc se juger par ce que nous pouvons faire grâce à elle, par la qualité de vie qui en résulte ;
- Pour supprimer la douleur, il faut éteindre le désir, car tout ce que l'on peut dire est faux, faux, du seul fait qu'on le dit ;
- Le chemin qui y mène a huit branches : rendre purs la foi, la volonté, le langage, l'action, les moyens d'existence, l'application, la mémoire et la méditation : la doctrine sacrée est d'abord une médecine.

Dialectique ensuite, c'est-à-dire une forme de logique.

- Si vous pensez correctement et profondément à quelque chose, vous arriverez à des contradictions, c'est-à-dire des vues qui de quelque manière s'annulent les unes les autres ;

- C'est en vainquant la pensée qu'on libère les contradictions qui alors se transforment en paradoxes ;
- Alors l'étendue de l'espace illimité du vrai (l'Absolu) s'ouvre d'elle-même.

Enfin, psychologique.

- En définitive la méditation est le moyen principal de salut, car c'est en méditant sur les processus mentaux que l'on peut exercer son contrôle sur eux ;
- Ainsi, il y a un rapport opératoire entre métaphysique et psychologique.

Pour tout ce qui touche le fameux *enchaînement des causes*, nous allons demander à FOUCHER (1987 : 163 -170) de nous aider à en suivre la logique toute spéciale, fort du commentaire qu'en donne LAMOTTE (1976 : 36, note 35) : Interprétation occidentale particulièrement remarquable ! Quelle est donc sa démonstration ?

La douleur se résume finalement à deux mots/maux : vieillesse et mort.

- Pour vieillir et mourir, il faut commencer par naître ;
- Toute naissance suppose conception et gestation (*bhava*) ;
- Pas de conception sans accouplement (possession) ;
- La *possession* est provoquée par le désir charnel, la concupiscence sexuelle (*trishna*) ;
- C'est la perception (*vedana* : la vue, en particulier) qui éveille le désir ;
- Cette perception-sensation suppose le contact entre les sens et leurs objets ;
- Le contact a pour occasion les six sens (les cinq externes + le *manas*, sens interne) ;
- Ce sont les six sens qui constituent la personne (nom + forme) ;
- Bien qu'impermanente, cette personne a quelque conscience de son moi ;
- Il n'y a conscience qu'à cause du *samskara* (coefficient de notre hérédité/prédestination/prédisposition) ;

- C'est parce qu'il y a non-connaissance que ces prédispositions existent : c'est l'inconnaissabilité de nos origines et de nos fins dernières.

Quant au noble chemin à huit branches qui mène à la suppression de la douleur, qui met donc fin à l'enchaînement des causes de cette douleur, il comporte lui-même trois éléments :

- la moralité (*sila*) : c'est-à-dire l'abstention consciente et intentionnelle de tout péché du corps et de la voix, parfois de la pensée : éviter tout ce qui peut causer du tort à autrui ;
- la concentration (*samadhi*) : c'est-à-dire la fixation de la pensée sur un point, l'absence de distraction et la quiétude mentale ;
- la sagesse (*prajna*) ou la vue pénétrante (*vipasyana*) : c'est elle qui produit les quatre fruits du chemin et réalise le *Nirvana*. Pour le Sakyamuni, ce n'est pas une simple gnose superficielle, mais la saisie des trois caractères généraux (*samanyalaksana*) des choses qui sont : transitoires (*anitya*), douloureuses (*duhkha*) et dépourvues de réalité substantielle (*anatman*).

Ainsi la Loi, telle que la conçoit le Sakyamuni relève de la morale et de l'éthique plutôt que de la philosophie et de la métaphysique. Elle ne cherche pas à résoudre les énigmes qui se posent à l'esprit humain, mais entend seulement faire traverser à l'homme l'océan de la souffrance : sur le reste, le *Bouddha* ne se prononce pas, c'est un domaine à part (*avyahrtavastu*). Il n'est pas inféodé à une école, mais il ne combat aucun système, il cherche à guérir plus qu'à instruire. C'est ce qu'on appelle l'enseignement intentionnel (*samdhabyasya*) qui s'adresse aux esprits et n'entend point frapper les imaginations par le merveilleux. C'est peut-être pour cela que les vérités saintes et simples prêchées par le Sakyamuni résisteront et à l'usure du temps et aux progrès de la scolastique du Grand et du Petit Véhicules.

Troisième joyau (*ratna*) du refuge bouddhique — les deux autres étant le *Bouddha* lui-même et le *Dharma*, la Bonne Loi

que nous venons d'examiner le plus simplement possible — la communauté *Sangha*, fut aussi fondée par le Sakyamuni, auteur d'une doctrine de salut. Le *Sangha* comprend quatre assemblées (*parisad*) :

- Les religieux-mendiants (*bikhsu*) ;
- Les nonnes (*bikhsuni*) ;
- Les laïcs hommes (*upasaka*) et femmes (*upasika*).

Le Sakyamuni, et cela aura sa répercussion sur toute la suite du bouddhisme dès sa propre disparition, laissait le *Sangha* religieux sans maître et sans hiérarchie, tout devant reposer uniquement sur le raisonnement personnel, sur ce qu'on a soi-même reconnu, vu et saisi. La seule préséance admise était celle de l'ancienneté, calculée sur la date de l'ordination. Le *Bouddha* entendit encore moins donner un chef spirituel à la Communauté tout entière.

Après ma mort, soyez chacun à vous-même votre propre île, votre propre refuge ; n'ayez point d'autre refuge (DIGHA II, 100).

La Loi que j'ai prêchée, la discipline que j'ai établie pour vous seront votre maître après ma disparition. (DIGHA II, 154).

La confrérie des laïcs (*upasaka* et *upasika*) jouera dans l'histoire un rôle au moins aussi important que celui des religieux (*bikhsu* et *bikhsuni*). L'*upasaka* aspire au paradis, à une bonne renaissance dans le monde des dieux ou dans celui des hommes. Il ne suit pas le saint chemin à huit branches qui mène au *Nirvana*, mais la pratique des vertus qui sont au nombre de cinq :

La foi (*sradda*), la moralité (*sila*), le don (*tyaga*), l'instruction (*sruta*) et la sagesse (*prajna*).

Deux pratiques incombent particulièrement aux laïcs ; elles sont considérées comme des formes spéciales de don : le culte (*puja*) et l'adoration (*bhakti*), cette dernière étant appelée à jouer un grand rôle dans la formation du *Mahayana* et le culte de la statue.

Et à l'usage de celles et de ceux qui étaient désireux de s'instruire plus complètement, on institua finalement une catéchèse progressive (*anupurvika*), et même, au besoin, et pour illustrer leurs leçons, les moines peignaient dans les vestibules des monastères, des images du cercle des

transmigrations (*samsara-mandala*) (cf.. Dessin dans FOUCHER, 1987 : 354, fig. 1).

Un dernier concept doit être élucidé, à la fois subtil et riche de potentialités. Je me laisserai guider par CONZE (1997 : 147 sq), tellement sa maestria pédagogique rend clair ce qui paraît obscur au novice. Il s'agit de la vacuité. C'est ce qui se tient droit au milieu, entre l'affirmation et la négation, l'existence et la non-existence, l'éternité et l'annihilation : elle ne peut être l'objet d'une croyance définie. Nous ne pouvons y accéder, et si même nous le pouvions, nous ne la reconnâtrions pas, car elle n'a pas de marques distinctives. C'est pourquoi la vacuité est appelée : *fait-d'être-tel*, parce qu'on prend la réalité telle qu'elle est, sans y surimposer aucun concept. C'est pourquoi aussi dans la vacuité, il n'y a ni obtention ni non-obtention, car nous ne pouvons jamais savoir si nous l'avons ou non. La vacuité n'est pas instruite pour soutenir une théorie (affirmation) contre d'autres (non-affirmation), mais pour se débarrasser des théories en général : elle est la non-différence entre oui et non, la vérité nous échappant quand nous disons *c'est* ou quand nous disons *ce n'est pas* ; mais elle se tient quelque part entre les deux.

L'homme qui *vit dans la vacuité* n'a d'attitude soit positive soit négative, vis-à-vis de rien et n'adhère jamais à quoi que ce soit qui est différent de lui, ni à personne d'autre : il ne fait fond sur rien ni personne. Cet homme est omniscient, dans le même sens où il est à la recherche de l'extinction du soi : non pas pour sombrer dans le sommeil perpétuel sans rêve, mais pour à la fois *s'éveiller* et *savoir* (ce que la racine « *budh* » signifie en sanskrit).

Pour ce qui touche l'omniscience, sa vertu réside précisément en ce que je n'ai pas le plus léger désir d'elle. Cela est pure contradiction : mon but doit avoir de l'attrait pour moi, sinon je ne chercherais pas à l'atteindre ; mais il doit également être sans attrait pour moi, parce que autrement, je chercherais à l'atteindre. Ainsi l'omniscience et moi ne saurions jamais nous rencontrer : mais, que je ne sois plus moi, et tout peut m'arriver. Faire tout, sans être conscient de faire quoi que ce soit. Penser tout et n'être conscient de rien. Lutter pour tout, et être content

de ne jamais rien atteindre : voilà le miracle à accomplir pour nous débarrasser de nous-mêmes ! (LVP 2 - 1935 : 333).

(Une confiance que je dois au lecteur, en fait mon souhait irréal du passé, d'assister à la rencontre du prince *Siddhârta* et du Caballero *Inigo Lopez de Loyola*, dans sa grotte de Manrèse ou quelque part sous l'arbre de la *Bodhi* : la sainte indifférence des Exercices Spirituels a résonné en moi, il y a 6 ans, comme aujourd'hui, la sainte vacuité bouddhique. Tout le siècle d'or espagnol, *el siglo de oro*, en parle avec Jean de la Croix et Thérèse d'Avila : il y a des co-incidences, à 2 000 ans de distance : de -500 à + 1500 !).

Après la mort du *Bouddha* (et son *mahaparinirvana*), ses disciples se trouvèrent devant une tâche immense : n'ayant aucun testament écrit, il importait de fixer de toute urgence son enseignement, tant doctrinal que disciplinaire. Comment le *sangha* allait-il s'y prendre pour procéder légitimement à l'élaboration du dépôt révélé, faute d'un quelconque magistère ? C'est *Mahakasyapa*, avec ses disciples immédiats, se réclamant du titre d'*Arhat*, qui convoquèrent le synode de Rajaghra, près de Patna, et s'employèrent à réciter de mémoire, pour aboutir à la constitution d'un canon oral, rigoureux et intransigeant, mais qui pourtant ne put s'imposer à tous leurs collègues, surtout parmi les religieux demeurés au stade d'étudiants (*saiksa*) et de profanes (*prthagjana*), et chez des fidèles laïcs (*upasaka*), ou encore, mais plus tard, chez des savants consommés (*bahusruta*) : ces derniers entreprirent carrément la révision du canon oral, l'expurgeant et le complétant. Tout cela aboutit à la cassure du *sangha* primitif en deux branches principales : la branche *sthavirienne* (fidéiste) et la branche *mahasamghika* (réformiste, démocratique et plus ouverte) qui devait promouvoir la religiosité mahayaniste. Tout cela se passait sous le règne d'Asoka, vers -240 (cf. NAKAMURA 1989 : 100).

II

ÉTAT DU BOUDDHISME SOUS LES DERNIERS MAURYA

Ainsi, il est clair que le Sakyamuni n'a presque rien enseigné et sa parole contenue dans les *sutra*, est en fait une création tardive de la scolastique postérieure. Durant les deux siècles qui suivirent le *Nirvana*, le bouddhisme ne connut pas de succès extraordinaire, confiné qu'il était au *Magadha* et en quelques points de l'*Avanti* (deux petits royaumes du Nord de l'Inde). L'œuvre des moines fut d'avoir compilé la parole du Maître dans les langues locales en usage : *maghadi*, *pali* et *sanskrit*. Cette compilation aida à fixer les grandes lignes du *Dharma* (doctrine) et du *Vinaya* (discipline). L'initiative avait été prise par un groupe d'*Arhat* désireux de monopoliser à leur profit l'enseignement religieux ; mais ces derniers commirent la maladresse de revendiquer pour eux seuls le droit au *Nirvana*, s'aliénant les sympathies de tous les autres. Le mécontentement couva longtemps avant d'éclater.

Grâce à l'empereur Asoka (milieu du III^e siècle avant Jésus-Christ), le bouddhisme sortit de l'obscurité, et les missionnaires accompagnèrent partout les fonctionnaires impériaux, porteurs des édits du *Dharma* : piliers et rocs gravés. En fait, sous Asoka, le *Bouddhisme apparaît comme une doctrine toute morale, médiocrement préoccupée de dogmes particuliers et de théories abstraites, peu embarrassée d'éléments scolastiques et monastiques, peu portée à insister sur les divergences qui la séparent des religions voisines... C'est un Bouddhisme de*

Dharma, religion morale, chemin du ciel et du Nirvana, non pas un Bouddhisme d'Abhidharma, raffinement du Dharma métaphysique. C'est un Bouddhisme étranger aux vues et opinions (drshti) et qui les condamne toutes... peu embarrassé de spéculations ou de vérités d'ordre philosophique. Bien sûr, Asoka vénère aussi le Bouddha, l'homme que fut le Bouddha, ce qui reste du Bouddha, c'est-à-dire les reliques et les lieux saints (LVP1 1930 : 125, 140). Le lecteur curieux de l'utilisation et de la réduction qu'Asoka devait faire de la doctrine originale peut consulter LAMOTTE (1976 : 249 - 255) et NAKAMURA (1989 : 75). Pour des raisons d'opportunité, dans le même temps, les propagandistes furent amenés à changer d'objectif et à s'adresser à la masse plutôt qu'à l'élite. Il y eut plus de conversions que de vocations : cette remarque est plus qu'une nuance. Ce fait développa la « dimension religion » dans le bouddhisme. Malgré tout, la Bonne Loi ne cessa de progresser de l'Himalaya au Deccan (sud de l'Inde), du *Gandhara* (Nord du Pakistan actuel) au *Champa* (royaume du sud de l'Inde), provoquant au II^e siècle avant J.-C. l'écllosion de l'école de sculpture de l'Inde centrale (*Bhârhut, Bodh-gayâ, Sanci et Amaravati*) et le lancement de l'architecture rupestre.

Mais quelles sont les causes qui, étape par étape, dans une dérive insensible peut-être aux générations qui se succédaient, vont faire glisser doctrine et discipline jusqu'à la planche de ce plongeoir mental, sur laquelle elles sautilleront quelque temps avant de plonger à leur tour, dans l'eau immémoriale d'une religion en bonne et due forme ? On comprend de mieux en mieux que l'iconolâtrie (le culte de l'image) du *Bouddha*, outre l'événement artistique qu'elle représente, va revêtir le caractère de l'évidence sociologique et instituer le lieu symbolique d'une transgression : le passage de l'aniconisme (non-représentation) à l'iconisme (représentation) de la figure sacrée (interdite jusqu'à ce moment-là : pas de statuaire en solo), deviendra le repère dans l'espace et dans le temps du schisme bouddhique, en route idéologique, depuis un siècle et demi environ. Mais, ne brûlons pas les étapes, et continuons notre histoire depuis Asoka (-240) jusqu'à l'ère chrétienne. Puis nous décortiquerons la grande querelle religieux/laïcs, exactement : la réponse à cette question va déterminer la suite des événements. Il nous

faudra évoquer avec assez de précision, alors, un mouvement religieux, le *vishnouisme*, apparu vers le III^e siècle avant J.-C., dans la région de Mathura, sur la Jumna, car le Mahayana lui empruntera quelques dévotions d'importance. Ce qui nous permettra alors d'oser définir ce bouddhisme *new style* qui, avec le changement d'ère, prendra un nouvel essor.

L'événement marquant fut la grande peur qu'inspira le règne, au début du moins, de Pusyamitra (-187 -151). D'origine brahmanique, général en chef du dernier empereur Maurya, il fut le fondateur de la dynastie Sunga. Il rétablit la vieille liturgie védique et gouverna avec l'appui des brahmanes. Persécuta-t-il les bouddhistes ? C'est ce que soutient une vieille tradition bouddhique persistante et partagée par toutes les écoles. Indépendamment de la réalité des faits, des bouddhistes, privés qu'ils étaient des faveurs royales (souvenons-nous d'Asoka) dont les empereurs Maurya les avaient comblés, et effrayés par le bruit des armées Yavana (derniers rois Gréco-Bactriens) et Saka (les Scythes, nous y venons de suite), de leur côté de l'Indus (à l'Ouest), furent pris de panique et se comportèrent en conséquence.

En effet, l'invasion scythe fut considérée par les bouddhistes comme l'un des signes précurseurs de la disparition du *Dharma* (-90). *Lorsque le royaume Saka (scythe) sera détruit, la terre sera déserte* (Yugapurana V 124 - 730). Cette crainte fut vaine. Les Scythes devaient s'humaniser en s'hellénisant : administration, monnayage, calendrier séleucide, conceptions artistiques (cela est important pour notre sujet). Sirkap/Taxila (la capitale du Gandhara) fut rebâtie sur le modèle typiquement grec du damier, avec acropole et ville basse, et temple en sus, plus iranien ou zoroastrien que grec pourtant (*jandial*). Bien sûr, avec le temps, l'imitation des modèles grecs devait se pervertir jusqu'à la décadence (nous le verrons plus bas), la barrière Parthe (au Nord-Est de l'Iran) empêchant tout renouvellement : l'indigénisation se généralisa. Tout compte fait, l'attitude des Saka envers le bouddhisme pourrait être caractérisée par la tolérance et la bienveillance : on rétablit, restaura, fonda (cf. LAMOTTE 1976 : 542 - 543).

Avec l'arrivée des Palahva, rien ne devait changer : Saka et Palahva étaient tous deux d'origine scythe. Les Palahva étaient maîtres de l'Iran depuis -247 et se donnaient comme héritiers de la Mésopotamie des Achéménides et des Séleucides. Une influence qui s'exercera sur les esprits, et les esprits des réformistes bouddhistes en particulier, est celle du prestige qui entourait le souverain, d'ordre quasi divin : le roi porte la tiare (les papes de Rome l'ont conservée jusqu'au XX^e siècle !), prend le titre de *Theos* (Dieu) ou de *Theopater* (Dieu le Père), et devient après sa mort, l'objet d'un culte avec temples et statues (que vont faire les Mahayanistes ?). Le Grec reste la langue officielle jusque vers -50, et les rois s'intitulent tous *philhellènes* (nous y reviendrons au chapitre suivant), la classe dirigeante lit et parle grec. Ainsi, en ces zones de passage d'un monde à un autre monde, ces Palahva-Parthes deviennent-ils les véritables rivaux des Romains. Leur religion, en revanche, nous est encore obscure : adoration des phénomènes naturels, cultes du soleil et de la lune ? Le peuple iranien, lui, demeurerait fidèle à la triade mazdéenne (*Ahuramazda-Mithra-Anahita*), le culte d'*Anahita* (Nanaïa-Artemis) prenant une extension de plus en plus grande.

Comme les Saka, les Palahva-Parthes à leur tour se montrèrent d'une parfaite tolérance, Gondopharnes 19-45 reçut même le titre de Sauveur, *Trata*, qui figure sur ses monnaies. Mais quoi qu'il en soit, dans leur immense majorité, les Saka-Palahva attirés par le bouddhisme étaient mal préparés à recevoir et à comprendre le message du Sakyamuni. Les propagandistes bouddhistes durent alors s'adapter. Fini le temps du message pur et dur, de la catéchèse progressive, des disputes et des arguties. Aux adorateurs du feu, aux dévots d'*Anahita*, il fallut se borner à inculquer un esprit, à s'initier à l'essentiel par des moyens très simples : stances et catéchismes à apprendre par cœur. Les stances vont d'ailleurs revêtir une puissance magique et s'élever au rang de credo bouddhique, si l'on peut dire :

Les dharma naissent tous d'une cause ;

De tous, le Prédestiné a dit la cause ;

Il en a dit aussi l'abolition :

Telle est la doctrine du grand sramane.

(Viyana pali, I, 40)

*Éviter le péché, pratiquer le bien,
Purifier la pensée : tel est l'enseignement des Bouddha.*
(Digha II, 49)

Dans le Nord-Ouest (Pakistan actuel), les *Sarvastivadin* (cette secte qui s'était refusée à participer au synode de Ceylan et avait déjà fait sécession, sous le règne d'Asoka, -240) inaugurèrent pour les étrangers un véritable apostolat de la stance, et les Mahayanistes la reprendront à leur compte, et sur une vaste échelle, surtout les développements mnémotechniques de l'*Arapacana*, les cinq premières lettres d'un alphabet sace (frontière irano-afghane) ou khotanais (oasis du Turkestan chinois, le Takla-Makan), des Scythes et Parthes, constituant chacun le début d'un mot ou d'une phrase, exposant sous une forme condensée, un article de foi, afin d'inculquer à leurs adeptes leur thèse fondamentale de la vacuité (cf. supra) de tous les *dharma* : *Anutpanna* ; *Rajas* ; *Paramartha* ; *Cyavana* ; *Naman* (Pancavimsati, édition N. DUTT, p. 212).

Ce qu'il faut retenir avant de continuer, est qu'avec les Saka-Palahva le bouddhisme, largement ouvert à toutes les influences, s'achemine rapidement vers le Mahayana : c'est de l'extérieur que viendra un mouvement messianique (cf. infra : le *Baghava*) assez puissant pour transformer insensiblement Maitreya et Ajita, deux obscurs disciples de Sakyamuni, en un *Bouddha* de l'avenir (et l'on peut déjà soupçonner qu'*Amitabha*, le plus notable des *Bouddha* du Grand Véhicule (Mahayana), dieu de lumière, d'éclat et de vie infinie, régnant sur le paradis de l'Ouest, lumière du couchant, du *mahaparinirvana*, n'est que la réplique bouddhiste et hindoue d'un dieu solaire iranien ! À quand la divinisation hellénistique de Sakyamuni ? Les temps sont proches...

Dès le début de toute cette affaire de *Sangha*, les laïcs s'étaient sentis frustrés. Et la question de leurs droits respectifs se posa très tôt. Surtout sur une question d'importance, qui était leur accès au *Nirvana*. Voilà comment leur répondirent les théoriciens du Bouddhisme de l'époque (Majjhima I, 493 ; Samyutta V 134, 244) : *De même que le Gange se penche,*

s'incline et se porte vers l'océan, aussi la Sangha de Gotama, upasaka comme bikhsu, se penche, s'incline et se porte vers le Nirvana. Mais le point crucial est de savoir si l'*upasaka* (le laïc) peut accéder à l'état d'*Arhat*, la Sainteté, quatrième et ultime point de la vie religieuse. Même le *Bouddha* a refusé de prendre position, tellement cela semble difficile en soi, et encore plus pour ceux qui vivent dans le monde. Le triomphe des aspirations laïques sera consacré par la substitution à l'idéal de sainteté personnelle (de l'*Arhat*), un idéal nouveau empreint d'altruisme : la pensée de l'Illumination (*bodhicitta*), associée au désir de la suprême et parfaite Illumination (*anuttarasamyaksambodhi*) et ayant pour objet le bien et le bonheur de toutes les créatures. Celui qu'on appellera le Mahayaniste s'engage, dans ce dessein, dans le chemin du *Bodhisattva* (cf. infra), remettant son accès au *Nirvana* (volontairement cette fois) pour assurer, par la pratique toujours plus lucide et plus bienveillante, des perfections (*paramita*), le bonheur de tous les êtres, et continuer son œuvre salvatrice : ce qui est une carrière ouverte à tous, sans exception.

En fait, le laïc réclamait un dieu là où le religieux demandait un maître ! Les masses populaires sont plus dévotes qu'éclairées (admirable LAMOTTE 1976 : 707 sq.) : elles n'avaient que faire, en effet, d'un « modèle » mort, dont on ne peut vénérer que les restes (*savita*). Elles voulaient un « dieu vivant », et même un « dieu supérieur aux dieux » (*devativeda*) qui continue à les sauver, à prédire l'avenir, et dont le culte (*puja*) soit autre chose qu'une simple commémoration (*anusmrti*). Cet état d'esprit va influencer certaines productions tardives du *Tipitaka pali* (livre sacré écrit en langue du sud de l'Inde), puis apparaîtra clairement dans la littérature post-canonique en hybride et en sanskrit.

Voilà, il n'y a plus qu'un pas à faire...

Le *Bouddha* est désormais décrit comme un être extraordinaire orné des trente-deux marques du Grand Homme (le Fils de l'Homme !), le corps resplendissant de quatre-vingt sous-marques, nimbé d'un éclat large d'une brasse (la Transfiguration)..., séduisant de toutes les manières (le plus

beau des enfants, des hommes) (*Avadanasataka*, entre autres textes). On y voit toutes les indications pour les futurs concepteurs de la statue du *Gandhara* !... Le *Bouddha* est désormais un miracle vivant. Il n'est plus l'amant de la solitude, au contraire. Il est l'incarnation (!) de la science, de la toute-puissance et de la miséricorde (omni-scient-potent-clément) : c'est un prophète, un devin. Tout est en place pour que se développe la légende : la superproduction se prépare ! À qui va-t-on confier le scénario, en ce temps où se font et se défont les fortunes hégémoniques de l'Ouest et de l'Est : l'empire grec s'écroule, l'empire romain monte ?

Pour que cette grande *invention* qui est en même temps une grande espérance et une grande idée ne meure pas, faute de support, religieux et laïcs sont tacitement d'accord sur le compromis. *Arhat* et *prthayjana* (religieux moines et profanes) furent mieux lotis que les Hébreux dans le désert du Veau d'Or, au cours de l'Exode, au pied du Sinaï (Exode 32, 1.46.6). Ils ne tombèrent pas sur les accessoires animaliers du panthéon pharaonique, mais sur la plus belle figure jamais conçue, pensée et réalisée par l'homme le plus esthétiquement religieux de l'époque. En effet, qu'elle soit archaïque, classique ou hellénistique, la figure d'Apollon est la plus belle représentation de l'homme se projetant lui-même (voir plus bas) dans l'immortalité lumineuse et souriante ! Oui, nos Indiens du Nord-Ouest se résolurent à aller voir les Grecs de l'Indus, plutôt que leurs compatriotes de la Jumna, Gandhara (petit et dernier royaume grec) versus Mathura (cf. supra, l'école indienne de *Bhârhut*, *Sanci*, *Amaravati*). (J'anticipe un peu... mais il serait malsain de n'en pas dire déjà un peu plus...) Donc, quelque chose devait leur déplaire chez ces derniers ou bien alors quelque chose devait les fasciner chez les premiers. Ou encore : changer pour changer de *véhicule*, le *Maha* (grand) *yana* a vu, tout de suite, très grand. Son intuition, juste, l'a aiguillé vers la radicale altérité d'un modèle tellement exotique, qu'il leur permettrait, naïfs qu'ils étaient de le croire, de couper définitivement avec l'innombrable mythologie de toutes les Indes multiséculaires et de faire œuvre originale ! Chassé, le naturel reviendrait au galop, dans le grand amalgame enchevêtré des *Bodhisattva* d'abord, puis des divinités du triple monde (celui du Désir, de la Matière subtile et de l'Immatériel).

Pourquoi ?

N'étaient-ils pas satisfaits, ces bouddhistes réformistes de s'être fait un dieu de leur maître sans dieu, le trahissant de bonne foi si l'on peut dire ! Eh bien, il apparaît que la mentalité religieuse est vraiment complexe, et en Inde plus particulièrement. La divinisation du Sakyamuni, devenu le *Bouddha*, et son apothéose au rang de *dieu supérieur aux dieux* ne combla pas la soif inextinguible de leurs aspirations religieuses. Il leur fallut, malgré la première, une autre fiction, totale celle-là, avec mythologie, hagiographie et culte, l'adhésion à la doctrine du *Bouddha* ne détournant nullement les nouveaux croyants de leurs cultes ancestraux, ni de cultes nouveaux d'ailleurs, comme ceux de *Maitreya* (le Bienveillant). Invaincu, le *Bouddha* du futur, véritable réplique du dieu iranien Mithra, *sol invictus*, qui se laissera entraîner dans le grand mouvement d'espérances messianiques, appelé à traverser, sous des symboles divers, l'Orient tout entier, à la fin de l'ère ancienne (à titre indicatif : les textes manichéens en Ouïgur, langue du Turkestan chinois, accomplissent la prouesse syncrétique suivante : faire fusionner à la fois le *Mithra Invictus*, *Jésus, fils de Dieu et Maitreya l'Invaincu*). De ce culte, précisément, naquit ce bouddhisme de pure dévotion (*Dhakti* : nous y venons bientôt), un véritable monothéisme (à l'indienne, ne l'oublions pas !) d'où sont estompés réincarnation et *nirvana*, mais où le seul moyen de salut est désormais la grâce divine, prévenante et efficace.

Ainsi, avec le Sakyamuni, *Maitreya* sera le plus représenté sur les monuments, à eux consacrés par l'école gréco-bouddhique du *Gandhara*. Et quelle noblesse ! Et quelle beauté ! Francine TISSOT (1985 : fig. 103-183 ; 205-33) s'est superbement complu dans la défense et illustration de cet éternel jeune premier du bouddhisme *new style* : ce fameux Mahayana, où le fringant *Bodhisattva* (prince charmant Kushan, tribu de Khotan, dans le Turkestan chinois), au *sex appeal* ravageur, apparaîtra comme un dieu de lumière, un consolateur recevant la confession des péchés, un guide des âmes après la mort, l'inspirateur et le soutien des maîtres de la Loi dans leurs doutes et leurs crises de découragement... N'est-ce pas là la plus magnifique des fictions, où se sont mutuellement surpassés et fécondés le bouddhiste follement épris d'humanité, et l'indo-

grec, génialement touché par le *daïmon* de la plastique. C'est l'art hellénistico-mahayaniste, plus précis que gréco-bouddhique, à mon avis ! LAMOTTE, de qui je m'inspire effrontément (1976 : 775-788) termine son chapitre sur Maïtreya, et sa merveilleuse somme de la même façon, par cette nostalgique et douceuse remarque :

Qu'y a-t-il encore de commun entre le mysticisme maïtreyen et le froid réalisme du sage de Kapilavastu ? Le Muni (sage) qui déclarait :

Toutes les accumulations aboutissent à la ruine ;

Toutes les élévations touchent à la chute ;

Les unions s'achèvent en séparations ;

La vie a pour terme la mort.

Faisons le point : les succès croissants de la propagande eurent donc pour effet de transformer le bouddhisme, de message philosophico-mystique qu'il était primitivement, en une véritable religion comportant un dieu (plus exactement un *Bouddha* divinisé), un panthéon, des saints, une mythologie, un culte. Les savants des monastères manquaient de l'autorité nécessaire pour s'opposer aux innovations d'ordre doctrinal et disciplinaire. Toutefois, ils semblent avoir montré assez d'adresse pour orienter le mouvement et maintenir l'essentiel du message du Sakyamuni, tout en sacrifiant partiellement aux idées nouvelles, dont devait sortir, en fin de compte, le bouddhisme du Mahayana.

Ainsi, dans le Nord-Est, les communautés *Sarvastivadin* (les schismatiques du synode de Ceylan, en -240) et du *Mahasamghika* (les schismatiques de l'immédiat après *Nirvana*, au synode de Rajaghra) durent-elles aussi composer sans cesse avec les tendances novatrices. C'est donc bien sous la poussée du sentiment populaire qu'elles furent amenées à insister toujours davantage sur :

- Les attributs du *Bouddha* transcendant ;
- Les exploits de sa carrière, en tant que *Bodhisattva* ;
- La place à accorder aux dieux mineurs ;
- L'importance des pratiques extérieures ;
- La légitimité du culte.

Toutes, questions d'ordre religieux, au sens de la religion plus que de la spiritualité, loin de l'élaboration philosophique de la doctrine, domaine de *l'Abhidharma*.

Enfin, les manifestations et les cérémonies du culte allaient croissant au fur et à mesure que se développait la piété populaire. Mais, retenons ce qui suit, il n'était toujours pas question d'images, ni du *Bouddha* ni des *Bodhisattva*, que l'ancienne école de sculpture de l'Inde centrale (*Bhârhut-Sanci-Amaravati*) évitait toujours de représenter sous leurs traits humains et en solo. Le culte s'adressait seulement aux stupas, et à l'arbre de la *Bodhi* (Illumination).

Pendant que se poursuivaient ces querelles entre sectes et que le bouddhisme des origines se muait en religion populaire, du côté de Mathura, sur la Jumna, montait un danger, le danger *vishnouïte* qui représenta un péril réel et longtemps sous-évalué par les bouddhistes, trop occupés à leurs affaires internes. En effet, au pays de Mathura, certaines populations, toujours en quête d'au-delà, s'étaient mises à déifier leurs héros et leurs sages en les identifiant (rien ne se perd en religion !) à l'ancienne déité védique Vishnou. C'étaient les *bhagavata*, les « Adorateurs du Seigneur », et le neuvième souverain Sunga prit même le nom de *bhaga* (*vata*) précisément. Les témoignages abondent et concordent à leur sujet. Plongeant ses racines dans le *Mahabharata*, écrit épique de l'Inde (II, 339, 73), le vishnouisme va développer envers ses héros, une dévotion totale (*bhakti*) de la part de leurs sectateurs (cf. infra). L'adepte *bhagavata* va se détourner du monde extérieur pour se recueillir et trouver en lui-même la présence divine. Cette atteinte sublime est conçue comme une équation de l'âme avec Dieu, équation qui permet de se voir en tous les êtres et de voir tous les êtres en soi. Vishnou aide le dévot de sa grâce (*prasada*), veille au bien du monde et s'incarne au besoin pour sauver. Ces descentes divines (*avatara*) sont indéterminées : l'une d'entre elles était précisément *Krsna*, de la tribu des Yadava, natif de Mathura.

C'est la première fois que le bouddhisme se trouva confronté avec une doctrine théiste vivante, posant en termes précis les

problèmes de dieu, de l'âme et de leurs rapports mutuels. Problèmes qui relevaient selon le Sakyamuni, cinq siècles plus tôt, du domaine à part (*avyakravastu*) : voici ses fils soudain forcés et contraints de (ré-) examiner la question. On voit évidemment comment ce théisme hindou va exercer son influence sur les Mahayanistes : par la *bhakti* et le *Bodhisattva*. Considérons-les successivement.

La *Bhakti* d'abord. Et appelons CONZE (1997 : 165-167) à notre aide pour nous y introduire. Au laïc, incapable de sagesse (*Prajnaparamita*), il faut user de la Foi : c'est là, la voie de la *Bhakti*. Mais toutes deux mènent au même but. Le dur chemin de la sagesse rigoureuse, à laquelle on s'exerce soi-même, n'était plus praticable pour beaucoup, sinon pour la majorité, même parmi les moines. Dans ces conditions, le chemin (plus) facile de la Foi était le seul dont les gens fussent encore capables. La *Bhakti* avait depuis plus de 400 ans pris quelque importance dans l'Inde : c'est au I^{er} siècle avant J.-C. qu'elle gagne beaucoup en force : il s'agit d'une dévotion (1), personnelle (2), aimante (3), à des divinités (4), adorées (5), conçues sous forme humaine (6). Avant de nous attarder un peu sur les six qualités de ce catalogue, il faut savoir deux choses. La première est que les *Baghava*, plutôt qu'une secte soucieuse de se différencier des autres sectes, a dû être l'expression d'une *bhakti*, dont l'importance réside justement en ce qu'ils ont marqué une empreinte profonde sur tout le vishnouisme ultérieur et, partant, sur le Mahayana (RENOU 1947 - 1953 : 1306). La seconde est que le culte de la *bhakti* est accessible à tous, *femmes y compris* : elle a un caractère d'universalité ; et chacun peut y éprouver son *émotion dominante* et y exercer sa *forme de dévotion* : c'est d'abord une dévotion du cœur (RENOU 1947-1953 : 1354-1357).

Revenons maintenant au catalogue de CONZE :

(1) La *Bhakti* consiste d'abord à participer, puis adorer, participer à la divinité. Le *Baghavant* est le Seigneur qui se laisse participer. La *Bhakti* est donc un mouvement de la divinité vers celui qui la vénère. La grâce, *prasada*, est fonction du don que le fidèle fera de lui-même au *Baghavant* ;

(2) Ce caractère personnel des relations du fidèle au Seigneur est très favorisé par un dieu anthropomorphe : la *Bhakti* ira de plus en plus dans le sens de l'émotion et de l'effusion religieuses, alors qu'au début, elle était encore très raisonnée ;

(3) Le *bhagavant* est bienveillant à l'égard de tous, sans exception, et particulièrement de ceux qui le cherchent : le *bhakta* a une sorte de droit à la bienveillance du *bhagavant*. Ce n'est pas un dieu qui crée l'homme, mais qui le sauve ;

(4) La *bhakti* est une attitude essentiellement théiste, avec de fortes tendances monothéistes, qui n'arriveront pas à s'affirmer totalement car elles répugnent à l'esprit de l'Inde... bien que le dieu de la *Bhakti* ne soit pas complètement transcendant (RENOU 1947-1953 : 1343, 1345, 1348, 1347) ;

(5) La *Bhakti* est étrangère à toute croyance philosophique, mono ou panthéiste. Elle est un sentiment exalté d'affection ou d'esclavage, une ardeur souvent malade qui finit par forcer les portes de l'apothéose, à laquelle correspond la purification du culte rendu ;

(6) Elle devint vite le seul moyen de salut : elle paraît être le complément nécessaire d'une religion parvenue à un certain degré de monothéisme. Elle sera d'autant plus vive que ce monothéisme sera un produit moins direct de la spéculation et qu'il aura pour objet un dieu d'une nature plus concrète et plus humaine, immédiatement conçu ou plutôt imaginé sous la forme la plus précise, avec les attributs les plus particuliers.

La *Bhakti* a poussé à l'idolâtrie. À force de préciser le dieu, elle le confond quelquefois avec son image ; il est difficile de dire parfois si c'est le dieu ou bien l'idole qui est l'objet de la dévotion (LVP2 1935 : 329, 326) (cf. aussi BISWAS 1987 : 163 et BUSSAGLI 1996 : 333).

La *Bhakti* semble avoir envahi le bouddhisme mahayaniste au temps des derniers Maurya. Appelons-le avec CONZE, le bouddhisme de la foi : universalité du salut-aide aux moins

doués, rendre le *Dharma* accessible sinon intelligible. À chacun une chance égale de salut...

Voici (re-)venu le temps des Sauveurs ! (Re)cherchons-les ! Ainsi devinrent objets de la *Bhakti*, quelques *bouddha* :

- *AKSHOBHYA* (l'Imperturbable) ;
- *AMITABHA* (l'Infinie Lumière) ;
- *BHAISHAJYAGURU* (le Guérisseur)

Et quelques *Bodhisattva* (cf. RENOU 1947 - 1953 : 2336 - 2336 ; KERN 1989 : 65) :

- *MAITREYA* (l'Invincible *Bouddha* du Futur) ;
- *AVALOKITESVARA* (le Compatissant) ;
- *MANJUSRI* (la Sagesse).

Arrêtons-nous un instant pour cerner la signification symbolique du *Bodhisattva* dont la carrière va se développer dans le Mahayana. Le *Bodhisattva*... un être qui désire devenir un bouddha. L'innovation du Mahayana est d'avoir élaboré cette notion en idéal valable pour tous ; d'avoir comparé l'*Arhat* sous un jour défavorable avec le *Bodhisattva* ; d'avoir proclamé que tous doivent imiter les *Bodhisattva* et non les *Arhat*. L'homme idéal, but de l'effort bouddhique n'était pas, aux yeux des Mahayanistes, l'*Arhat* centré sur lui-même, froid, à l'esprit universel, qui a abandonné le monde, mais non les êtres qui s'y trouvent. Le *Bodhisattva* est un être composé des deux forces contradictoires de la sagesse et de la compassion. Dans sa sagesse, il ne voit personne, dans sa compassion, il est résolu à sauver chacun. Son aptitude à combiner ces comportements contradictoires est la source de sa grandeur, de sa capacité à se sauver lui et les autres. Le *Bodhisattva* a produit la pensée de l'Illumination (*Bodhicitta*), en faisant le vœu d'atteindre un jour la suprême et parfaite Illumination (*anuttarasamyaksambodhi*) en vue du bonheur de toutes les créatures.

Jusqu'ici, la doctrine de la *confiance-en-soi* affirmait que nul ne pouvait être sauvé par un autre. Le nouveau bouddhisme de la foi soutiendra le transfert du mérite, la présence en nous tous de la nature du *bouddha* et l'intervention d'un grand nombre de sauveurs.

N'oublions jamais que c'est la pression sociale populaire, au moins autant que toutes les implications latentes du problème de l'extinction du soi, qui provoqua le développement de nouveaux traits spécifiques, après plus de quatre cents ans de pratique bouddhique. Et cela se concrétisait précisément en ce dernier siècle de l'ère ancienne, où, d'un bout à l'autre de la sphère d'influence hellénistique, de grands bouleversements de type politique, culturel et religieux allaient, encore une fois, bousculer l'histoire. Le choix que le Mahayana fait du *Bodhisattva* n'est pas neutre : la tendance bhaktique n'est pas neutre non plus, qui remplace la confiance en soi ou, si l'on préfère, la foi en soi par la foi en un autre. Quelle qu'en soit la raison (humilité, conscience d'échec, angoisse, besoin d'aide, résignation, réalisme, faiblesse, tendresse humaine...), le bouddhiste de la fin de la dynastie Maurya s'en remet à un sauveur, à un autre, à un dieu. Il veut de la religion, des rites, un culte : tout ce que le Sakyamuni avait relativisé et mis de côté, sinon rejeté. Et le comble, c'est que cet Autre, ce sauveur, ce dieu, ce sera précisément lui ! La fiction rejoint la réalité : ou bien est-ce le contraire ? La logistique hellénistique est là pour se charger du travail. Au moment même où la présence grecque va s'estomper de la Méditerranée (Alexandrie d'Égypte) à l'Indus (Taxila), voici, comme chez Aladin, que le génie jaillit de la lampe merveilleuse, au service d'une nouvelle aventure religieuse : place aux sculpteurs !

Ma plume s'emballe, cher lecteur ! C'est que le bouddhisme originaire n'est vraiment plus ce qu'il était (et qu'il aurait dû demeurer ? c'est-à-dire un humanisme athée, une philosophie de la nécessité, une stoïque phénoménologie de l'extinction... ?). Les laïcs l'ont emporté, comme toujours. Voici que cette proposition géniale de vivre sans exister pour mourir sans jamais renaître va tout bêtement se laisser détourner en religion et fouiller dans toutes les Indes, védique, brahmanique, jaïnique, vishnouïte, et dans toutes les Europes, mycénienne, pharaonique, mithraïque, mazdéenne, zoroastrienne... De quoi étancher, une nouvelle fois, notre inextinguible soif d'idole.

Alors, ce Mahayana triomphant ? Plus ambitieux et en même temps plus facile, parce que moins exigeant contre la nature humaine et plus prometteur aux dévots et aux philosophes. Il est, certes, plus naturel à l'homme de se livrer aux élans de la piété ou de la pensée que de conquérir une froide maîtrise de son psychisme conscient et inconscient aux fins d'en dissoudre les forces d'impulsion : voici que sont ouvertes les voies du sentiment et de la spéculation (RENOU 1947 - 1953 : 2324-2326 ; BISWAS 1987 : 90).

Les innovations du Mahayana n'ont pas porté sur la discipline : on adopta couramment celle des écoles anciennes ; seulement la vie mendicante et communautaire n'était plus l'unique et parfait modèle, surtout dans les milieux portés vers les pratiques dévotes et rituelles, l'utilisation des formules symboliques et magiques et le développement des expériences du yoga (RENOU 1947-1953 : 2229).

Et la doctrine ? En bouddhologie et mythologie, les *bouddhas* sont des dieux bienfaisants, trônant dans des paradis et se manifestant ici-bas par des simulacres que sont les *Bouddha* humains. En eschatologie, la doctrine du *Nirvana* est abandonnée : le fidèle aspire à renaître dans le paradis d'un *bouddha* ou à devenir un *bouddha* lui-même (LVP2 1935 : 341).

Terminons ce (trop long ?) développement par deux petits tableaux pour nous fixer les idées de façon schématique certes mais avec le mérite de la concision :

- NAKAMURA (1989 : 152 - 154), en se basant sur le travail épigraphique réalisé sur les versions chinoises de son collègue MASAO SHIZUTANI (Bukkyo Shigaku, Vol. XIV, n° 1, sept. 68, p. 32-49), propose la datation suivante :

- ✓ Proto-MAHAYANA dans son état initial -100 - 100 av. J-C ;
- ✓ Proto-MAHAYANA dans son état développé -100 - 100 après J-C ;

- ✓ Premier MAHAYANA dans son état initial 50-100 après J-C ;
- ✓ Premier MAHAYANA dans son état développé 100-250 après J-C.

Son commentaire : *la première apparition de l'idée de Bodhisattva doit être située entre le début du 1^{er} siècle avant J.C. et le milieu du 1^{er} siècle après J.-C., c'est-à-dire après les sculptures de Bhârhut et avant l'apparition des premiers textes du Mahayana.*

- FOUCHER (1987 : 328-329), habitué des grands balancements historiques et géographiques, développe dans ces pages la catégorisation suivante, où les deux fleuves deviennent les axes symboliques du développement culturo-religieux du bouddhisme dans les cinq siècles qui précèdent l'an 0 :

INDUS	GANGE
AMOUR DU PROCHAIN	BONNE LOI
<i>MAITRI</i> (universelle bienveillance)	<i>APRAMADA</i> (stricte observance)
<i>BHAKTA</i> (affectueux dévot)	<i>ARHAT</i> (salut personnel)
<i>BODHISATTVA</i>	<i>BOUDDHA</i>

Cela se passe de commentaire.

SECTION DEUXIÈME

CÔTÉ INDUS ENTRE LE IV^e ET LE I^{er} SIÈCLE AVANT J.-C.

Vanités vanitatum et omnia vanitas (Vanité des vanités, et tout est vanité) s'écrie l'Ecclésiaste (ou Qohelet),

Quel intérêt a l'homme à toute la peine qu'il prend sous le soleil ? (1-3).

Et je ne peux pas me retenir de vous offrir en prime, cher lecteur, le début du prologue :

Un âge va, un âge vient, et la terre tient toujours. Le soleil se lève et le soleil s'en va... Le vent part au midi, et tourne au Nord, il tourne et il tourne, et le vent reprend son parcours. Tous les fleuves marchent vers la mer, et la mer ne se remplit pas ; et les fleuves continuent de marcher vers leur terme. Tout est ennuyeux. Personne ne peut dire que les yeux n'ont pas assez vu ou les oreilles entendu leur content. Ce qui fut, cela sera ; ce qui s'est fait se refera ; et il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Soit quelque chose dont on dise : Tiens, c'est neuf : cela fut déjà dans le passé. Seulement, il ne reste pas de souvenir d'autrefois ; pas plus qu'après, il n'y aura de mémoire pour l'avenir. (1, 4-12).

Au seuil de cette section deuxième, et en me retournant vers les trois siècles alexandrins entre Nil et Gange (furent fondées plus d'une dizaine d'Alexandrie, dont une ultime, Alexandria Eskate qui est l'actuelle Khojend ou Kokand, au Ferghana, Ouzbékistan, sur le Syr Daria : *eskate* signifie ultime, dernier), le vertige, et je dois le dire, une certaine peine mêlée d'angoisse, m'étreignent (MEYER 1925 : 43). *L'histoire de*

L'Inde serait pour l'essentiel demeurée ce qu'elle a été, si les Grecs n'avaient pas existé affirme froidement TARN (1951 : 376).

Oui, vanité des vanités, et tout est vanité ! À quoi bon cette expédition militaire inouïe : la terre conquise tient comme avant, le soleil n'a pas changé sa trajectoire, le vent, comme Alexandre, est parti vers le Sud (Égypte), a tourné au Nord (Ferghana), a tourné encore et encore (Hindu Koush, Pendjab, désert de Makran), et a repris son parcours (vers Babylone). Avec la seule différence que le vent, lui, continue de souffler... Les généraux ont hérité de l'empire, ont fondé des dynasties : les Lagides, les Ptolémées, les Séleucides. Ces derniers, maîtres de ces marches de l'Orient, se sont multipliés en royaumes et en empires, depuis l'Iran oriental, jusqu'au cours supérieur du Syr Daria et au bassin sud du Tarim (Turkestan chinois), touchant au sud jusqu'au Gujarat et au Deccan. Grecs, puis Gréco-bactriens, puis Indo-grecs... les fils d'Alexandre ont conquis, bâti, détruit, régné, perdu, regagné... territoires et cités. On a peut-être, jusqu'ici, excavé seulement un millième de ce que recèlent des étendues illimitées converties actuellement au seul désert : en changeant leurs cours, les fleuves changent aussi le cours de l'histoire ! Où sont-elles passées, sous quelles dunes se sont ensablées, l'Alexandrie de Margiane (Merv/Mari, au Turkménistan), l'Alexandrie Prophtasie (Birjand, Désert de Kerman, Iran), l'Alexandrie d'Arachosie (Kandahar, Afghanistan), l'Alexandrie du Caucase (Hopcan Carikar, Hindu Koush, Afghanistan) : il avait même donné à une ville de l'Hydaspes (le deuxième bras du Pendjab, après l'Indus) le nom de son cheval, Boukephala (Bucéphale : tête de bœuf) !

Il est remarquable qu'aucune ville ne fut fondée à l'Est du Pendjab, au-delà de sa « ville chevalière ». La règle de non-transgression a été respectée... De même, nous rappelait AUTRAN (1946 : 381) que pour les peuples d'outre Indus, *vivre is more a way of life that a creed (vivre est plus une manière de vivre qu'un credo)*, WOODSTOCK (1966 : 186) nous demande de ne jamais oublier que les anciens Grecs étaient par nature un peuple sans dogmes : ils apportèrent avec eux une culture pas un credo. Ils sont partis pour découvrir, pas

pour convertir. *Way of life, culture* : il est vrai qu'à strictement parler, l'Inde au temps d'Alexandre se réduisait à la vieille satrapie perse de la Vallée de l'Indus ; mais bientôt le terme s'appliqua à tout ce que les Grecs découvraient du sub-continent ; au point que souvent, il s'étendit jusqu'à inclure le Sud de l'Afghanistan où Alexandre (-300) rencontra des Indiens de race et où Asoka (-250) devait régner jusqu'au Kandahar. L'Arachosie s'appelait en effet l'Inde Blanche. La passe de Khyber (à la hauteur de Peschawar) n'était pas une frontière et les activités des rois grecs et des artistes grecs et gréco-bouddhistes s'étendront depuis le Nord-Est de l'Indus sur tout le territoire du Sud de l'Afghanistan, parmi des habitants qui demeurèrent des Indiens de race, jusqu'à la prépondérance iranienne du Moyen-Âge, tout changeant avec l'invasion musulmane (cf. WOODSTOCK 1966 : 14 - 15). Nous avons toujours parlé des Indes, au pluriel et nous le faisons encore. Témoin : la Compagnie des Indes ; les Antilles s'appellent toujours les *West Indies (Indes de l'Ouest)* depuis l'erreur colombienne qui fonda aussi Cartagena de Indias. Si elles étaient plurielles, c'est qu'il n'y avait pas d'Inde. Et même après la descente de Timour, de Samarkand jusqu'à Aurangabad, l'Empire Moghul a toujours été une actinie aux systoles et diastoles perpétuelles. Doit-on rappeler que l'indépendance de 1947 qui sembla réellement unir tous les habitants des territoires bordés par l'Afghanistan, le Népal, la Birmanie et la mer océane, ne fut qu'une fiction qui explosa en Pakistan, Bangla Desh, Inde (?) avec de multiples différends frontaliers (Cachemire). Mais il est aussi vrai que le way of life demeure quasiment identique sur toutes ces étendues où les frontières sont plutôt spatio-religieuses (Hindouisme/Islam).

Que fut alors la *culture grecque*, dont le contenu était d'*inquire not to convert (découvrir et non convertir)*. Il ne resta rien qui put d'une quelconque façon être distinctement qualifié de grec, après la première moitié du I^{er} siècle après J.-C. Les villes, si elles n'avaient pas encore été détruites, étaient devenues, vers la fin du I^{er} siècle après J.-C., indiennes à tous les points de vue, ce qui ne veut pas dire que certains habitants n'aient pu encore comprendre le grec. En tout cas, du temps de Kanishka (78), la formation grecque et le Grec classique avaient l'une et l'autre

disparu de l'Inde. L'hellénisation, au sens propre, c'est-à-dire l'adoption de la culture grecque comme sa propre culture, ne semble pas s'être produite aussi souvent que l'on croit. Les deux populations (Indiens et Grecs) vivaient simplement côte à côte en bons termes. Si les termes n'avaient pas été bons, les Grecs n'auraient pas duré autant et il n'y aurait pas eu d'école d'art du *Gandhara*... (cf. TARN 1951 : 352-355 ; 376). Bien que le professeur écossais ait toujours une plume apodictique dont le crissement résonne de façon définitive, son appréciation de la situation au tournant des deux ères est sans réplique et incontestable pour ce qui touche les Indes ou l'Inde, c'est-à-dire tout ce qui s'étend au-delà du Pendjab, vers l'Est.

Pour ce qui est du Pendjab lui-même, répétons que dès l'époque d'Alexandre, il était la moins hindou/indienne des provinces de l'Inde. Là, il y avait pléthore d'Étrangers, récemment immigrés, mais autochtones depuis lors (LVP1 1930 : 11). Et FOUCHER, cité par LVP1 (1930 : 238), conclut, avec son humour habituel : *Au bout du compte, après la propagation du Bouddhisme et la conquête hellénique, il n'y eut rien de changé au Gandhara qu'un petit nombre de Grecs et beaucoup de moines en plus.*

... *Seulement, il ne reste pas de souvenir d'autrefois ; pas plus qu'après, il n'y aura de mémoire pour l'avenir.* (Qo 1, 12).

Après cette émotion, quelque peu romantique, je l'admets, revenons à plus de maîtrise. Ce qui précède n'avait de but pratique que de délimiter le territoire des considérations historiques qui suivent : elles intéressent l'Inde jusqu'à l'Indus compris, c'est-à-dire ces Indiens du Nord-Ouest, et du Nord-Ouest prolongé au Nord jusqu'à cette troisième Mésopotamie entre Syr et Amou Daria ; jusqu'au Nord-Ouest de l'Afghanistan et au Kandahar : j'aimerais l'appeler l'Inde extérieure !

Deux points vont concentrer notre attention : le philhellénisme dynastique et l'influence proprement gréco-hellénistique. Ce ne devrait pas être trop long.

III

LES ATTACHES HELLÉNIQUES

PERMANENCE DU PHILHELLÉNISME DYNASTIQUE des Gréco-Bactriens aux Scytho-Parthes

Si le lecteur le permet (!), je voudrais d'abord me placer au moment du passage du témoin, à la frontière du temps, à l'an 0 : parce qu'il faut constater que plus rien n'est clair dans la chronologie. De -57 avant J.-C. à 50 après J.-C. [c'est-à-dire depuis la conquête de Taxila, capitale du Gandhara, par les Saka (les Scythes), jusqu'au règne de Gondopharnes (le grand Kushan qui précède Kanishka, 78), c'est le trou noir ! Même le grand Louis de LA VALLEE-POUSSIN (le fameux LVP qui revient entre parenthèses) n'y voit goutte, lui qui pourtant a tout lu sur tout en matière de publications historiques sur l'époque.

Le contact avec la Méditerranée et le monde grec de la métropole est désormais définitivement coupé. Il ne faut plus rien en attendre ! Les *poleis*, les villes qui prévalaient jusqu'alors, deviennent ou re-deviennent des oasis parmi une population à la langue et aux sentiments étrangers. En vain regarde-t-on désespérément vers l'Ouest, en quête d'un secours qui rétablirait l'ordre ancien... L'art, lui-même, dégénère... et les quelques œuvres qui apparaissent encore témoignent de ce style mou d'où toute vertu originale a fui (MEYER 1925 : 64).

Que l'époque a dû être bouleversée pour que ne nous en parvienne qu'une voie criant dans le désert...

Remontons la chaîne des événements. Rejoignons Alexandre à nouveau, et refaisons le parcours.

Après avoir conquis l'empire achéménide, le voici qui envahit l'Inde (extérieure, ne l'oublions pas !) en -331. Il connaît de la résistance du côté de la vallée de Swat, près de Charsadda, et ailleurs au Nord du Pendjab. La conquête de Taxila fut facile. Cinq ans plus tard, en -326, il bat en retraite. Exit Alexandre !

Dès -324, le Nord-Ouest est absorbé par le premier grand empire indien (de l'extérieur, je ne le redirai plus !) : les Maurya (-324 -187 avant J.-C.). Il est intéressant à noter au passage que la tradition indienne est muette à ce propos : c'est dire la distance mentale dans la compréhension de soi qui pouvait séparer les Indiens entre eux ! Les rapports grecs parlent d'un traité entre l'empereur indien et l'un des généraux d'Alexandre, Séleucos, qui hérite donc des conquêtes orientales mais perd les territoires du Sud de l'Hindou Kouch.

Nous avons déjà rencontré Asoka (-272 -232 avant J.-C.) le plus célèbre des Maurya qui règnent donc sur le Nord-Ouest : ses piliers-édits, rédigés en dialecte indien local et en kharosthi (à Manserah et Shabazgazi), en araméen (à Taxila), en araméen et en grec (à Kandahar) et en araméen (à Laghman), témoignent de l'étendue de l'empire qu'il a évangélisé dans le *Dharma* bouddhique.

En -187, les Sunga remplacent les Maurya, en envahissant par le Nord-Ouest ; mais (et ceci est important) depuis -250 déjà, le pouvoir grec s'étendait de la Bactriane sur l'Oxus (noms grecs de l'Ouzbékistan et de l'Amou Daria) vers le Sud (c'est-à-dire, vers le *Gandhara*) ; c'est l'époque où les Parthes commencent à monter. Ces Parthes sont en fait les colons grecs d'Alexandre (communément appelés par les historiens, les Gréco-Bactriens). Ces derniers avaient conservé leur indépendance, en repoussant toute velléité de reconquête par les Séleucides, les successeurs orientaux d'Alexandre, descendants de son général Séleucos.

Et en -130, les Gréco-Bactriens perdent la Bactriane, à leur tour, et sont obligés d'aller s'établir plus au sud de l'Indus, dans les régions de culture indienne que sont à l'époque l'Afghanistan oriental, le *Gandhara* et le Pendjab.

Ce sont eux les plus importants dans cette affaire de statue qui motive mon investigation : ce sont des Parthes, du Nord-Est de l'Iran, devenus les colons grecs d'Alexandre qui refusèrent de se laisser inféoder par les Séleucides et fondèrent le royaume de Bactriane sur Oxus (Ouzbékistan Sud actuel) : ce qui leur valut le nom de Gréco-Bactriens. Poussés par une invasion venue de plus haut, ils durent se déplacer pour s'établir dans cette Inde extérieure qui est notre champ de recherche, et reçurent alors le nom d'Indo-Grecs.

Donc Irano-Parthes/Gréco-Bactriens/Indo-Grecs (si je me répète, c'est autant pour vous, cher lecteur, que pour moi-même !).

Ces gens fort intelligents créèrent une monnaie indo-grecque (suivant la valeur indienne) à double légende, tandis que la monnaie gréco-bactrienne, frappée en grec seulement (et suivant la valeur attique, donc grecque de métropole) continuait de circuler dans les premiers territoires de juridiction grecque.

Le pouvoir grec fut marqué par des conflits et des ruptures dynastiques, mais son histoire politique demeure incertaine, faute de documents littéraires ou épigraphiques. À part Ménandre (env. -150), le fameux Mélianda du traité bouddhiste (et sa capitale Sialkot, près de Taxila) et Antialcidas (capitale Taxila, fin du II^e siècle avant J.-C.) ! Une seule chose est sûre : le pouvoir grec se maintint dans ces régions, et au *Gandhara* en particulier, jusqu'en 57 avant J.-C., où, au *Gandhara* justement et dans tout le Pendjab occidental, le pouvoir revint aux Sakas, puis aux Parthes de l'Iran oriental, et enfin aux Kushans (descendus du pays de Khotan, dans le désert Sud du Takla-Makan, dans le Sin-Kiang chinois). Mais l'influence grecque ne s'éteignit définitivement qu'au tournant de l'ère chrétienne.

Pour bien cerner la période qui nous intéresse, je vais revenir un peu en arrière dans le temps, jusqu'en 90 avant J.-C. Il s'agit

de la dynastie Saka, des Scythes, chassés d'Asie centrale par les tribus Yue Zhi : ces Sakas apparaissent non seulement à Taxila, à l'Ouest de l'Indus, mais aussi à Mathura, sur la Jumna, donc en pleine Inde du Nord, ainsi qu'au Gujarat, donc jusqu'à l'océan Indien. C'est la première fois qu'un territoire sous même juridiction s'étend de part et d'autre de l'Indus et du Pendjab, Indes extérieure et intérieure ! Cela est si significatif que lorsque les Saka conquièrent Taxila (*Gandhara*, Ouest de l'Indus), Azès I^{er} accède au trône et crée une ère indienne, l'ère Vikrama (57 avant J.-C.).

C'est à partir de cette date que tout devient confus dans la chronologie. Azès I^{er} eut comme successeurs Azilizès et Azès II, et puis soudain l'on trouve des Parthes de l'Est (des Indo-Parthes, restés aux marches orientales de l'Iran, en-deçà des déserts du Karakum et du Kyzykum, et qui n'avaient pas accompagné leurs congénères jusque sur le cours moyen de l'Oxus-Amou Daria). Ces Parthes de l'Est semblent aussi avoir été indépendants des Arsacides, la dynastie nationale de l'Iran parthe.

On comprend pourquoi la situation ne laisse pas d'intriguer. À une époque confuse où des Indo-Grecs d'origine Irano-Parthe, mêlés à des Grecs séleucides, se rencontrent non seulement avec des Indiens de l'Inde extérieure mais aussi intérieure, voilà que le bouddhisme qui bout de contestation depuis plus de cent ans et dont le schisme n'attend que l'occasion pour être consommé, va être à même de concrétiser dans la pierre une fiction qu'il a construite spéculativement avec tant de soin...

Nous n'irons pas plus loin avec la chronologie, elle n'intéresse plus notre propos. Pourtant, pour n'être redevable d'aucune omission, disons un mot des Kushans qui, avec Gondopharnès, semblent régner sur le *Gandhara* dès l'an 50 de notre ère. Même la datation de Kanishka (78) est problématique et divise les chercheurs car elle conditionne beaucoup celle des œuvres gandhariennes. Les Kushans (les Guishuang des sources chinoises) avaient été chassés de l'Ouest de la Chine, et avaient occupé la Bactriane. Le premier conquérant Kushan du *Gandhara* a été identifié en la personne du roi Kujula

Kadphisès, d'après le monnayage (une imitation de la monnaie du dernier roi indo-grec Hermaeus). À cette époque, l'empire kushan incluait Mathura (sur la Jumna), Kausambi (sur un petit affluent du Gange) et Sarnath (sur le Gange) ; à l'Est et au Nord, à travers le Gandhara et l'Afghanistan, il montait jusqu'à Aï Kanum et l'Asie centrale.

Ces dynasties furent-elles philhellènes, au-delà de ce que déclareraient les légendes de leur monnayage ? Ce que j'ai raconté prouve que leur grécité ou leur hellénisme était en tout cas revendiqué (plus bas, nous étudierons l'influence proprement dite qui a pu s'exercer). Pour en finir avec cet exposé historique, je citerai deux témoignages qui relèvent d'un historien et d'un archéologue.

On ne peut qu'entr'apercevoir, dit MEYER (1925 : 43) les marées humaines de peuplement grec, qui se ruèrent dans les nouveaux territoires conquis. Le seul exemple serait de nos jours, au XIX^e siècle, les vagues d'émigration européenne vers les Amériques. Avec la seule différence que jadis a manqué toute espèce de préparation...

La noblesse bactrienne, remarque de son côté STAVISKIJ (1986 : 27), qui auparavant était dévouée aux intérêts sinon des Achéménides eux-mêmes, du moins de leur empire, se rapprocha des dirigeants grecs durant les dernières années de la vie d'Alexandre (!) et au moment des luttes des Diadoques pour le pouvoir (donc bien après la mort d'Alexandre), poursuivant en cela le but proclamé par le conquérant macédonien de l'unification des Hellènes et des Asiatiques.

Plus loin, MEYER (1925 : 51) développe l'installation des Vétérans qui décidèrent de rester sur place, Macédoniens avant tout, et d'autres alliés des Grecs, devenus mercenaires des armées d'Alexandre. Colonies militaires, qui constituèrent de multiples municipes, mais sans droit urbain, près des *poleis* grecques.

Peut-être avez-vous lu ces lignes, avec une carte sous les yeux : dans ce croissant, formé par les villes actuelles de Tachkent (Ouzbékistan), de Kaboul (Afghanistan) et Lahore (Pakistan), par les vallées et les cols de l'Indu-Koush, des Pamirs et du

Karakorum, envahisseurs et résistants, vainqueurs un jour, vaincus un autre jour, ont circulé pendant trois cents ans, en parlant une *koinè* grecque, agrémentée d'araméen et de kharoshti, mêlant leur sang et leurs idées, vivant, procréant et mourant, sur les lèvres de deux mondes, dont le dernier mot fut une image !

IV

APPROCHE DE L'INFLUENCE GRÉCO-HELLÉNISTIQUE

Qu'est-ce qu'une influence, sinon l'action exercée ou l'effet produit par une personne ou une réalité en général, fût-elle matérielle ou spirituelle sur une autre personne ou une autre réalité, fût-elle, elle aussi, matérielle ou spirituelle. Il s'agit bien de passer d'une sphère d'exercice à une autre : c'est la définition même de la transgression. En fait, pour que le titre de ce chapitre soit complet, il devrait signifier l'interactivité : de la sphère gréco-hellénistique sur la sphère indo-bouddhiste, et vice-versa. Les transgressions, on le note à leurs conséquences, ne sont jamais unilatérales. Grecs et Indiens se sont mêlés à tant d'autres ethnies que les divers envahisseurs obligeaient à se déplacer à l'intérieur et hors du croissant que je délimitai au chapitre précédent ! Ils ont dû apprendre tant de langues, entendre tant d'histoires, légendes, épopées ! Ils ont dû participer, par obligation ou par amitié, à tant de cultes, cérémonies, fêtes religieuses ! Leur grécité et leur indianité n'étaient plus tout à fait celles de leurs métropoles respectives.

Le domaine des Grecs aux portes de l'Inde, qu'il soit gréco-bactrien ou indo-grec, implique une présence culturelle complexe : elle est faite d'un ensemble de phénomènes d'acculturation issus des Yavana (Ionien), de leur manière de se greffer sur des fonds culturels divers et composites et de l'apport très large de modèles et de faits techniques d'origine occidentale. Tout cela forme une zone géographique fortement hellénisée, marquée par des adaptations et des concessions, qui

se transforme en un filtre hellénistique pour toutes les masses humaines qui descendent du Nord vers le soleil de l'Inde. Sa fonction en sera d'autant plus prolongée et ses effets se feront sentir dans tous les domaines (BUSSAGLI 1996 : 103, 161). On comprend que, pour démêler ces écheveaux d'influences aussi bariolées, même si le filtre hellénistique joue les couleurs du prisme, il faille être comme l'armée d'épigraphistes et de numismates de LVP1 (1930 : 228), ardents à la lecture, ingénieux à l'interprétation, prompts à l'hypothèse ! Bien qu'il faille éviter, bien sûr, d'être trop acharné à la défense de l'hypothèse.

En tout état de cause, le filtre fut utilisé dès les tout débuts. Sous les Séleucides par exemple, les peuples qui prétendirent à l'émancipation cherchèrent leurs éléments de vie dans la civilisation grecque. Par là, ils en vinrent très vite à marcher sur un pied d'égalité avec la puissance suzeraine dont la raison d'être se fondait également sur l'hellénisme. (G. RADET, cité par LVP1 1930 : 232). Quand Diodote, Satrape de Bactriane prend le titre de roi (environ -250), il s'appuie sur les nombreuses et prospères colonies grecques, les Alexandrie diverses et multiples, et l'armée d'indigènes qu'il lève est constituée de civilisés qui apprennent le Grec. Enfin, quand Eukratides (-175 -155), régent des territoires du Nord et de l'Ouest, rompt avec son souverain légitime Apollodote, il s'agit d'une guerre civile grecque : une guerre fratricide entre deux États grecs.

Dans les dernières décennies avant J.-C., Grecs et Scythes se mêlèrent même à tel point que dans la littérature indienne de l'époque, ils sont désignés comme formant un seul peuple sous le nom composé de Saka-Yavana, dénomination ethnique qui ne laisse pas d'intriguer les grammairiens indigènes et même certains orientalistes européens... Peu à peu la dénomination de Yavana avait cessé de s'appliquer exclusivement aux Grecs ou même aux Étrangers hellénisés, elle finit par être appliquée à tous les Occidentaux, voire à tous les Étrangers en général... et continue de l'être par les habitants de l'Inde à des populations orientales de l'ex-Indochine, sans aucun rapport avec les Grecs (GOBLET 1926 : 9, 12). Enfin, pour conclure ces remarques

pointillistes, deux dernières, émanant de considérations d'archéologues, travaillant aux fouilles de Bactriane, rives gauche et droite de l'Amou-Daria qui recèlent encore quantité de sites non excavés par manque de moyens et en raison de guerres larvées ou ouvertes, selon la saison, que se livrent exactement en leur frontière commune, les pays limitrophes. SCHLUMBERGER (1960 : 306, voir aussi 315) remarque que, *où qu'ils soient allés comme colons, marchands, conquérants, les Grecs ont toujours emporté leur art avec eux parce qu'ils en sont fiers et qu'il est une marque de supériorité. Est-il pensable, qu'à part le monnayage, ils n'aient pas non plus transporté leur art jusqu'en Bactriane ? Sur le degré d'hellénisation de ce pays, on peut avoir une opinion différente. Mais en face de ces monnaies, de véritables chefs-d'œuvre, on est enclin à conclure à une très profonde hellénisation... Un jour apparaîtront à la lumière les œuvres d'art monumentales des conquérants grecs des pays de l'Oxus.* STAVISKIJ (1986 : 246) estime *qu'il est compréhensible que les missionnaires venus du Gandhara aient pu exercer leur influence également sur la culture artistique de la Bactriane Kushane (donc après 78 de notre ère). L'assimilation, dans cette région, des productions de cet art religieux (nos fameuses statues) fut probablement facilitée par le fait que certains de ses éléments hellénistiques remontaient à l'art de l'empire gréco-bactrien, et représentait donc un héritage commun, aussi bien au Gandhara qui avait fait (jadis) partie intégrante de cet État, qu'à la Bactriane, proprement dite qui en avait été le berceau.*

Influence interactive, ai-je écrit au début de ce chapitre. C'est le Mahayana en pleine croissance, à l'époque qui nous intéresse, qui va s'en charger. D'une certaine façon, la doctrine qui va provoquer le grand schisme avec le *Hinayana*, ce *bouddhisme de la Foi*, dirait CONZE, est une espèce de salut par les œuvres, ce qui le rapprochait de la philosophie composite grecque de ce temps : on assista ainsi à une quantité de conversions et de moines grecs entrant dans les ordres, car le Bouddhisme devenait une religion de rédemption où la compassion (le *Bodhisattva Avalokitesvara*) devenait le pivot central. C'était aussi la période où les premiers rois grecs descendaient de Bactriane au Gandhara. Le contact entre les deux populations

sera d'autant plus étroit avec ces sociétés mobiles et égalitaires qu'étaient les envahisseurs du Nord-Ouest qui rejetaient le système des castes et la xénophobie des cultes brahmaniques et se reconnurent en quelque sorte sous la tutelle de ce seigneur de compassion ne faisant aucune acception de personne (idée révolutionnaire pour le temps) et aidant chacun à se délivrer du monde de l'illusion et des chaînes de son *karma* (WOODSTOCK 1966 : 158 - 162).

Ce qui reste quand même une grande question !

Comment cette société grecque, légère et raffinée, fière de son passé (comme nous l'avons souligné), tout imprégnée d'une culture qui implique une conception sereine et optimiste de la vie, en vint à se jeter dans les bras d'une religion de renoncement et de désespoir où l'idéal s'incarne dans l'ascète et non plus dans le héros, où le but deviendra l'anéantissement de la personnalité en un sommeil sans rêve et non plus son épanouissement dans la radieuse clarté des Champs Élyséens ?

Les Grecs de l'Inde se trouvèrent en proie, trois siècles avant leurs cousins d'Europe, à une crise morale qu'engendre dans les âmes de haute culture la prédominance des jouissances matérielles et l'impuissance des anciennes croyances à satisfaire les besoins de la raison et du cœur. Le bouddhisme, sous sa forme hinayanienne toujours aussi vivace et sous sa forme mahayanienne qui montait irrésistiblement, s'offrit à point pour fournir un refuge à ces désabusés qui, comme Ménandre, trouvaient l'Inde *vide*. Réflexions non moins désabusées de GOBLET (1626 : 28) ! FOUCHER, que cite LVP1 (1930 : 240) s'exclame avec humeur : *Soit qu'ils y aient été amenés par la toquade théosophique, résultat fréquent d'un long séjour en Inde, soit que de la doctrine du Bouddhisme ils aient surtout retenu le côté philosophique... il n'y avait pas si loin de la sagesse du Bienheureux, à celle qui venait de faire d'Epicure le dieu de ses sectateurs.* (cf. Aussi FOUCHER 1987 : 325).

Une ambiguïté inextricable se dessine dans les multiples rets des interactions culturo-religieuses ; les réseaux se chevauchent, comme sur les ondes courtes hertziennes. On entend mal, il y a de la friture, il faut orienter son antenne pour distinguer une langue en fading permanent, tandis que tout autour, on parle toutes sortes d'autres langues, dont on devine parfois un mot, si

on le connaît ! C'est cette image, on ne peut plus composite qui se présente à mon esprit quand je contemple ces trois siècles avant le Christ et surtout le dernier. Bien sûr que l'empreinte gréco-hellénistique fut profonde et largement répandue. Bien sûr que, en matière d'us et coutumes, mœurs et modes y compris, l'exotique a toujours une chance. Et puis la nécessité fait loi/foi : pour fréquenter la société des maîtres, il faut leur ressembler assez pour qu'ils ne soient pas trop dépaysés. D'ailleurs, les maîtres ne sont pas de mauvais bougres : ils feront les efforts nécessaires pour montrer à leurs administrés qu'ils les comprennent. Ils apprendront la langue, par exemple, et puis s'intéresseront au folklore, aux arts, à la religion. Ils mettront, dans leur salon, force objets : poteries, statuettes, chapeaux, armes, tapis et autres ustensiles ; leurs enfants s'habilleront comme les enfants du pays. À certaines occasions, il ne manqueront pas de se déguiser un peu. Célibataires, il se peut qu'à la longue, ils finissent par épouser une autochtone : l'inverse est moins bien vu ! Et à force de voir, d'entendre, de manger, de boire, de sentir, de toucher « indigène », il se produira comme une acclimatation. On commencera à goûter les choses, les lieux, les gens ; à sympathiser avec leur façon de penser, de ressentir, de croire et d'espérer ; à partager certaines visions, valeurs, voire croyances. Cela se produit partout et toujours, cela s'est produit au Pendjab, il y a quelque 2 000 ans et des poussières. Tous ceux qui ont transgressé ont avancé dans la conscience qu'ils avaient d'eux-mêmes, des autres et du monde... Notre investigation va maintenant prendre des allures d'archéologie : mais d'une archéologie du mental.

DEUXIÈME PARTIE

LES FÉCONDATIONS ARTIFICIELLES

Le mystère est-il un passage obligé de toute religion qui se déclare comme telle ? Le bouddhisme primitif était-il exempt de tout élément religieux ou philosophique ? Le Sakyamuni n'était-il qu'un moraliste ? Asoka n'a-t-il pas été le fondateur d'une religion populaire ouvrant la voie au seigneur *Bouddha*, le *Bhagavan*, puis au dieu du Mahayana ?

Mais le mystère lui-même ne comporte-t-il toute une série d'attitudes et de comportements qui non seulement ne s'excluent pas l'un l'autre, mais bien plutôt participent d'une même source et se fécondent mutuellement ? Le mystère de l'initiation et il y a une initiation bouddhique, ne serait-ce que les rites d'admission dans la *Sangha*. Le mystère de la mythologie, et il y a une mythologie bouddhique, ne serait-ce que les myriades de *bouddha* et de *bodhisattva*. Le mystère, enfin, de la mystique, et il y a une mystique bouddhique, celle de la *bhakti* (dont nous avons déjà longuement parlé) et de *l'anusruti* (qui est tout simplement la visualisation iconographique du dieu (BEYER 1977 : 333). Rappelons-nous ce que nous écrivions plus haut : *bhakti* et *anusruti* ont poussé à l'idolâtrie ; à force de préciser le dieu, elles le confondent parfois avec son image et il est difficile de dire, dans certains cas, si c'est le dieu ou bien l'idole qui est l'objet de la dévotion (BARTH, Deux chapitres du *Saurapurana*, Mélanges Harlez, 12, a d'excellents développements sur le sujet, I, 193 - 197, cité par LVP2 1935 : 238). Arrêtons-nous sur le vocabulaire que j'ai

utilisé dans les dernières lignes : visualisation, iconographique, idolâtrie, image, c'est-à-dire, vision, icône, idole, image ! En effet, la question va se poser de la représentation du *bouddha*, de le rendre figuratif, d'en faire une vision immanente : mais il faudra que la représentation demeure symbolique, que sa fixation figurative n'inhibe en rien la spontanéité ni la particularité du fidèle, que vision et imaginaire continuent de se nourrir mutuellement, et qu'enfin l'immanence de sa présence dans l'objet ne soit que le reflet de son caractère transcendantal et sacré.

L'entreprise va réclamer un concours de savoirs théoriques et pratiques, touchant tous les domaines de la mystique et de l'iconographie religieuses. Cette fécondation, ces fécondations artificielles doit-on plutôt dire, au pluriel, sont assez rares dans l'histoire, et dans l'histoire de l'art religieux en particulier. TARN, qui s'y connaît en matière hellénistique, qualifie cet événement de *without parallel in Hellenistic history (sans parallèle dans l'histoire de l'Hellénisme)* (TARN 1951 : 393). *D'eux-mêmes, les Grecs ont mis leur savoir-faire au service d'une religion étrangère et ont créé par elle une nouvelle forme d'expression artistique... Si les Grecs avaient ailleurs fait des statues de dieux étrangers, c'était parce qu'ils les voulaient pour eux-mêmes... Bouddhistes ou pas, les Grecs ont travaillé pour le monde bouddhiste : dans ce sens l'école du Gandhara est unique.* En face de cette massive réalité, on comprend qu'une série de chercheurs (WALDSCHMIDT, BACHHOFER, COHN, COOMARASWAMY, VOGEL, CODRINGTON, KONOW, HERZFELD, cf. Bibliographie complémentaire) aient pu qualifier comme impossible ce fait pourtant historique. Précisément parce que, continue TARN (1951 : 339) *ils confondent deux choses différentes : l'histoire et la psychologie. Ce que l'histoire veut savoir est qui est l'auteur de la première statue du bouddha et quand cela s'est passé. Mais cette école est tellement impressionnée par la conviction que des Indiens devraient être, psychologiquement parlant, les auteurs de la première statue de cette figure vénérée et que seuls, ils auraient possédé la vision religieuse nécessaire qu'ils soutiennent que ce qui aurait dû arriver, doit être arrivé : procédure bien dangereuse...* La vision religieuse nécessaire ! S'il est vrai que

c'est un Indien mahayaniste, adepte de la *bhakti* et de l'*anusmrti*, le demandeur qui est allé voir un artiste grec (de quelque origine qu'il fût, du monde hellénistique : de Grèce, de l'Asie moyenne ou du Penjab), à qui a-t-il bien pu avoir affaire : un homme religieux, de l'antique religion grecque ou du bouddhisme ambiant ? ou un athée bienveillant, religieux sociologique, d'un syncrétisme gréco-bouddhiste ? L'essentiel n'est-il pas qu'il eut affaire à un artiste, tout simplement, et un bon artiste ?

Car ces formes (il s'agit bien de voir) sont en définitive le fruit d'un choix précis qui tend à élaborer un système d'expression particulièrement bien adapté à l'esprit et à la pensée bouddhiques. Le surprenant, c'est qu'elles ont été transférées de leurs terres d'origine à des terres différentes ; elles ont dû se greffer à un ensemble de traditions culturelles et religieuses très éloignées de celles pour lesquelles elles avaient été prévues. Ces formes devaient donc faire preuve, en exprimant le sacré, d'un potentiel d'expression et d'une efficacité psychologique semblables à celles que cherchaient à produire les impressionnantes stylisations du modèle figuratif grec (cf. BUSSAGLI 1996 : 183).

Le bouddhiste va demander au Grec de l'aider à passer de l'imaginaire à la vision, de la symbolique à la représentation, du non-figuratif au figuratif, de la transcendance à l'immanence. En bref, il veut être aidé à passer de la non-médiation (prière directe : mystique) à la médiation (statue : culte), mais sans dualisme !

Car la dualité, en effet, est le contrecoup du caractère double de la personnalité du Fondateur : le *Bodhisattva*, l'être prédestiné à la parfaite clairvoyance et le *bouddha*, parfaitement accompli. À se souvenir de ces deux aspects du Maître, dit FOUCHER (1987 : 327), on comprend mieux ce qu'il est advenu de son Église. Le Nord-Ouest ouvert aux influences occidentales a préféré se réclamer de l'exemple du Prince de la Charité, d'autant plus que l'air ambiant (*Bhakti* et *Anusmrti*) l'y poussait. Voilà la structure foncière : opposition de ces deux attitudes morales, plus encore que dans le développement

inégal de leurs créations mythologiques ou de leurs spéculations métaphysiques.

N'est-ce pas dans cette dualité même que prend ses sources ce que l'on peut appeler le mysticisme ou la mystique du premier bouddhisme *qui met fin à tout devenir, à toute vie connue, de façon que le mystique entre dans un monde qui ne connaît ni la mort, ni la naissance, ni le devenir, ni la complexité, très au-delà du temps et de l'espace* (PARRINDER 1977 : 400, citant R.C. ZAEHNER, *Concordant Discord*, Oxford, 1970, p. 20). Peut-être est-ce ça, le *NIRVANA* : un état mystique (*Bouddha*) ? et l'Illumination, un *Nirvana* visuel (*Bodhisattva*) ?

En se concentrant sur la personne de *Bouddha*, la dévotion mystique (*bhakti/anusmrti*) en fait le même objet que nous rencontrons dans les religions théistes, au moins au niveau de la religion populaire (dont nous avons maintes fois répété qu'elle a été le puissant moteur du Mahayana). Le triple refuge exprimé par les laïcs, n'est-il pas, dans l'ordre : *Bouddha-Dharma-Sangha* ? Et cela n'est-il pas parallèle, dans le temps, dans l'espace, comme dans l'état de l'idéologie, à la *Bhagavad-Gita* (qui n'est pas nécessairement anti-bouddhiste, bien que théiste) :

*Abandonnant tous les Dharma,
Venez vous réfugier chez moi seul ! (18, 66) ?*

Qu'en est-il du fidèle bouddhiste, celui pour lequel l'objet de culte était supposé être fabriqué, élaboré, construit ? *S'il est facile d'apercevoir la coexistence de « spectateurs » caractérisés par des patrimoines culturels très différents (surtout en pays de mission !), sans parler de niveaux, mais de « composantes », il est absolument impossible de savoir quel était le degré d'amalgame (c'est-à-dire de mutuelle fécondation) entre les cultures différentes, qui caractérisait le fidèle moyen, celui pour qui l'image devait parler et pour qui le langage gandharien allait être créé dans ses multiples inflexions et variétés* (cf. BUSSAGLI 1996 : 25).

Les dogmes du Grand Véhicule (Mahayana) semblent avoir été fixés très tôt, dans les toutes premières décennies de l'ère nouvelle : mais son hagiographie-mythologie n'a pas exercé son influence, en tant que telle, sur le Nord-Ouest, et partant sur l'art du *Gandhara* (FOUCHER, Art du Gandhara, II 371, cité par LVP2 1935 : 244, note 3). En revanche, vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne, un homme du Sud (*Amaravati*), Nagarjuna, dialecticien et métaphysicien, va créer une école dite du Milieu (*Madhyamaka*), qui fait partie du Mahayana. Nagarjuna, en plus de la vraie méditation par la négation de tout « je », par la vacuité de tout « je », va plus loin : il montre l'absurdité de toutes les notions intellectuelles, l'impossibilité logique de toute expérience sensible ou mentale. On atteint la vraie méditation et par conséquent à la vérité vraie et au salut, par le vidage absolu de l'esprit, par la méditation du vide qui se détruit lui-même. Nagarjuna est aussi le commentateur de la *PRAJNAPARAMITA* qui est, elle, nettement ontologiste, influencé qu'il et elle avaient été par certaines écoles de la région d'*Amaravati* qui avaient introduit dans le bouddhisme la notion brahmanique de l'Absolu (*Dharmadhatu*) éternelle nature des choses.

La *Prajna, Sutra* ancien, aux multiples recensions, abondait déjà dans le sens. Mais, elle « bouddhise » l'Absolu en le vidant ; elle le définit en termes de vacuité des choses apparentes ; elle pose un Absolu transcendant, et mieux, sans rapport avec les choses qui n'existent pas (pour tout cela, voir LVP2 1935 : 344 - 346).

C'est à ce moment, si vous êtes encore en train de lire, cher lecteur, j'essaie d'être le plus simple (!) possible, c'est à ce moment de *l'Absolu transcendant, défini en termes de vacuité des choses apparentes*, que peut se comprendre la relation entre les notions de vision, d'imaginaire (de rêve donc) et de culte, toutes choses engagées dans ce processus de fécondations multiples et artificielles qui aboutira à la mise au monde de cette nouvelle et inédite statue (*without any parallel, sans parallèle*, disait le professeur W.W. TARN). En effet, suivez-moi bien...

Qu'est-ce qu'un *Absolu transcendant* (donc quelque chose d'infiniment égal à lui-même et de radicalement différent de toute matérialité), défini en termes de *vacuité des choses apparentes* (donc inexistence de tout ce qui tombe sous les sens) ? C'est encore une réalité (ontologique), mais qui dépasse la nature (physique) : c'est en fait une *métaphysique*. Mais une *métaphysique mystique*, c'est-à-dire qui est animée d'un mouvement d'union, entre deux pôles : l'un qui « *révèle (qui lève le voile)* », l'autre qui *voit derrière le voile*. Tout cela se passant, naturellement ! dans la vacuité la plus totale, où rien n'existe, n'a de substance, mais où tout peut se passer, advenir... La *métaphysique de la Prajnaparamita* est en fait la *métaphysique de la vision* (au sens de visionnaire) et du *rêve* (au sens de l'imaginaire) : un univers de changements étincelants et vif-argent est précisément un univers que l'on ne peut qualifier que de *vide*. La *vision et le rêve* deviennent les instruments du démantèlement des catégories pesantes que nous imposons à la réalité, afin de révéler les capacités du flux éternel dans lequel vit le *Bodhisattva*. Parler du Seigneur comme vision, c'est parler de lui, comme d'une réalité spirituelle, présente et personnelle, placé(e) en face du méditant : la seule réponse appropriée à cette rencontre submergeant tout est le culte. Ici, vision et culte vont de pair : voir, c'est rendre un culte, et rendre un culte, c'est espérer voir. C'est dans le culte que se réalise l'ultime rencontre de la volonté et de la grâce : le méditant voit, mais le dieu révèle (cf. BEYER 1977 : 340, 334 et tout l'article).

La tradition bouddhiste originaire, couchée sur le lit du brahmanisme et déjà ensemencée de plusieurs rebellions internes, va alimenter encore sa monstrueuse grossesse, d'autres spermatozoïdes vivaces de la *Bhagavad-Gita* et de la *Prajnaparamita*, jusqu'à l'ultime fécondation, opérée en un élan inouï dans les bras du daïmon gréco-hellénistique, étonné d'abord, inventif ensuite, à son crépuscule historique, en cette frontière de tous les possibles. Monstrueuse grossesse, en effet, car on aurait pu s'attendre à la créature de Frankenstein. Ce fut *Apollo redivivus* pour un *Bouddha revisited* !

SECTION TROISIÈME

Les échanges entre l'imaginaire et la réalité

LES IMAGINAIRES SYMBOLIQUES ET LA REPRÉSENTATION DU SACRÉ

Cet épisode va, à proprement parler, mettre en présence les partenaires, imaginaires et mentalités mêlés, de ce *happening* historique. C'est maintenant qu'il va falloir se montrer archéologue avisé (du mental, s'entend) et fin observateur. Car si le bouddhisme est partagé intérieurement entre les opinions représentatives et les opinions non représentatives de sa tradition adolescente, la tradition statuaire grecque, elle, transplantée à quelque 10 000 kilomètres de chez elle, continue, malgré la distance, à fonctionner à partir de ses pré-requis multiséculaires.

Nous allons devoir nous entretenir d'inconscients collectifs, de significations archétypales, de traditions symboliques et religieuses, et d'approches du sacré dans ses composantes mystique et figurative. L'enjeu est de taille si l'on n'oublie pas qu'il s'agit de choisir la forme humaine contre le symbole et cette forme humaine là à l'exclusion de toutes les autres. Les univers mentaux, déjà très complexes en tant que tels, vont s'identifier, s'évaluer et s'accorder en adoptant PGCD (le plus grand commun dénominateur) et PPCM (le plus petit commun multiple), respectifs coefficients de convergence et de divergence. La forme humaine, le corps humain, le visage humain : voilà à la fois la réalité la plus familière et la plus

taboue : il est difficile d'imaginer (!) un élément aussi sensible dans toutes les traditions culturelles, depuis la place (et le rôle) attribué(s) au cadavre jusqu'à ceux, réglementés, pour le vêtement. Rites mortuaires (non funéraires) et modes vestimentaires (déguisements y compris) pourraient constituer, si on les racontait, un important chapitre du mystère de l'Incarnation. Parce qu'il y entre la dimension sexuelle de notre condition humaine, incontournable lieu géométrique de notre être-au-monde, de notre devenir et de notre avenir, si ces derniers appartiennent au bouquet de nos convictions. La *Bhakti* comme la *Asusmrti* invitent à visualiser le dieu dans tous ses détails possibles et imaginables : les apparents et les cachés ! Les Exercices de Saint Ignace demandent à l'exercitant de « visualiser » dans le détail (?) toutes les scènes des évangiles sur lesquelles il « s'exerce » et dans lesquelles il doit trouver, non pas une place possible, mais sa place « réelle » : pour la fuite en Égypte, j'étais du voyage !, je me suis « surpris » à « faire mon sac », en vérifiant tout ce que j'y avais entassé ! Le plus étonnant, c'est qu'on y arrive ! Encore faut-il (oser) essayer !

À *Bhârhut*, à *Amaravati*, à *Sanci*, le Sakyamuni est représenté : mais perdu au milieu des autres moines, et, s'il est au milieu du *jataka* illustré (représentation d'une scène de sa vie terrestre), rien ne le distingue des autres personnages. C'est la bande dessinée/sculptée elle-même qui est l'objet de ce catéchisme en pierre que sont les frises et les bas-reliefs des stupas : comme les chapiteaux des piliers et les vitraux de nos églises et cathédrales occidentales. Mais nous avons déjà, et dès les débuts, dès les catacombes romaines, notre Bon Pasteur, notre Crucifié, notre Ressuscité ; puis ce fut notre Pantocrator, notre Roi de Gloire. Nous sommes même parvenus très vite à représenter ce sans-visage qu'est Dieu le Père, Dieu invisible dont le Christ était l'image visible.

Derrière toute esthétique, derrière tout art figuratif, de même que derrière tout refus de représentation (voir la Bible des Juifs et le Coran des Musulmans), il y a une idéologie où se mêlent le *tremendum* et le *fascinosum*, la crainte et la fascination. Entrons dans ce monde merveilleux de nos atavismes ancestraux.

V

VISION FIGURATIVE DU BOUDDHISME

La réglementation, l'autorisation, et le contrôle de l'image (et de tout le système iconique), en matière religieuse ici, est le fait de toute religion et de tout groupe religieux. Moïse et le Judaïsme ne tolèrent aucune image ; c'est le monde gréco-romain, dès la chute de Jérusalem, en 70, qui a fait basculer le christianisme naissant, puis le constantino-christianisme dans un iconisme délirant. Égyptiens pharaoniques et médo-persomésopotamiens affectionnaient les figures zoomorphes de toutes sortes (il est intéressant que la série de la Guerre des Étoiles fasse cohabiter sur l'écran des salles obscures, toutes sortes d'humanoïdes aussi laids qu'étranges, avec nos héros préférés ; et que dire de l'étonnant succès de E.T. !). On se souvient de la querelle iconoclaste de Constantinople aux IX^e et X^e siècles, avant la rupture du patriarcat orthodoxe d'avec le Siège Romain ! Et le retour aux murs nus des Réformés ! (Je me limite ici à ce qui a fait l'Europe, mais il faudrait citer les représentations pré-colombiennes des Incas, Mayas et autres Aztèques, ou celles, pré-indo-bouddhistes du Sud-Est asiatique et du Pacifique, sans parler de l'impénétrable Afrique noire ! Je reviendrai aux Grecs dans le chapitre suivant).

Mettons-nous sous les auspices d'une autorité en la matière, Sir John MARSHALL (1960 : 8) qui parle de *l'étrange anomalie que représente la règle de l'Église bouddhiste qui permettait de représenter la personne du Bodhisattva dans les scènes des vies antérieures mais pas dans la dernière* ! En effet, dans tous les

monuments les plus anciens de l'école d'art de l'Inde centrale, les histoires de ses premières naissances, ou *jatakas*, obtiennent la prédominance absolue. Seulement plus tard, l'intérêt glissa aux événements de sa dernière vie terrestre. Et encore plus tard, à son image elle-même, qui devait éclipser tout le reste dans l'art bouddhique (chapitres 7 et 8).

Iconisme/aniconisme : AUTRAN (1946 : 365 - 375) a cherché très loin dans l'Inde profonde, dont le *Bouddha* reste un fils légitime. Qu'a-t-il trouvé ? Eh bien, de nos jours encore, dans toutes les classes et dans toutes les régions de l'Inde, la pierre aniconique figure constamment au centre d'un culte. Ainsi, dans le culte des morts, la *bid-diri*, pierre levée, renvoie à la trace matérielle de l'individualité du défunt ; et la *sacan-diri* est la pierre tombale, la pierre couchée. La pierre tient dans les rites, la place du trépassé (nous nous en souviendrons quand nous parlerons plus bas du $\kappa\omicron\lambda\omicron\sigma\sigma\omicron\varsigma$, colossos des Grecs). Les vestiges de cet ordre : dolmens, cromlechs, sanctuaires héroïques de type essentiellement extérieur et tumulaire, sembleraient même peut-être avoir fourni le germe architectural autour duquel s'est développé dans la suite l'art des constructeurs bouddhiques à leurs débuts (cf. RENOU 1947-1953 : 1178). À la base figure, non point le concept de la représentation iconographique du dieu (de l'esprit ou démon), mais essentiellement le potentiel inhérent à la pierre, sa vertu. De là, sans doute, le choix d'un rocher, pour faire office de soutien du rapport mystique avec le héros disparu et, plus loin, fournir une résidence stable et un support chargé de puissance magique qui constitue le fondement de l'iconographie religieuse, d'où le contrôle auquel elle est soumise. Ainsi, l'icône, chose utilitaire, ne se distingue pas essentiellement de tout support de culte : que ce soit arbre, bois ou pierre, peu importe en définitive. Une statue de dieu ou de héros constitue seulement une puissance dans le rituel. Cette puissance, elle la doit en définitive à l'élection qui, s'agit-il d'une pierre brute, d'un pieu, d'un arbre, d'un lingam ou d'une image plus ou moins rude, promeut cet objet à l'office de résidence sacrée du démon (dieu ou trépassé) qu'il s'agit d'honorer. La sculpture, en définitive, procède d'un substrat magique et religieux dépendant en principe des strictes exigences et du collège des

sorciers et de leurs formules dogmatiques. Le travail du sculpteur lui est prescrit parfois par l'objet lui-même (*svayambhu*), jusqu'en ses détails minimes.

Lorsqu'on examine le symbole, dans le cadre de la pensée indirecte qui le sous-tend, il peut donc devenir le signe tangible de la présence et de la possibilité épiphanique d'une transcendance bien définie. Ainsi l'expression symbolique du *bouddha* aurait investi le sacré dans sa plus haute valeur. Mais son image aurait dû/devra par conséquent exprimer et éclairer tout l'ensemble des valeurs inhérentes au *bouddha* lui-même ! On comprend que, mesurée au mètre humain, nulle image ne pouvait (ne pourra ?) en être capable, le *bouddha* ayant d'ailleurs lui-même démontré la vanité de la vie et la nécessité de renoncer au désir et à la passion. Et la seule voie qu'il ait jamais indiquée dans ce dessein, n'a rien à voir avec une image, mais avec le *Dharma*. Et soi-même !

D'autre part, le *bouddha* lui-même est très beau et objet de désir sublime (encore que le *topos hagiographique* des trente-deux marques corporelles... !). Sa beauté est de plus transfigurée par sa spiritualité et fait de lui un objet de dévotion, un instrument de conversion. Le corps du *bouddha*, c'est un pouvoir, le pouvoir, l'efficace mystérieux. Et de même qu'on peut parler d'une concupiscence pour les reliques du *bouddha* (rappelons-nous la démente reliquaire d'Asoka !), on peut parler d'une concupiscence pour le corps charnel du *bouddha* vivant (Ananda, son neveu, découvrant les organes génitaux du Sakyamuni, lors de son *Mahaparanirvana*, devant les femmes venues se lamenter, pour mettre fin aux doutes sur sa parfaite conformation virile !). Ce corps, pour le fidèle, il s'agit de l'engendrer en soi-même, pourvu de toutes ses marques ; c'est un corps sémiotique (nous y reviendrons au dernier chapitre), une sorte de *mandala* qui incarne, à lui seul, la doctrine bouddhiste : programme religieux, illustration et résumé mnémotechnique de la doctrine. Ce corps de loi physique est la contrepartie du corps de loi métaphysique, une sorte de table de loi ou de lieu de mémoire, où s'inscrit l'imaginaire bouddhique (ces réflexions doivent beaucoup à FAURE 1994 : 24, 36-37, dont tout le livre mérite d'être lu). FOUCHER (1949 : 59) parle

du manuel divinatoire (du corps du bouddha) qui se mua en une sorte de memento iconographique. Moïse, Hammourabi et Asoka écrivirent la loi dans la pierre a-morphe : ici, la loi, c'est le *Bouddha* anthropo-morphe !

Mais, toujours pas question de statue ! Tous ces processus, quand et s'ils se produisaient, relevaient de l'enseignement, de la mémoire et de la pratique de la méditation, devant les rappels du *bouddha* qui étaient, entre autres, le Stupa, le lotus, l'ombrelle, la roue, l'arbre, l'empreinte du pied... Je suis d'avis que, plus qu'une interdiction dogmatique, un tabou, un mana quelconque, l'aniconisme bouddhiste, pour ce qui touche le personnage même du *bouddha* Sakyamuni, est simplement le constat (même pas la preuve, nous n'en avons pas besoin), qu'il n'y avait encore aucune demande d'une représentation (d'un iconisme), telle que la ressentiront et l'exprimeront les masses populaires des II^e et I^{er} siècles avant J.-C. Il a fallu les événements, et les causes exposées dans la première partie, pour que, la pression aidant, la demande fût formulée, exprimée, répétée, fondée, et que finalement elle trouvât son opportunité de réalisation. Mais alors, le bouddhisme passait, lui aussi, à une autre étape.

Philosophiquement — j'avais envie d'écrire, occidentalement parlant — cette position du bouddhisme primitif pourrait être aussi appréhendée à partir de la notion de l'EGO, et même de l'ego fiction, pourrait-on dire, qui n'est pas étrangère à sa vision parfois quasi-nihiliste, ni peut-être à celle du Sakyamuni lui-même. Confions-nous à FOUCHER (1987 : 206), jamais à court de considération, et à VALLIN (1987 : 19 - 21), le philosophe méconnu de Nancy (et que m'a fait découvrir mon ami Bertrand VIRIOT). *Ce que nous appelons notre Moi, nous rappelle Alfred n'est qu'un flux d'états de conscience défilant à travers un organisme psycho-philosophique d'autant plus instable qu'il n'a pas d'existence réelle en dehors d'eux. Bref, les mondes où se coule notre perception des choses ne sont pas moins illusoire qu'elles : éléments formatifs, formations et formes s'évanouissent finalement dans le même mirage... L'homme se reconnaît enfin pour n'être que le siège irréel et passager d'une*

fuyante série de phénomènes mentaux... N'étant plus une entité, il ne peut être rien de plus qu'une « histoire ».

La vérité de l'ego, nous enseigne Georges, de son côté, c'est l'affirmation et la réalité du néant, c'est la négation à l'état pur qui morcelle et limite l'être et s'oppose à la manifestation des dimensions fondamentales et ultimes de l'être... C'est l'homme « métaphysique et contemplatif », l'homme « oriental », qui est celui de l'affirmation originare, intégrale et intégrative, parce qu'il n'est pas centré sur l'Ego et l'individualité... Lorsqu'il affirme Dieu, l'homme d'Occident le fait toujours à partir et en fonction de son invincible idolâtrie de l'Ego : au-delà de l'Individu Suprême, il ne peut y avoir que le néant. Or c'est en fonction du voyage vers la plénitude de ce prétendu néant que s'ordonne le projet fondamental des métaphysiques orientales, appuyées sur les techniques de concentration et de transmutation ontologique de l'Ego.

Pas d'individu, pas de statue !

VI

LA TRADITION ESTHÉTIQUE DE LA SCULPTURE GRECQUE

Pénétrer dans le territoire de la statuaire grecque, c'est comme entrer dans un sanctuaire. C'est là qu'est née l'Europe qui se projette, qui se cherche un visage et qui se regarde : l'Européen est né d'un marbre blanc de l'Attique, comme le David de Michel Angelo est né d'un marbre blanc de Carrare. Lorsque l'Acropole d'Athènes a été construite, et qu'autour du Parthénon, de l'Erechteïon et des Propylées se dressait encore contre le ciel homérique, tout ce qui n'existe plus et que nous ne verrons jamais, les citoyens décidèrent de commander une statue d'Athéna et de la placer à l'entrée de la Ville Haute, dans un tout petit temple, un autel plutôt, comme ceux de la voie sacrée de Delphes. Mais au préalable, ils lui brisèrent ses ailes traditionnelles et la baptisèrent *Athéna Apteros Nike* : *Athéna, la Victoire sans ailes*, de façon que leur déesse Victoire ne puisse jamais s'envoler de sa/leur ville, ou qu'elle demeure chez elle/eux. En plus d'une belle histoire, c'est l'illustration de toute la religion grecque dont Athéna et son traitement sont le paradigme.

Mais quel chemin pour parvenir jusqu'au Pendjab et au *Gandhara* ! Nous le parcourons en cinq étapes qui nous permettront de suivre les méandres d'une évolution continue et que ni la chute d'Alexandrie ni celle de Taxila n'ont arrêté : seulement obligée à partir sur d'autres routes. Ce sera d'abord la pierre de la période archaïque ; puis les dieux de l'époque classique ; et puis cette envolée hellénistique qui

s'accompagnera d'une véritable philosophie esthétique. Nos compagnons de route ne seront rien moins que Jean-Pierre VERNANT, spécialiste international du mythe et de la pensée chez les Grecs, et Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, maître en philosophie à 20 ans et professeur successivement à Iéna, Heidelberg et Berlin : c'est de son cours d'esthétique que je m'inspirerai, et plus spécialement, bien entendu, de ses considérations sur la sculpture de l'art classique grec.

D'entrée de jeu, VERNANT (1974 : 65) pose la question de confiance : *Comment les Grecs ont pu traduire dans une forme visible certaines puissances de l'au-delà qui sont du domaine de l'invisible ?* Étymologiquement, le vocabulaire grec de la statue tourne autour de la racine : *kol* (*colossos*) qui signifie érigé, dressé, debout, et aussi fixe, immobile. Enterré dans la tombe vide, à côté des objets appartenant au trépassé, le *colossos* y figure comme substitut du cadavre absent. Il tient la place du défunt. Le *colossos* ne vise pas à reproduire les traits du défunt, à donner l'illusion de son apparence physique, il incarne et fixe dans la pierre sa vie dans l'au-delà... Il n'est pas une image, il est un double... La même pierre peut donc également permettre, quand elle est érigée à la surface du sol, d'établir un contact avec lui... Présence insolite et ambiguë qui est aussi le signe de l'absence. Et poussant plus loin sa quête étymologique, VERNANT (1974 : 69) nous dresse un catalogue psychologique des phénomènes idoles (n'oublions pas que le radical du mot idole vient de l'aoriste *eidon* du verbe *orao* *οραω*, qui veut dire voir). Il y a donc le *colossos* que nous connaissons et qui est une grossière figure de remplacement. Puis la psyché, qui appartient à la fois au monde visible et à l'au-delà. Vient ensuite l'*oneïros* qui est le rêve proprement dit (les *onairophantoi* sont des figures de rêve). Nous trouvons aussi la *skia*, l'ombre ; et enfin l'apparition surnaturelle : le *phasma*. Retenons cette catégorie du double : elle suppose une organisation mentale, peut-être différente de la nôtre, occidentaux du XX^e siècle, mais n'y a-t-il pas là, comme une pré-compréhension du mental grec atavique, dont l'artiste gandharien a hérité ? Un double est tout autre chose qu'une image : ce n'est pas un objet naturel, ni un produit mental, ni l'imitation d'un objet réel, ni une illusion de l'esprit, ni une

création de la pensée. C'est une réalité, extérieure au sujet : dans le moment où ce double se montre présent, il se révèle comme n'étant pas d'ici, comme appartenant à un inaccessible ailleurs (le pratiquant de l'*anusmrti* ne vit-il pas quelque chose d'analogue avec son Seigneur : mais sans statue, ne l'oublions pas !).

Bien sûr comme tout signe, le *colossos* renvoie à un système symbolique général, une organisation mentale d'ensemble qui le met en affinité avec la mort et les morts, où la pierre (ce qu'est un *colossos*) joue le multiple rôle de ses qualités physiques (depuis le mythe de la Gorgone qui change en pierre, qui la regarde, jusqu'au poète Pindare qui parle de la mort de pierre, sans voix, froide et qui ne voit pas/ou qui est invisible : Hadès, le séjour des Morts, vient de *a(n)-eïdon* = in-visible !). Ainsi la valeur opératoire du *colossos*, c'est de servir à attirer et à fixer un « double » qui se trouve ailleurs. Le signe plastique n'est pas séparable du rite. Il ne revêt toutes ses significations que par les procédures rituelles dont il est l'objet. Le signe est agi par les hommes et lui-même recèle une force active : il a une vertu efficace.

Enfin, par son caractère de double, le *colossos* présente, en tant que signe, des aspects de tension et comme d'oscillation entre le visible et l'invisible. Mais, bientôt, les Grecs ne retinrent plus que sa forme visible : ils n'ont plus vu qu'un simple *mnéma*, un signe destiné à rappeler le souvenir à la mémoire. Ainsi, le *colossos* renvoie à un des caractères essentiels du signe religieux qui veut toujours établir avec la puissance sacrée une véritable communication, insérer réellement sa présence dans l'univers humain, tout en soulignant ce que l'au-delà comporte, pour le vivant, d'inaccessible, de mystérieux, de fondamentalement autre (pour plus de précisions, VERNANT 1974 : 65 - 78).

À la fin de cette première étape, retenons cette pierre aniconique, dont la fonction religieuse double est d'osciller entre le visible et l'invisible, la présence et l'absence, et dont le Grec ne retiendra, au niveau conscient, que la fonction

mnémique même si elle reste religieuse et attachée à un rite. Un signe d'altérité. Mais progressons...

Un des traits caractéristiques de la religion grecque qui va s'épanouir en ce que tout le monde connaît, à l'âge classique précisément, est de donner aux puissances de l'au-delà, invisibles donc, une figure individuelle bien dessinée et un aspect pleinement humain. Mais on peut se demander dans quelle mesure l'individualisation et l'humanisation des puissances surnaturelles concernent la catégorie des personnes. C'est-à-dire : peut-on avoir avec elles des rapports personnels, comme avec des sujets singuliers et uniques, tout entiers définis par leur vie spirituelle, des agents responsables en somme ? On voit bien là une question typiquement occidentale, où les catégories onto-psychologiques de l'individualisation, de la personne, de la vie spirituelle et de la responsabilité (pour ne citer que quelques exemples) ne peuvent avoir de résonance significative que dans des mentalités équipées pour les concevoir. Les Grecs ont développé plusieurs attitudes en fonction du rôle qu'ils faisaient jouer à ces puissances de l'au-delà. Si elles devaient protéger un groupe humain donné : la *géné*, la nation, ou la *polis*, la cité, alors on lui rendait l'*eusébie εὐσηβία*, la piété qui était en somme un devoir civique. Si on cherchait une expérience religieuse qui soit inverse du culte officiel et qui en délivre pour un dépaysement radical, on avait recours au *dionysisme* qui est une libération à l'égard du sacré. Enfin, le culte des mystères venait satisfaire la relation personnelle de l'homme et du dieu : à la fois, la vie religieuse pouvait s'individualiser et elle constituait une communauté non plus sociologique (la nation, la cité ou bien la bacchanale et l'orgie), mais spirituelle. Communier avec le dieu : religion de l'âme.

Nous avons déjà entendu ces accents et cette revendication, à propos de la *Bhagavad-Gita* et de la *Prajnaparamita*, avec les mouvements religieux de la *Bhakti* et de l'*Anusmrti*. Certains archétypes semblent structurer à distance des sensibilités religieuses que ne sous-tendent pas les mêmes armatures philosophiques. Ce qui n'affleure pas nécessairement à la conscience semble s'être vécu de façon asymptotique et

synchronique, mais monadique et ineffable. Jusqu'au jour où... (je viens de relire ma dernière phrase : elle peut paraître obscure et, ce qui est pire, mais je ne le voulais pas, pédante. Elle veut simplement dire que des groupes humains devaient vivre, à la même époque, mais à distance spatiale et mentale, des aspirations analogues, dont ils n'avaient ni la conscience ni les mots pour les exprimer...).

Mais rappelons VERNANT (1974 : 86 - 88) à la rescousse. Les dieux helléniques sont des puissances non des personnes et la pensée religieuse répond surtout aux problèmes de leur organisation et de leur classification : elle ne s'interroge pas sur leur aspect personnel ou non personnel. Cela va même plus loin. Une puissance divine donnée n'a pas tellement d'existence pour soi ; elle peut être pluralité indéfinie ou multiplicité nombrée : la conscience religieuse du Grec ne pose pas ici d'incompatibilité radicale ! La figuration du dieu dans une forme pleinement humaine (nous allons dans quelque temps développer ce point primordial avec HEGEL) constitue un fait de symbolique religieuse qui doit être exactement situé et interprété. L'idole n'est pas un portrait (retenons cela, absolument) du dieu : les dieux n'ont pas de corps. La grande statue culturelle anthropomorphe ne fait que dessiner et présenter la forme du corps humain en général. J'insiste : cette dernière assertion de VERNANT est lourde de conséquences pour notre propos. Car elle illustre magnifiquement mon approche de ce chapitre : c'est l'homme qui se projette, se cherche un visage (ou cherche son visage) et se regarde (contemple). La création de la statue, c'est l'*auto-crédation* de l'homme, l'affirmation de son essence et de son existence, c'est-à-dire de son être-au-monde, même s'il n'est qu'une « conscience triste sous le soleil », la preuve qu'il donne à l'univers de la parfaite adéquation entre la vision (eïdon) qu'il a de lui-même et la capacité qu'il possède de la réaliser (nous devons nous souvenir de cela, lors du dernier chapitre). Encore un mot. Le seul exemple que je connaisse de cette *auto-affirmation* dans l'être et dans l'histoire, c'est l'autoportrait d'Albrecht DÜRER, en figure de Christ Pantocrator (homme et dieu), signé de l'année 1500, à Nürnberg : c'est la fin de l'ère

méditerranéenne, l'Atlantique est traversé, le Nouveau Monde est découvert. Les Temps Modernes !

Abordons maintenant cette envolée hellénistique de la pensée philosophique, que, seul l'esthète qu'était HEGEL pouvait à la fois sentir et formuler. Lui aussi nous assène dès l'abord un *postulat* auquel il faut se rendre : *La forme humaine est la seule capable de manifester l'esprit d'une manière sensible : et la tâche de l'art est de faire disparaître cette opposition entre la matière et l'esprit, d'embellir le corps, de rendre cette forme plus parfaite, de l'animer et de la spiritualiser* (HEGEL 1970 : 40 - 41), *de sorte que le spirituel, dans la mesure où il se manifeste, ne peut le faire qu'en revêtant la forme humaine. L'esprit de l'art a enfin trouvé sa forme* (HEGEL 1964a : 152-153). Le charme joue au moins autant que la dialectique. Ce qu'il faut retenir est que le miracle grec consiste en la rencontre parfaite de l'esprit avec la forme humaine, seule possibilité pour lui de se manifester et l'art (grec) en assure la perfection esthétique. Le contenu de l'art est d'ailleurs lui-même constitué par l'idée (voilà une autre clé), représentée sous une forme concrète et sensible : il ne doit rien avoir d'abstrait ; cette forme (ou cette figure) doit également être individuelle et essentiellement concrète (HEGEL 1964a : 139-141, *passim*). Ici, c'est l'insistance sur le sensible et le concret qui frappe : quelque chose de quasi matérialiste, comme si la statue anthropomorphe était une véritable matérialisation, opérée par l'art, de l'idée/esprit ! Et encore, avec plus de précision : la forme naturelle du corps humain est un concret sensible capable de représenter l'esprit et de s'y rendre conforme. Ce n'est pas par hasard que telle forme est choisie pour représenter telle réalité extérieure. Le contenu concret lui-même fournit à l'art l'indication et la manière de sa réalisation extérieure et sensible... Ainsi, ce que le corps humain est, naturellement, le rend capable et lui seul, ne l'oublions pas, non seulement de représenter l'esprit (on nous l'a déjà dit et répété), mais de s'y rendre conforme... C'est-à-dire que par nature, morphologiquement, la forme humaine (nous disons bien la forme) peut se rendre conforme à (c'est-à-dire prendre la forme de) l'esprit. Et c'est le sculpteur qui en a la charge et le devoir

en tant que Grec, puisque désormais, c'est ce en quoi consiste l'art grec.

Le lecteur comprend qu'il s'agit ici d'un enjeu moins futile que des arguties, même si mon essai d'explicitation de la pensée hégélienne prête le flanc à cette critique. Car c'est par son ciseau et son marteau que l'artiste doit rendre concrète (dans le marbre) l'idée qui s'identifie à la forme humaine. Si l'idée reste abstraite, parce qu'elle est in-trans-posable, in-trans-plantable, im-pétri-fiable, autrement dit, si la forme humaine n'est pas/plus capable de se conformer à l'idée, parce qu'elle n'est qu'un ectoplasme ou un *onairophantos* (une figure de rêve, sans aucune substance), qu'en est-il alors du sculpteur et de la sculpture ? HEGEL (1970 : 147) conclut : *L'idée vraiment concrète engendre la vraie forme, et c'est cette correspondance entre l'une et l'autre qui constitue l'idéal*. Nous aurons à y revenir au chapitre dernier, et même avant, quand nous devons assister (à) l'échange entre l'offre et la demande du Gandhara.

Une religion spiritualiste eût pu se contenter de la contemplation intérieure et de la méditation. Une religion qui s'adresse aux sens, comme la religion grecque, doit produire sans cesse de nouvelles images, parce que, pour elle, cette création et cette invention artistiques sont un véritable culte, un moyen par lequel se satisfait le sentiment religieux du Grec. L'artiste classique travaille ainsi dans l'intérêt de la religion, en usant du libre jeu de l'art, pour rendre les croyances religieuses et les représentations mythologiques plus claires, plus sereines, plus raffinées (pour tout cela, voir HEGEL 1970 : 58 et HEGEL 1964b : 28).

On comprend mieux la mésaventure et le contresens de Saint Paul, débarquant à Athènes et montant à l'Acropole. Avant d'accéder aux Propylées, se présentait sur la gauche le site de l'Aréopage, devant les membres duquel l'Apôtre des Gentils devait tenir son premier et dernier sermon attique. Il avait remarqué en ville une stèle sans image, dédiée au dieu inconnu, et il s'était empressé d'utiliser cet à-propos pour sa prédication, en leur annonçant (Ah, la Bonne Nouvelle !) qu'il venait lui, leur révéler qui était ce dieu qu'ils ne connaissaient pas encore !

Je me demande, si, tout hellénophone qu'il fût, le missionnaire comprit pourquoi on l'éconduisit... Ce dieu inconnu n'était que la pierre d'attente, si l'on peut dire, pour quelque nouvelle image, l'essentiel n'étant ni la réalité, ni l'existence même de la divinité à représenter, mais seulement la possibilité théorique d'en représenter une, quelconque : celle-ci ou bien une autre. Cette stèle se devait de rester sans image, *aniconique*, et par l'absence même, en sous-entendre l'avènement potentiel. Le *colossos* n'était pas mort : détrôné par la statue, il en rappelait le règne par son aniconisme même. Saint Paul devinait peut-être enfin que, amateur de piété civique, d'ivresse dionysiaque, ou de mystères subtils, le Grec avait de la religion : ce qui ne l'avait jamais empêché d'être athée (Actes des Apôtres, 17, 21b-32b).

SECTION QUATRIÈME

Le moment et le lieu

LE PRÉCIPITÉ SPATIO-TEMPOREL

Ce Nord-Ouest de l'Inde, cette Inde extérieure, cet ouest de l'Indus, ce Pendjab, ce Gandhara enfin, j'y ai accédé, au cours des dernières années, par l'avion, bien sûr, mais aussi par tous les passages terrestres autorisés. Par le Nord, d'abord, par la passe de Kunjerab, après avoir emprunté la route Nord du désert du Takla-Makan (Dunhuang et Mo Gao, Tourfan et Bezeklik, Kuqa et Kyzyl, puis Kachgar et Tashkurgan) : on y arrive par la vallée de Hunza, une espèce de Shangri-la avec ses microclimats, ses abricots et sa muraille de 7 000 m du Rakaposhi. Après avoir mal *cohabité* avec les Hans du Sin-Kiang, malgré la présence quasi méditerranéenne des Ouïgours, quel réconfort de rencontrer les Pathans, grands, sveltes, aux visages nobles des princes parthes et kushans, immortalisés par les *Bodhisattva Maïtreya* (cf. TISSOT, 1985 : partout !). Et quel sens de l'hospitalité ! La deuxième fois, ce fut par l'Haryana indien, et Lahore : les foules, la plaine et les religions, hindouisme puis islam, c'est-à-dire de l'agitation, beaucoup de bruit et rien (*much ado about nothing*), dirait Shakespeare ! La troisième fois, je remontai l'Indus, de Karachi à Islamabad-Rawalpindi, à la recherche des vieilles civilisations de Mohenjo Daro et d'Harrapa et en méditant sur la retraite d'Alexandre, arpentant avec lui les déserts de Makran, du Béloutchistan et de Kusch. La dernière fois, c'était l'été 1999, après la traversée de l'Ouzbékistan, depuis le Ferghana et Kokand (l'Alexandrie Eskate, c'est-à-dire l'ultime) jusqu'à Merv (l'Alexandrie de Margiane) au Turkménistan. Mais la traversée de l'Hindu

Kusch me fut interdite, je ne pus aller que jusqu'à Termez (l'ancienne Tarmita), les Talibans interdisant toute pénétration en Afghanistan. J'aurais voulu emprunter le second tronçon de la passe de Khyber que j'avais déjà fréquentée lors de ma première incursion, mais depuis Peshawar. Ces souvenirs expéditionnaires, outre qu'ils peuvent susciter certaine envie, ne sont pas un simple calendrier. Ils m'ont appris à reconnaître, par tous mes sens, que ce lieu est vraiment un *melting pot*, une gare de triage, une zone tampon, on dirait maintenant un *hub*, bref, un *meeting point* comme le seront ces provinces de l'Italie du sud. L'ex-extension occidentale de la Magna Graecia, la Grande Grèce (toujours elle, encore elle) : Pouilles, Basilicate, Capitanate, Calabre et bien sûr, la Sicile, entre la conquête musulmane et la chute de cet empereur allemand né, précisément, à Palerme, Frédéric II de Hohenstaufen.

Quelque part, est-ce dans un de ses livres, est-ce lors d'un cours ou d'une conférence ou d'une interview peut-être, Fernand BRAUDEL, « l'historien » de la Méditerranée, lançait (mais c'était mieux qu'une boutade : un *Aha-Erlebnis*, dirait S. FREUD, une *Einsicht*, une prise de conscience soudaine) : *L'Europe s'étend jusqu'à (ou s'arrête à, je ne sais plus très bien) l'Indus*. Oui, c'est vrai, je m'en suis rendu compte. Peut-être était-il valable, à l'époque où se constituaient les concepts géographiques, d'appeler Moyen-Orient ou Asie mineure l'immense territoire qui va des côtes de la Méditerranée Orientale jusqu'à l'Afghanistan ! On manqua certainement du recul nécessaire et des résultats de l'histoire des religions comparées (Mircea ELIADE, Van der LEUWEEN) pour se rendre compte que la zone Rome, Alexandrie, Jérusalem et son centre Athènes, a fonctionné comme l'essieu d'une roue, dont les rayons se sont toujours prolongés en extension centrifuge : au Nord, vers la Borée (les glaces, Iceland, Islande) ; à l'ouest, vers l'océan (Finis-terrae, Finistère) ; au sud, vers les déserts (rien au-delà de la 5^e cataracte du Nil) et à l'Est, précisément..., nous y sommes ! L'Art gandharien, avec tous les syncrétismes possibles qu'il contribue à illustrer, va *coloniser* toute l'Asie Centrale, les magnifiques cités-oasis du Tarim et les vallées de l'Afghanistan, du Kandahar au Panshir, d'un peuple de statues, d'architecture urbaine et monumentale, de philosophies

religieuses et de cultes divers. Par le Nord, l'extension continuera même par la Chine des Tang, jusqu'aux royaumes de Silla et de Paekche en Corée, puis jusqu'à Heian, dans le Kinki nippon. Mais là encore, à l'Est de l'Indus, rien ne passera ou si peu (nous l'avons vu plus haut) : c'est l'Inde elle-même qui va *indianiser* les mondes du sud-est asiatique jusqu'à Bali, les forêts de l'Irian Jaya (Nouvelle-Guinée) et de Kalimantan (Bornéo) étant toujours impénétrables, et les Philippines, insaisissables, avec leurs chapelets, leurs rosaires, d'îles.

L'Indus fonctionne donc comme une invisible frontière culturelle, *civilisationnelle* : l'Asie commence vraiment à partir de là. Et cela n'est pas une affaire d'impénétrabilité orologique, désertique ou océane (il y a toujours eu des croisières jaunes qui ont vaincu tous les obstacles, dits naturels), il s'agit d'autre chose : les *mental patterns*, les *Denkschmata*, les circonvolutions archaïques du cerveau. J'ai parcouru, mieux que parcouru. Pendant 56 jours exactement, aux 4 points de l'horizon, j'ai, pas à pas, marché... partout : sites historiques et monumentaux, temples divers (!), palais, provinces des côtes et de l'intérieur, chez les hindous, les musulmans et les chrétiens, dans les villes et les campagnes, dans les hôtels, les *lodges* et chez l'habitant, le jour et la nuit... Dois-je l'avouer, je me suis senti étranger, étrange, autre... partout en Inde ! Alors que le Pathan, le musulman du Pendjab, l'homme du Nord-Ouest...

En chimie, le « précipité » est un symptôme : sa consistance et sa couleur indiquent le degré qualitatif de l'expérience. Les deux substances, ou trois ou quatre, mises en contact dans le cristalliseur, se sont mêlées, mélangées, amalgamées. La substance unique obtenue sera d'autant plus difficilement analysable que la synthèse dont elle est le résultat a été plus parfaite, c'est-à-dire la capacité d'assimilation de chaque élément a conditionné la compacité congruente du produit terminal. Cette marche multi frontière qu'est la plaine du Pendjab fut un laboratoire. J'ai tâché d'identifier les multiples substances qui devaient s'amalgamer dans le cristalliseur du Gandhara : le produit terminal, c'est la statue. Le précipité, c'est cette école d'Art, si controversée, dont les circonstances de la naissance demeurent encore obscures, dont les parents putatifs

sont eux-mêmes de proches bâtards de l'ancêtre hellénistique commun, comme ces capitaines au long cours qui ont une femme dans chaque port et dont la descendance ne pourra être identifiée et dénombrée qu'au... Jugement Dernier !

J'ai hésité longtemps pour choisir en définitive de présenter d'abord l'école, ensuite les partenaires du contrat de la statue. Car il me semble que *quelque chose de gandharien* doit avoir d'abord existé, sans porter ce nom que nous lui avons donné, avant que l'idée de faire ce type de statue vienne seulement à l'esprit.

Idee, statue, esprit, forme humaine : voilà de nouveau HEGEL et son esthétique !

VII

L'ÉCOLE PRIMITIVE DU GANDHARA

Deux remarques préliminaires : je ne traiterai, comme le titre du chapitre le précise, que la période primitive, les tout débuts de ce mouvement artistique qui ne sera baptisé qu'à la fin du siècle dernier. Je commencerai donc par situer quelques repères historiques. Ensuite, j'enquêterai auprès de spécialistes et recueillerai leurs témoignages.

Je me mets d'entrée du côté de TARN (1951 : 396 - 397) : *La véritable question (celle de l'origine de la statue du Bouddha) en jeu n'est pas une question de style ou de matériau, mais la genèse d'une idée* (le lecteur découvre qui inspire le sous-titre de cet essai !). *Personne jamais n'a placé les bouddha de Mathura avant l'ère chrétienne et habituellement, on les date de la dernière période kushane, II^e siècle après J.-C., l'association du Kushan Huvishka avec l'activité artistique de Mathura étant indiscutable... Le 1^{er} bouddha gandharien doit être daté aux environs de l'ère chrétienne et le 1^{er} bouddha indien de Mathura, influencé par le Gandhara, environ un siècle plus tard.* Et pour en finir avec toutes les contestations (on sent chez le professeur de Cambridge un mouvement d'humeur retenue, par où perce son tempérament des Highlands !)... *la preuve existe dans la représentation d'une statue du Bouddha sur une pièce de MAUES (entre 80 et 58 avant J.-C. environ)... cela a été montré en 1914 par M. LONGWORTH DAMES (WHITEHEAD'S LAHORE catalogue, JRAS, Vol. I, 1914, p. 793)... CODRINGTON s'y réfère (Ancient India, 1926, p. 38,*

note 2). Si cette attribution est correcte, c'est probablement la toute première apparition du bouddha sur la monnaie. La conquête du Gandhara par MAUES ne date pas de beaucoup plus tôt ni plus tard que 70 avant J.-C., et la statue du bouddha doit avoir été bien établie avant le monnayage : cela date le bouddha gandharien au début du I^{er} siècle avant J.-C. au plus tard. Cela signifie que la chronologie de FOUCHER pour le commencement des statues gandhariennes était substantiellement correcte. (TARN 1951 : 400-403 pour tous les détails). Nous n'y reviendrons plus !

Sir John MARSHALL (1960) est formel, sa préface se passe de commentaire. Elle se prend telle qu'elle est écrite. Il procède d'abord par nous asséner cinq affirmations.

La première : il y eut deux écoles distinctes du *Gandhara* : la première, aux I^{er} et II^e siècles de notre ère (nous venons de lire ce qu'en pensent FOUCHER et TARN qui font débiter la période primitive avant 70 avant J.-C.) ;

La deuxième école poursuit Sir John, dans la dernière partie du IV^e et au V^e siècle de notre ère. Le matériau utilisé semble, dit-il, les caractériser : d'abord la pierre, puis le stuc.

Seconde affirmation : sous les Saka, auxquels remontent les plus anciennes pièces, le vieil art hellénistique était en décadence au *Gandhara* (je souligne au *Gandhara*, pas du *Gandhara*).

Troisième affirmation : Taxila prouve une nette reprise de l'art hellénistique sous les Parthes, philhellènes (cf. Chapitre 3), qui succèdent aux Saka dans le Nord-Ouest, au I^{er} siècle de notre ère. Cet art partho-hellénistique va jouer un grand rôle dans l'évolution de l'École (souvenez-vous des proches bâtards !).

Quatrième affirmation : il est *abundantly clear* que l'École connut son adolescence et sa maturité sous les Kushan qui renversèrent les Parthes vers 64 de notre ère.

Dernière affirmation : il est tout aussi clair que la datation est facilitée par l'étude des différentes variétés de pierres utilisées.

Juste une petite remarque, pour éclairer la démarche de nos savants. TARN utilise l'histoire et la numismatique (tout en remettant les numismates à leur place, bien souvent !) et MARSHALL l'histoire de l'art et du matériau employé. Ils

aboutissent à un sas d'un peu moins de 100 ans (de -70 environ à + quelque chose), au cours duquel le moment gréco-bouddhique qui nous intéresse, avec toutes ses implications, a « eu tout le temps » pour se résoudre.

Puis Sir John nous parle, avec attendrissement, de ce pays du *Gandhara*, situé sur la rive ouest de l'Indus, un pays où un Grec, dit-il, aurait pu croire se retrouver chez lui : vallées de Peschawar, de Swat, de Buner et de Bajaur, à la frontière entre l'Inde et cette Asie occidentale que j'aimerais bien débaptiser et rebaptiser en Europe Sud-orientale ! Les habitants sont cosmopolites tant par leur culture que dans leur apparence : les vieilles sculptures nous les présentent grands, l'allure noble, très proches des Pathans d'aujourd'hui (c'est toujours Sir John qui parle), et de leurs modes vestimentaires (pantalons larges et veste à manches). Les uns plutôt grecs, les autres plutôt indiens de visage. On parlait un prakrit indien, mais on écrivait *kharoshthi*, un araméen adopté par l'empire perse aux temps achéménides, comme langue officielle. Ainsi au Gandhara, on parlait « Est » (indien) et on écrivait « ouest » (araméen) ! Le bouddhisme semble y avoir pénétré vers le milieu du III^e siècle avant J.-C. (sous l'empereur Maurya Asoka). De cette époque date le culte des stupas (avec ou sans reliques du *bouddha*) devenus un symbole bouddhique spécial. C'est précisément pour l'ornementation de ces stupas que les bouddhistes dépensaient leurs richesses (cf. TISSOT 1985 : 126). À part les entretiens, apocryphes, d'ailleurs, de Mélinda (le roi Ménandre) avec l'*arhat* NAGESENA, à propos de la foi bouddhique, il existe peu de documentation sur les rapports que les princes grecs entretenaient avec le bouddhisme. Ce qui est sûr est leur ouverture d'esprit en matière religieuse. Et la doctrine du Sakyamuni, avec sa caractéristique essentiellement éthique à l'époque, son raisonnement logique, non encore supplanté par les dévotions *bhakti* et *anusmrti*, et par l'accent mis sur la volonté libre et l'observance du juste-milieu, devait exercer une forte attraction sur l'intelligence grecque. En tout cas, le bouddhisme, soutenu, prospérait. Et les Saka qui suivirent, partout où c'était possible, la politique de leurs prédécesseurs grecs, ne manquèrent pas d'adopter le bouddhisme comme religion officielle.

On peut établir la stabilité et la continuité de l'art grec au *Gandhara*, et dans tout le Nord-Ouest, à travers les étonnantes séries de monnaies de ces contrées. Elles ne sont pas aussi belles que leurs ancêtres bactriennes, mais elles signalent des graveurs locaux non seulement habiles, mais capables de transmettre leur art de génération en génération. Ce qui vaut pour les autres arts.

Quand les Saka prirent le pouvoir, la plupart des Grecs durent rester sur place : comment retourner en Bactriane, dans la patrie de leurs ancêtres ? Leur consolation fut grande de constater que leurs nouveaux maîtres avaient déjà subi l'influence de la culture grecque et s'étaient familiarisés avec le *Greek way of life*, en Bactriane. On pouvait légitimement supposer qu'ils continueraient aussi à appliquer les méthodes de gouvernement établies par les Grecs, et à encourager l'art grec, à imiter le monnayage et à suivre en tout l'exemple de leurs prédécesseurs.

Les Saka étaient tout, sauf des artistes ! L'art grec déclina et se détériora peu à peu. L'empire Parthe les encerclait et ne permettait plus d'échange avec le monde de l'Ouest ! Quand ces derniers prirent le pouvoir à leur tour, alors tout reprit : les Parthes se disaient philhellènes (cf. Chapitre 3) et se déclaraient fiers de leur culture hellénique. Non seulement leurs territoires abritaient d'immenses colonies grecques, mais de plus, ils étaient en mesure d'entretenir des liens commerciaux très étroits avec les côtes méditerranéennes. L'exemple de Taxila (capitale du Gandhara) illustre parfaitement cette reprise générale après qu'elle fut conquise par Gondopharnes.

Taxila est en effet importante, pour notre propos, car elle est la preuve que vers la fin du I^{er} siècle avant J.-C., il existait déjà au Gandhara des artistes locaux, capables de produire des pièces dans un style hellénistique décadent qui servit de base de départ à l'art bouddhiste dans cette région (notre préoccupation), mais qu'après la conquête Parthe (~ 25 après J.-C.), il y eut une renaissance notable de l'art hellénistique, suivie par une amélioration frappante dans le caractère de l'art bouddhique.

Pour nous aider à visualiser la situation en matière de naissance du Gandhara primitif, et si l'on veut tenir compte des tendances apparues jusqu'ici, on peut dresser le tableau suivant :

MAUES (dernier roi grec)	- 70	Tendance FOUCHER/TARN
SAKA (dynastie)	- 30	↑
0	J.C	0
PARTHES (dynastie)	+ 25	Tendance MARSHALL
KANISHKA (Kushan)	+ 78	↓

On pourrait peut-être soutenir avec BUSSAGLI (1996 : 21) que l'Art du Gandhara (AG pour la suite) est avant tout un art sacré... qui transmet un message, si l'on s'en tient à sa période que j'ai appelée primitive et qui court sur une cinquantaine d'années de part et d'autre de l'an 0. Quant aux traits caractéristiques qu'il lui attribue, frontalité, rigidité, symbolisme proportionnel, et à sa position face à une dialectique entre deux manières de comprendre, de ressentir et d'exprimer le sacré parce qu'il est un produit d'interférences culturelles, c'est bien en cela qu'il nous intéresse ici.

Au cours des brillantes introductions à sa somme sur l'AG au British Museum, ZWALF (1996 : 67) forge la formule : *Plus le style est grec, plus le travail est ancien.*

C'est exactement la thèse de FOUCHER qui, désespérant qu'une source bactrienne puisse être jamais trouvée pour l'art grec de ces régions (sur quoi se lamente aussi SCHLUMBERGER) a proposé, à la place, un mouvement culturel en direction de l'est, transportant l'art hellénistique à travers l'Iran sous une forme gréco-iranienne, de telle façon que Taxila et Puskalavati dans un sens deviennent les parallèles de Palmyre et de Doura-Europos à l'ouest. Et de même que les artistes du Gandhara ont formé l'art bouddhiste de l'Asie centrale, ceux de l'Asie centrale l'art de la Chine bouddhiste, les artistes chinois l'art de la Corée, et les Coréens l'art du Japon, ainsi des artistes gréco-iraniens l'art gréco-bouddhiste ! Cela pour indiquer la précoce transformation de l'art

hellénistique en direction de l'est et souligner qu'à côté d'Alexandrie d'Égypte, les monuments de Syrie et de Mésopotamie offrent les meilleures correspondances dans les détails avec le *Gandhara* (cf. SCHLUMBERGER 1960 : 322-323).

Dans ce cadre de références hautement probables, l'art Parthe était en fait un avatar de l'art hellénistique qui régnait dans l'Asie occidentale (l'Europe sud orientale). Les bouddhistes de Taxila furent aussi prompts que ceux du *Gandhara* à utiliser cette nouvelle floraison de l'art hellénistique. La conquête Parthe du Nord-Ouest et la réouverture des communications avec les côtes méditerranéennes, entraînèrent non seulement une importation d'objets d'art du Moyen-Orient et de l'Égypte, mais aussi un afflux d'artistes et d'artisans habiles cherchant fortune sous le patronage des Parthes philhellènes. Cette période fut certainement passionnante qui connut les efforts et le travail des artistes pour dépasser leurs difficultés initiales à réconcilier l'art grec et les idées locales et à créer, à partir d'elles, une synthèse nouvelle de l'art religieux, adapté aux besoins de l'Église bouddhiste (*no parallel*, s'écriait TARN !) (cf. MARSHALL 1960 : 26-40).

Après avoir recensé 431 ouvrages, plus 13 complémentaires, DEYDIER (1950 : 17) se permet de supposer deux (!) choses : (c'est ce qu'on peut appeler de l'humilité) :

- Une influence hellénistique chargée d'éléments gréco-iraniens s'est fait sentir au Gandhara, par l'intermédiaire des artistes et des marchands du Proche-Orient (à savoir Syrie-Mésopotamie-Iran), venus par voie de terre et voie de mer ;
- Une influence hellénistique chargée d'éléments appartenant à l'art impérial romain est venue d'Alexandrie (d'Égypte), et éventuellement de Rome, au Gandhara, également par voie de terre, mais surtout par voie maritime. (Les deux formes et les deux influences ayant d'ailleurs pu être introduites simultanément par le commerce romain.)

SCHLUMBERGER (1960 : 316) précise plusieurs détails :

- L'AG n'a eu aucun ancêtre local, en tant que tel ;
- Il ne s'intéressait presque exclusivement qu'aux monuments bouddhistes ;
- Il hérita :
 - ✓ à la fois du vieil Iran achéménide,
 - ✓ de la Bactriane grecque,
 - ✓ des nomades du nouvel Iran,
 - ✓ de l'apport indien du bouddhisme et de l'influence gréco-romaine.

C'est pourquoi la question de sa dénomination pose quelque peu problème. En concluant ses recensions, DEYDIER donne la parole à FOUCHER (à qui d'autre, mon Dieu !) : *L'épithète gréco-bouddhique, si forte que les mots hurlent entre eux, vaut encore mieux pour définir en la nommant cette originale adaptation des formes et des motifs hellénistiques à des sujets purement indiens : il suffit, bien entendu, de préciser que le style grec auquel l'Ecole du Gandhara a emprunté sa technique est celui -encore si mal connu- de l'Orient hellénisé. Il convient d'ajouter que le caractère dominant devenu cosmopolite est sa décadente uniformité !*

Oui, et si les mots hurlent entre eux, c'est non seulement qu'ils parlent une « langue » différente, c'est aussi qu'ils parlent chacun de quelque chose de différent : le mot « grec » renvoyant à l'ethnie, à la langue, à l'art, et le mot « bouddhiste » à la religion, indienne bien sûr, mais l'histoire montre qu'il y avait eu énormément de conversions, quelle qu'en fût la raison profonde (chapitre 3). Ces bouddhistes-là pouvaient, avec droit, s'appeler des gréco-bouddhistes, en dehors de toute référence à l'AG, comme il y a actuellement des Grecs orthodoxes. J'ignore si des Indiens, bouddhistes ou hindouistes, se sont convertis à la religion grecque. Si tel était le cas, comment eût-il fallu les nommer ? Indiens de religion grecque, me paraît la seule issue. Sur ce point non plus, il n'est nulle question d'art : mais quelle horreur dénominative ! Si le mot n'existe pas, c'est qu'on ne se convertit pas à la religion grecque, parce qu'il n'y en a pas, et que, consistant en sculptures, en architecture, et en littérature, elle n'est qu'un trait de la « façon d'être grec » : une culture, une civilisation. D'où

notre vocabulaire : nation grecque (attique, ionien/yavana, corinthien, macédonien...), ancêtres égéens (mycénien, minoen...), culture (hellène, hellénisme, hellénistique). La religion grecque, c'est tout cela, et plus encore...

Un dernier aspect doit encore retenir notre attention : c'est cette concomitance de la montée ou mieux, de la forte poussée du *Mayahana* et de l'existence, même primitive, de l'école d'AG. NAKAMURA (1989 : 156) pense qu'il est vraisemblable que le prototype des statues bouddhistes existait avant celui du Gandhara et de Mathura... Le caractère du Bouddhisme qui régnait (en Inde) à l'époque de l'Art bouddhiste du Gandhara était hinayaniste. (Mais) la secte *Sarvastivadin* (une grand-mère des *Mahayana*) était prédominante dans cette partie (Gandhara), quand la première image du *Bouddha* fut créée. NAKAMURA s'appuie sur Osamu TAKADA, *Bijutsu Kenkyu*, n° 243, Nov. 1965, 1-20, qui date la sculpture Gandhara vers la fin du 1^{er} siècle avant J.-C., lui aussi. Pour la curiosité, une trouvaille de l'éminent archéologue italien G. TUCCI (E.W. Vol. 9, 1958, 227-230) : *A Buddha statue, from whose shoulders flames come out, was found in Gandhara. This coincides with the description in Mahayana-sutras (une stature du Bouddha, avec des flammes sortant des épaules, a été trouvée au Gandhara. Cela coïncide avec la description des sutras du Mahayana)*, va dans le sens de NAKAMURA (1989 : 156 -157).

La *religion nouvelle* qui n'ose pas se déclarer encore comme religion, satisfait certainement davantage les exigences psychologiques de la masse, mais pouvait aussi mieux répondre aux graves questions de fond que se posaient des hommes qui n'appartenaient plus intégralement à la culture indienne ou si l'on préfère, à l'indianité. Des aspirations religieuses de haut niveau, accueillies et transformées par la pensée bouddhique, grâce à sa faculté d'adaptation et à sa souple orthodoxie, semblent avoir contribué à la formation de cette *nouvelle religion* très complexe dont l'art du Gandhara suit en partie l'évolution qu'il accompagne et contribue, ne serait-ce que par la statue, à déterminer (BUSSAGLI 1996 a de très belles pages sur la question, 383 et sq.).

Il faut conclure ce chapitre. C'est *le grand livre sur l'Hellénisme* qui devra longuement étudier cette question... Pour nous, faisons le point...

L'Indus est vraiment une zone frontière où viennent buter l'Europe et l'Asie. L'Art du Gandhara est l'un des lieux historiques de cette frontière où s'est réalisé le don d'une forme (la statue) à cette partie du fonds exportable (le *Bodhisattva*) et le « nouveau » *Bouddha* du Mahayana. Que ce soit sous le mode *Avalokitésvara* (la Compassion) ou *Maitreya* (*Bouddha-à-venir*), la représentation du *bouddha* lui-même (entre *Sambodhi* = illumination et *Mahaparinirvana* = aboutissement ultime) va être de plus en plus concurrencée par celle des *Bodhisattva*, c'est-à-dire de ceux qui restent ou reviendront se mettre au service des hommes, par *maitri* (charité), *bhakti* (dévotion) et/ou *anusmrti* (union mystique) : le *bouddha* ne peut, lui, plus rien pour personne ; il n'est pas un sauveur, mais seulement le témoin par excellence du *Dharma*... Le sculpteur gréco-bouddhiste a de quoi faire...

VIII

L'OFFRE ET LA DEMANDE

... Cet été-là, ils étaient restés au monastère, les trois plus anciens. Ils se donnaient encore le nom d'arhat, du moins, ils acceptaient qu'on le leur donnât. Eux-mêmes vivaient la petite vie simple des bhiksu. Seulement, leur âge les avait fait préposer à ces postes de responsabilité. Tous les autres, les deux cent soixante-dix autres, c'était un monastère moyen, étaient donc partis comme à chaque belle saison, prêcher le Dharma sur les petites routes des vallées du Swat qu'ils connaissaient si bien tous les trois. Leur beau monastère, quasi neuf, on venait de fêter son 2^e centenaire, avait été fondé du temps d'Asoka le Grand Maurya, et se situait entre Barikot et Bazira, à quelques kilomètres à peine de la rencontre de la rivière Swat avec son petit affluent, la Samiraja. Les moines fondateurs avaient choisi un site à mi-pente, près d'un grand bois de chênes et d'un plan qui devait leur servir de réserve à bois et de jardin potager. Le monastère avait en fait été construit autour du puits majestueux sous lequel coulait une source ce qui avait motivé principalement le choix du site. Il se trouvait pratiquement sur la grand-route de Bactres à Taxila.

Au dernier automne, quand les moines étaient revenus de tournée, beaucoup de bruits avaient couru dans le monastère, surtout quand on allait travailler dans le bois ou au jardin. Ces bruits d'ailleurs revenaient aux oreilles des Anciens, depuis plusieurs années déjà. On parlait même d'un nouveau synode, tellement la tension était forte entre les Anciens et les Modernes, entre ceux qui ne voulaient connaître que la doctrine pure et dure des Trois Joyaux, des Quatre Nobles Vérités et du

Vénérable Chemin à Huit Branches, avec tout le reste et la discipline, mis au point une fois pour toutes au 1^{er} Synode de Rajagrha, l'année qui avait suivi le nirvana du Sakyamuni. Mais voilà que cette secte des Sarvastivadin et celle qui montait, ce Mahayana, dont beaucoup de confrères faisaient les éloges, voilà donc que ces sectes étaient plus attrayantes que jamais, surtout depuis qu'on avait vu, dans la région de Mathura, comme une résurgence, ce merveilleux poème de la Bhagavad-Gita répandre la pratique de la bhakti et de l'anusruti. De plus, les moines s'étaient procuré des sutra de la Prajnāparamita que, paraît-il, l'on s'arrachait dans les grandes villes. À ces mouvements prenaient part non seulement les moines, mais aussi les upasaka et les étrangers indianisés qui réclamaient moins de rigueur et plus d'humanité, qui en avaient assez de ces chemins inaccessibles vers la Sambodhi, qui se sentaient écartés du Mahāparinirvāna. Bien sûr, on savait que le bouddha avait déclaré qu'il n'était ni homme ni dieu, qu'il n'était que le bouddha. Mais il avait déclaré aussi qu'il ne pouvait plus rien pour personne et que chacun devait se « débrouiller » en cherchant refuge uniquement dans sa propre « île », comme il disait. Mais cela était trop théorique ou trop dur. Et puis, il n'y avait pas de lieu où se rassembler, pour les upasaka ; il n'y avait pas de statue à visage humain à qui on pût s'adresser ! Seulement des stupas, des lotus, des ombrelles, des roues, ou des empreintes de pied ! En regardant les poleis de ces Étrangers ou leurs cantonnements, avec leurs temples et leurs statues plus nombreuses les unes que les autres... des envies, des souhaits, des idées leur venaient...

Nos trois Anciens savaient bien tout ça, et ils en parlaient ce midi, en mangeant leur seul repas de la journée, fait de toutes sortes d'herbes, d'un peu de riz et d'eau fraîche tirée du puits. D'ailleurs, ils comprenaient très bien leurs moines et les autres. Ils s'avouaient, parfois, sous le sceau du secret, que tout n'était pas faux dans ces revendications, surtout l'un d'entre eux, un peu « vocation tardive », qui avait beaucoup circulé entre Indus et Gange pour ses affaires, avant de rencontrer un moine errant et de se convertir. C'est lui qui, deux ans auparavant, avait convaincu l'économe de la communauté de ne pas s'opposer à la construction du grand stupa de la cour intérieure. Il avait

même réussi à le faire orner de tout un ensemble de bas-reliefs, représentant les différents jatakas de la légende du Maître. Par exemple il y avait cette Interprétation du rêve de Maya et aussi les sept pas du bouddha enfant !

Ils avaient plu à tous les moines. Bien sûr, la communauté, qui ne comptait pas de sculpteurs, s'était adressée à un atelier de sculpture de Charsadda, à Puskaravati, à une centaine de kilomètres plus au Sud. Cela faisait un peu loin, mais ce Grec avait une excellente réputation et il avait contribué à l'ornementation du grand stupa de Hariti que l'on pouvait voir de la route qui suivait le cours de la Swat, avant d'arriver à Puskaravati. Bien sûr, à y regarder de près, le sculpteur avait eu le coup d'œil grec, et avait suivi sa nature et s'était inspiré d'idéaux grecs, avait employé une technique grecque. Oui, l'expression était grecque. Mais il avait su créer une « atmosphère », ce que les moines avaient appelé l'atmosphère du Bouddha. On sentait qu'il avait fait l'effort de se plonger dans les traditions sacrées et qu'il avait vraiment essayé de mettre tout son savoir-faire et son art au service de la narration de ces légendes. Bref, tous avaient été touchés.

— Oui, c'est un Grec, disaient les moines ; c'est un artiste grec, mais il mériterait d'être bouddhiste !

Et ils partaient tous d'un grand éclat de rire, quand, aux récréations, ils déambulaient autour du stupa, par la gauche, et qu'ils s'arrêtaient, tout d'un coup silencieux, devant les sept pas du bouddha enfant ! L'habitude s'était prise, puisque l'on ne connaissait pas son nom exact, de dire le « Gréco-bouddhiste », quand on parlait de l'artiste !

Les trois Anciens avaient envie de parler franchement de tout ce qui leur venait à l'esprit. Oh, ils avaient confiance les uns dans les autres ; mais quand les choses sont dites... elles flottent là, dans l'air, et elles finissent par s'imposer ! Or, ils avaient conscience de leur responsabilité communautaire et collégiale. Le plus ancien raconta que, jeune moine, il avait fait un voyage jusqu'à Sanci : à l'époque, l'immense stupa était en construction, mais il se souvenait de tous ces sculpteurs indiens, étaient-ils bouddhistes eux-mêmes ?, qui travaillaient aux bas-reliefs et aux toranas.

— Vous savez, je pense à quelque chose ! Mais il faudrait que nous soyons tous les trois d'accord. Alors, nous la proposerions à tous les moines !

Les deux autres moines sourirent. Ils connaissaient bien leur aîné : il avait deviné leur pensée, et indirectement, il leur demandait de l'exprimer en prétextant que c'était la sienne. La vocation tardive prit la parole, car les deux autres le regardaient déjà : c'était lui, en fait, qui avait toujours une idée originale, mais toujours orthodoxe, même si parfois elle était à la marge.

— Voilà, je vais parler, leur dit-il. Je ne vous demande pas de me répondre par un oui ou par un non ! Quand je vous aurai dit mon idée, je me lèverai et j'irai tourner autour du stupa. Si vous venez m'y rejoindre, je comprendrai que nous sommes d'accord. Sinon, chacun retournera à ses occupations et nous n'en reparlerons jamais plus !... Sommes-nous d'accord ?... Eh bien, voilà : oui, je suis Mahayaniste ; oui, j'ai pratiqué et je pratique toujours bhakti et anusmrti ; oui, je vénère les Bodhisattva Avalokitésvara, Maitreya et Manjusri ; oui, je possède (et il les sortit de dessous de son manteau) des suttra de la Prajnaparamita qui ne me quittent jamais ; oui, je vénère le grand Amitabha... Mais je n'ai pas encore tout dit (les autres avaient écouté, imperturbables, les yeux fermés ; à ces derniers mots, ils les rouvrirent, en se demandant quelle autre hétérodoxie il allait encore confesser ! Lui les regarda alors dans les yeux, avec une grande douceur mais aussi une fermeté résolue et inébranlable. Et j'adore le Bouddha !...

Leurs yeux à tous se refermèrent un instant pendant que chacun prenait une profonde inspiration. Mais immédiatement la voix reprit :

— Mon idée, c'est que nous demandions aux Gréco-bouddhistes de nous sculpter une statue du Bouddha, debout, dans le mudra de la paix. Le stupa de la cour est vaste, haut et accessible à tous, mais aussi discret et retiré. Nous ferons une statue de taille humaine et nous l'y placerons. Elle ne scandalisera personne ; ira l'adorer qui voudra au vu et au su de tous, mais respectueux de chacun. Voilà !

Il était très serein, les autres n'avaient pas bronché. Il se releva dans un bruissement léger, s'inclina devant eux, sortit dans la cour et commença son périple autour du stupa, en claudicant

légèrement, à cause d'un douloureux rhumatisme... Il n'eut pratiquement pas à attendre. Presque aussitôt, et aussi lestement que s'ils étaient encore des novices, sans s'être concertés, et sans un seul mot, les deux autres furent bientôt à ses côtés, à arpenter le cercle de la puja autour du stupa. Ils se regardèrent, et, chose qu'ils n'avaient jamais faite encore, ils ouvrirent simultanément les bras pour une longue embrassade trinitaire.

Débordant d'émotion, ils revinrent s'asseoir, excités et frémissants. C'est le plus ancien qui brisa le silence :

— À Bharhut, je connais un sculpteur assez renommé. Nous sommes en fait de Vanarasi, lui et moi. Mais je sais que...

La vocation tardive l'interrompt :

— Pourquoi aller chercher à Bharhut, à Sanci ou à Bodhgaya ? Servons-nous sur place !

— Parles-tu sérieusement ? Tous ces artistes du Gange sont des Indiens : même s'ils ne sont pas tous bouddhistes, ils sentent et voient comme nous. Ici, nous sommes pratiquement à l'étranger... L'affaire est trop importante pour...

La vocation tardive l'interrompt à nouveau, en terminant la phrase... la confier au Gréco-bouddhiste... C'est ça ?

L'Ancien fit la moue de celui qui vient d'être la cible d'une insolence. L'autre se leva aussitôt, puis s'accroupit devant l'Ancien des Anciens et lui baisa le pied, en signe de pénitence et de soumission. L'affaire était close. Ils étaient trop amis pour s'en vouloir plus de quelques secondes.

— Pourquoi ne veux-tu pas que nous confiions cette tâche indienne à des Indiens ? L'autre resta quelques instants à réfléchir. Il ne devait pas se manquer. L'enjeu était trop important et il tenait à son idée.

— D'abord, ce n'est pas une tâche indienne seulement. Le Bouddha et les Bodhisattvas du Mahayana sont universels : ils veulent sauver tous les hommes... même les Grecs, et à plus forte raison, les Gréco-bouddhistes, ajouta-t-il à mi-voix, ce qui fait naître un sourire sur tous les visages et lui donna de l'assurance pour son second argument. Ensuite, je dois avouer que le style des écoles du Gange me paraît lourd et dépassé. Il leur manque cette grâce et cette divine élégance, cette atmosphère, disaient les moines, que nous avons tous ressentie

devant les bas-reliefs du stupa. Si notre foi est neuve, si notre religion est nouvelle, si le Mahayana est le véhicule du Maitreya, de l'avenir, alors, choisissons un art qui nous vient depuis l'autre côté des montagnes et des déserts et qui sera capable d'aller encore au-delà d'autres montagnes, d'autres déserts... et d'autres mers !

Sa voix était devenue douce, mélodieuse et presque magique : il voyait l'avenir. Il prophétisait, pensaient les deux autres... Silence... Silence plein de la décision à prendre... Le plus ancien, soudain, s'adressa au troisième qui ne disait rien depuis le début et qui, dès les dernières phrases de la vocation tardive avait baissé la tête, si bas que son menton pointu s'était planté sur sa poitrine :

— Qu'en penses-tu ? Le troisième releva la tête : il pleurait de joie, c'était clair. Et il ne put qu'acquiescer de la tête. On se mit à rire. Le conciliabule était clos.

— Demain, nous descendrons à Charsadda, voir un peu ce... comment déjà ? demanda malignement l'Ancien des Anciens. Et tous les trois, comme des novices, de s'écrier en chœur : « Gréco-bouddhiste ! » Et on éclata de rire !

Ils s'en retournaient à leurs activités, quand en passant près du muret, laissé dégagé pour servir d'observatoire, ils aperçurent leur voisin le plus proche qui grimpait avec sa voiture à cheval la légère pente qui, depuis la vallée, conduisait au monastère. Ils allèrent joyeusement à sa rencontre.

— Je venais vous avertir que demain, je dois descendre sur la route de Taxila, jusqu'au stupa de Hariti. Si vous avez une commission... !

Tous les trois se regardèrent avec une malice à laquelle le voisin ne devait rien comprendre. L'Ancien des Anciens prit la parole :

— Pourrais-tu nous descendre tous les trois jusqu'à Charsadda... Je sais que l'aller-retour prendra au moins quatre jours. Mais tu pourras loger à l'ermitage de Hariti. Nous, je suis sûr que notre Gréco-bouddhiste nous hébergera !

— Qui ?

— Un ami à nous, à qui nous voulons confier un travail... de confiance ! terminèrent les moines, espiègles et heureux.

— Eh bien, à demain, au bas de la côte. J'attendrai près du petit pont. Vous me verrez depuis votre belvédère !

Pendant tout le voyage, nos trois compagnons s'enquéraient auprès de leur voisin et des gens de rencontre comment ils vivaient le dharma, ce qu'ils pensaient de la sangha et comment ils voyaient le bouddha. Tout ce qu'ils entendaient les confortait dans leur démarche et démontrait qu'il fallait bien « faire quelque chose ». Ils ne savaient pas encore que la voix du peuple est la voix de/du dieu ! Mais c'est ce qu'ils comprenaient de tous les griefs exprimés contre un bouddhisme sec, dur et impraticable pour la majorité, autant de la masse que des moines.

Arrivés à Hariti, les moines allaient descendre, mais le voisin décida de les conduire en voiture jusqu'à Charsadda :

— J'aimerais le voir, moi aussi, ce Gréco-bouddhiste ! éclata-t-il d'un rire bonhomme !

Le sculpteur les vit arriver de loin. Son atelier et sa maison se tenaient, eux aussi, sur une petite hauteur, à une centaine de mètres de la route. Et en voyant la voiture prendre la direction, il les reconnut aussitôt et courut à leur rencontre. Mais bien sûr, ils pourraient tous loger ici cette nuit et les nuits suivantes. Et tout en marchant à côté de la voiture, il appela : Maya !

Une femme encore jeune apparut sous l'auvent de la vaste maison basse. Tout ce monde parlait prakrit. L'artiste demanda à sa femme de compter quatre invités de plus, bien que les moines se soient récriés, en riant, bien entendu ! On mangea derrière la maison, sous la tonnelle et la lune qui montait. Un garçon de dix ans aidait la ménagère. Un autre fils, de dix-huit ans, se trouvait en apprentissage chez un parent à Taxila. La maman était de Taxila, elle aussi ; lui était un émigré de Bactriane, descendu parmi les derniers, avec sa famille, alors qu'il avait l'âge de son fils aîné. Il retrouvait à Charsadda une vie qu'il avait connue sur les rives de l'Amou Darya, et les paysages du pays de Swat ressemblaient, paraît-il, à ceux de son lointain pays d'origine, la Grèce, au dire d'un proche parent venu s'installer ici depuis peu, les communications avec la Méditerranée ayant été rouvertes.

— Nous travaillons ensemble. Il m'apprend les dernières techniques et cela me donne de nouvelles idées. Il a travaillé à Alexandrie d'Égypte et, en route, il s'est arrêté à Palmyre et à Dura. J'apprends tous les jours avec lui. Vous le verrez demain. C'est un pur Grec, lui. Il adore les statues, enfin, façon de parler !...

Les moines se regardèrent tout émus... On était fatigué. La maman avait, avec le jeune garçon, préparé quatre litières, dans la réserve au-dessus de l'atelier. On prit congé pour la nuit.

Très tôt, les moines se levèrent pour la méditation. Le voisin prit la route de Hariti : il reviendrait les chercher le surlendemain. Dès le lever du soleil, un homme arriva à cheval :

— Le Grec ! dirent les trois moines.

— Exactement ! répondit l'homme qui avait entendu.

— Ainsi, vous voudriez que je fasse une statue du bouddha !

Ils étaient tous assis sous le gros arbre dont la vaste ramure ombrageait tout à la ronde.

— Vous savez que c'est une grande décision que vous prenez là... Je ne suis pas bouddhiste : ma femme, si. Nos enfants ne savent que penser. Ils nous interrogent. Moi, j'avoue que je ne crois pas à grand-chose, sinon en mon art. Mais, je respecte le choix de ma femme... D'ailleurs, elle pense comme vous... Mais, ce matin elle m'a fait une drôle de réflexion : le Sakyamuni n'était qu'un homme, originairement, puisque seul un homme peut se transformer en bouddha. Maintenant qu'il est le bouddha, il surpasse même tous les dieux de l'Inde qui, pour être sauvés, doivent se faire ses propres disciples. Si tes amis moines veulent faire du bouddha un dieu, ils vont, en fait, le diminuer... ! Ou alors, a-t-elle conclu, il faudra en faire « un dieu - au - dessus - des - dieux », un super-dieu !

Les moines ne surent que répondre. Pourtant l'Ancien des Anciens prit la parole :

— Savez-vous comment vous ont baptisé nos moines ?... Le Gréco-bouddhiste !

L'artiste sourit.

— Nous avons confiance en vous. Vous nous montrerez des esquisses. Nous vous donnerons toutes les marques distinctives

du corps du bouddha... Vous savez : les temps sont durs ! Les rois grecs ont été évincés. Les Saka semblent nous tolérer. Mais nous entendons des rumeurs de guerre venant de l'Hindu Kusch... Entre nous, bouddhistes, c'est la mésentente. Nous-mêmes, nous sentons bien que nous allons vers un schisme... Mais nous sentons aussi remonter à la surface toutes les vieilles superstitions et les faux prophètes abondent jusqu'en notre bonne vallée du Swat : magie et mystères nous envahissent ! Je suis vieux. J'ai vu toutes sortes de choses. Je voudrais apporter à nos vallées une certaine quiétude et une certaine certitude... Les fidèles réclament un dieu, ils veulent être aidés dans leurs difficultés, ils attendent une récompense dans les paradis des bouddhas, s'ils sont fidèles au Dharma. En un mot, il ne leur reste plus que la religion pour leur donner espoir... !

— Et c'est à un Grec eurasién... et à son compagnon méditerranéen que vous vous adressez ? Vous n'avez pas peur d'avoir affaire à une sculpture hybride ? Je ne crois pas en dieu, en aucun dieu ! Pour moi, le bouddha n'est qu'un homme : je ne comprends d'ailleurs pas ce que sambodhi et nirvana signifient ! Moi, je ne sais que sculpter des statues : en solo, en groupes, en bas-reliefs, en frise, en pierre, en marbre, en stuc ! C'est mon métier ! Je gagne ma vie en sculptant. On dit que je suis un bon sculpteur ! Je sais que je peux devenir meilleur ! sourit-il en lançant un coup d'œil à son parent qui le lui rendit. Votre religion ne ressemble pas à la religion de mon pays, enfin de ma race, de ma culture... Saurai-je comprendre votre monde sacré d'illumination et de réincarnation ? Ma femme m'a fait lire des sutra de la... comment vous appelez ça ? Je n'arrive jamais à prononcer correctement... « Prajnaparamita ! » articula une voix qui venait de la maison. Tout le monde se mit à rire ! Moi, je n'aurai aucun problème à vous proposer un prototype, une belle statue d'homme que j'essaierai de rendre la plus sacrée possible... Je ne sais pas encore comment... Mais, elle risque d'être une pure invention qui ne correspondra à rien de ce que vous attendez ou de ce en quoi vous croyez ! Ce sera peut-être un simulacre, une fiction quoi... D'autant plus que vous-mêmes, êtes en train, si j'ai bien compris, de vous le construire, votre dieu... Ce serait donc une double fiction !...

Les moines se taisaient. Le parent se taisait. Le jeune garçon était venu s'asseoir dans le giron de son père. La femme, sur le pas de la porte, s'était immobilisée elle aussi... Du temps passa, beaucoup de temps, en tout cas, cela parut long !

— D'accord, je vais essayer... Mais, je veux rester seul, toute la journée !

La joie éclata, l'enfant frappa des mains, les moines jubilaient ! Le parent secouait la tête. La femme traversa lentement la distance, s'approcha de son mari, qui se leva ; elle l'embrassa et il la serra dans ses bras. Le marché était conclu !

Toute la journée, on laissa l'artiste et son compagnon tranquilles. Les trois moines s'étaient retirés dans la campagne environnante. À midi, l'enfant alla leur porter de quoi manger. Le soleil tourna. Par terre, autour d'une table rudimentaire, croquis et esquisses s'amoncelaient. En silence, les deux compagnons dessinaient, se corrigeaient mutuellement, souriaient d'un trait juste, d'un drapé élégant, d'une oreille délicieuse, d'une main apaisante. Quand la lumière commença de baisser, ils rassemblèrent leurs productions et en retirèrent sans discussion et spontanément, tout ce qui n'allait pas. Une dizaine de cartons restèrent. Déjà l'enfant était au travail pour gommer le rebut et rendre les cartons prêts à être réutilisés. On vit réapparaître les moines. En silence, on fit circuler quelques bols et chacun se restaura dans la paix et la joie d'être ensemble attelé à une belle œuvre ! Comme s'ils avaient compris, l'enfant et la femme arrivèrent alors avec quatre torches : chaque moine en prit une, la femme garda la dernière. Et tandis que l'enfant présentait les cartons un à un, les moines promenaient leur torche sur l'esquisse avec l'attention rituelle des lecteurs d'haruspices.

La vocation tardive demanda un fusain.

— Puis-je ?

Le Gréco-bouddhiste acquiesça d'un signe de tête. Et devant six paires d'yeux étonnés, à la lumière fumeuse des quatre torches, le moine retoucha ici, là, plus haut, à droite, à gauche. Toujours délicatement, sans appuyer. Le Gréco-bouddhiste courut à l'atelier et en revint avec un carton neuf et un fusain et, reprenant toutes les indications du moine, il redessina l'ensemble. Le moine s'en emparait, corrigeait à nouveau.

L'artiste reprenait encore... Il était bien tard quand, épuisés, l'artiste et le moine laissèrent tomber fusains et cartons, épuisés, mais heureux de cette magnifique émulation. Le sol était jonché de mains, de jambes, de têtes, de cous, de bras, d'himations en drapés, de togas lourdes, d'oreilles, de nez, et surtout d'yeux. On n'était pas arrivé à se satisfaire de ces dizaines de paires d'yeux. La femme rassembla le tout, le confia à l'enfant qui le rangea dans l'atelier. La nuit était claire, aussi claire que sa voix quand elle dit à son mari :

— Si tu veux, va au monastère. Rentre avec les moines. Reste dans la vallée le temps qu'il faudra. Médite. Écoute les moines. Regarde-les. Dessine. Et puis, quand tu seras prêt, reviens. Ton fils et moi, nous t'attendrons. Alors, tu te mettras à la pierre ! Et elle ajouta devant l'hésitation de son mari : Ton parent restera avec nous et veillera sur nous !

Alors l'artiste sourit. Les moines, pensez donc ! L'enfant avait envie de partir avec son père. Mais il sentait qu'il ne fallait pas ! Alors, il se tut et alla se blottir dans ses bras...

... L'artiste passa plus d'un mois au monastère. En fait, il ne dessinait pas beaucoup. Il passait son temps à observer les moines et à écouter l'Ancien des Anciens lui raconter la vie et les œuvres du Prince Siddhârta Gotama, le Sakyamuni, le Bouddha. Il écouta les suttra de la Prajnaparamita. Sur sa couche, il pensait, il songeait, il imaginait. Les derniers jours, il passa des heures entières, immobile, assis sur les marches du stupa. On faisait comme si on ne le voyait pas : lui ne voyait plus personne. Et puis un matin, le voisin vint avertir que... Et l'artiste redescendit dans la plaine, en disant à l'Ancien des Anciens de revenir chez lui un mois plus tard. Son dernier mot fut, en prenant congé : Je crois que je vois !...

Quelle émotion animait nos trois moines, quand un mois plus tard, toujours avec le voisin, ils avaient refait le voyage de Charsadda. Ils houspillaient leur phaéton qui n'en pouvait mais. Lui aussi était pressé, il avait attelé deux chevaux et non pas un seul comme la fois précédente !

L'artiste les attendait : c'était le plein après-midi. Un franc soleil éclairait l'esplanade devant la maison où ils

remarquèrent comme une espèce d'échafaudage, emmaillotté d'une toile grise déchirée par endroits. Les moines avaient apporté des œufs, des fraises des bois, des herbes aromatiques et médicinales et quelques suttras qu'ils offrirent à la femme. Et à l'enfant, un superbe bol qu'un moine avait évidé dans un bois, à la fois très léger et très résistant. Les moines restaient debout maintenant, attendant qu'on leur montre... Ils se dirigeaient vers l'atelier quand l'artiste, du menton, leur indiqua l'échafaudage. On se tourna vers lui, on s'approcha ému et inquiet.

— Allez-y ! invita l'artiste. Les moines se regardèrent puis se donnèrent chacun la préséance. Finalement, l'Ancien des Anciens dit :

— C'est à toi que cela revient ! en s'adressant à la vocation tardive qui espérait cet honneur sans trop y croire. Alors, il avança lentement, comme pour une liturgie, agrippa la toile fermement, et doucement la fit glisser par terre. La statue, placée face au soleil intentionnellement, éclata dans la lumière, et elle resplendissait d'une telle beauté, et elle « convenait » tellement (les yeux, les yeux surtout : à la fois lourds mais pas mous, entrouverts sur le Nirvana, d'une amande indienne, mais à peine marquée). L'himation était résolument grec et tombait avec une grâce de soie. La main, le long du corps, semblait retenir un pli, tandis que l'autre, paisible et apaisante, donnait la quiétude et le repos. L'usnisa, l'urna, les lobes des oreilles. L'artiste lui avait même mis un halo de sainteté... Après un instant de stupeur quasi enamorée, la vocation tardive tomba à genoux : il pleurait. À regret, on se remit à vivre et, en s'approchant de l'artiste pour le féliciter, les trois moines le questionnaient.

— Mais comment, dites-nous,... que s'est-il passé ?

L'artiste gréco-bouddhiste se contenta d'appeler : Siddhârta ! Alors, le Bouddha apparaît sur le pas de la porte et s'en vient à leur rencontre : le fils de l'artiste, au visage eurasien hérité de son père et de sa mère, et habillé d'un himation pris parmi les accessoires de l'atelier ! Il souriait... Il se place dans la lumière, à côté de la statue et prend la même attitude qu'elle. Alors, il s'immobilise... On l'entend respirer et transmettre son souffle au Bouddha de la pierre...

Le lecteur a droit à quelque explication... Ce chapitre aurait pu, lui aussi, revêtir l'aspect documentaire et distant de ceux qui le précèdent. L'idée m'est venue de (vous) raconter une entrevue possible entre l'artiste gréco-bouddhiste et le moine mahayaniste en collant au plus près à toute l'information que j'avais rassemblée. En effet, le lecteur intéressé peut aller contrôler chez BUSSAGLI (1996 : 24, 334-336, 364), DEYDIER (1950 : 46-48), FOUCHER (1987 : 120), MEYER (1925 : 67-69) et TARN (1951 : 404-405, 407) ; j'ai gardé MARSHALL (1960 : 43) pour la fin, car c'est à lui que j'emprunte l'évocation des deux bas-reliefs : « L'interprétation du rêve de Maya et Les sept pas du bouddha enfant » qui ont été trouvés dans le Guide's Mess, de Mardan, à 30 Km à vol d'oiseau au Nord-Est de Charsadda et qui se trouvent maintenant au Musée de Peschawar ; pour leurs commentaires et illustrations, voir MARSHALL (1960 : 42-43, fig. 54 et 55, plate 34), et la description du *bouddha* debout, trouvé lui aussi au même endroit, actuellement au musée national de Delhi. J'ai choisi ce *bouddha* spécialement, d'abord parce qu'il est très beau (FOUCHER, cité par MARSHALL, dit que c'est *the most beautiful and probably also the most ancient of the Buddhas, which it has ever been granted to me to encounter*, c'est le plus beau et probablement aussi le plus ancien des Bouddha qu'il m'ait jamais été donné de voir). Ce sur quoi ensuite il y a divergence entre les deux archéologues qui le datent chacun à l'extrême l'un de l'autre : -100 pour FOUCHER ; +150 pour MARSHALL. Une troisième raison, c'est qu'une autre statue du musée de Peschawar et qui semble sortir du même atelier, a été trouvée à Charsadda, où je fais intentionnellement vivre mon artiste gréco-bouddhiste (pour tout cela, voir MARSHALL 1960 : commentaires p. 100-101, fig. 132 et 131, dans l'ordre, planches 95 et 94). Bref, il m'a paru plus indiqué de faire revivre, en la recréant, une atmosphère plutôt que de vous abasourdir, comme dans les lignes qui précèdent, par toutes sortes de données et de références... Ce qui ne m'empêche pas d'y revenir immédiatement, à propos du travail de l'artiste : nous le considérerons avec l'acuité de HEGEL.

La question sera posée par lui-même : *D'où viennent à l'artiste ce don et cette fermeté de conception et d'exécution ; comment*

produit-il son œuvre d'art ?... Raphaël (disait) *qu'il suivait une certaine idée !* (HEGEL 1954c : 316). On se souvient de la formule de TARN, historien, qui déclarait s'intéresser à *the genesis of an idea*, la genèse d'une idée. Une idée ! N'oublions pas que pour le Grec, au moins depuis Platon, l'idée est une vision, au sens anglais du terme : une intuition matérielle que l'on a des choses, de l'avenir, d'un programme, ici d'une *entreprise*. La liberté d'esprit artistique ne s'obtient qu'autant que l'artiste sait fondre complètement la signification générale dans la forme individuelle qu'il doit réaliser et, en même temps, dans le cas de la sculpture, élever les formes physiques à la hauteur de l'expression vraie du sens spirituel. *L'artiste classique (...) trouve sa matière dans les croyances populaires, dans les événements dont il est le témoin, et dans ceux que consignent les légendes et que transmet la tradition... L'artiste (classique) garde sa liberté, en ce sens qu'il ignore le processus d'enfantement de significations se prêtant à la représentation artistique, mais il trouve un contenu déjà existant dont il ne reste plus qu'à s'emparer et qu'il peut produire en toute liberté. Les artistes grecs ont précisé leurs sujets dans la religion populaire dans laquelle avait déjà commencé l'adaptation de ce que les Grecs avaient reçu de l'Orient. (D'autre part) l'art classique suppose (...) un niveau déjà assez élevé de perfection technique, rendant possible la subordination de la matière sensible aux ordres de la volonté de l'artiste..., un développement très avancé de tous les procédés manuels qui se rattachent à l'art (cf. BUSSAGLI 1996 : 334), ce développement à son tour n'étant concevable qu'au sein d'une religion officielle* (HEGEL 1964b : 26). Cette citation aura peut-être paru un peu longue, mais je l'espère, pas fastidieuse ! Elle est le parfait commentaire théorique de ma fiction précédente : absolument tous les éléments sont répertoriés, analysés, signifiés et logiquement agencés, pour présenter les processus mentaux, sociologiques, techniques et religieux de l'entreprise (j'invite le lecteur, s'il le désire, à relire l'intervention du maître de philosophie esthétique, en se souvenant de toutes les allusions auxquelles se livre ma fiction. Je me suis amusé à le faire : rien ne manque !).

C'est l'imagination de l'artiste qui constitue cette activité subjective créatrice (*suivre une certaine idée*), capable de faire de l'œuvre d'art un objet d'intuition (*vision*) pour les autres et il fait appel à leur sensibilité (cf. HEGEL 1964c : 315, passim). À cette imagination créatrice, donnons, demande HEGEL (1964c : 317), *le nom de fantaisie... un nom et un sens qui permettent de saisir la réalité existante,... de la vie...* L'artiste doit avoir beaucoup voyagé, vu, entendu et beaucoup retenu ; il ne doit jamais avoir cessé d'étendre le cercle de ses intuitions et posséder une familiarité intime avec le monde interne de l'homme avec les passions de l'âme et toutes les fins qui l'animent. *L'artiste doit être conscient de ce qu'il veut, des buts qu'il se propose, de l'œuvre qu'il veut accomplir* (HEGEL 1964c : 319).

En quittant le monastère, après un mois de retraite en quelque sorte, *une retraite d'élection, de choix et décision*, dirait Ignace de Loyola, sur ces mots, *Je crois que je vois*, l'artiste résumait tous les processus mentaux ou plutôt le résultat auquel ils l'avaient fait aboutir : la décision de représenter son propre fils Siddhârta qui, outre le nom intentionnellement prédestiné à l'effet final, totalisait la jeunesse éternelle du *bouddha* déifié, la beauté métisse eurasiennne, l'Apollon de sa spécialité statuaire, la satisfaction de la demande, le respect du sentiment religieux populaire, la reconnaissance de ses compétences et l'excellence de sa rétribution, je suppose ! Notre Gréco-bouddhiste était parfaitement conscient de ce qu'il ne voulait pas, des buts qu'il écartait a priori et des résultats auxquels il refusait d'aboutir, ce fut là tout le travail de purgation de ses exercices spirituels. En retournant dans la plaine, il passait un seuil, il sub-liminait.

Il fallait qu'il y portât un intérêt tel pour être à même de faire vivre le sujet en lui, d'être obsédé par ce qui devait y être présent et de ne pas connaître de repos tant que ce quelque chose de mystérieux n'avait pas reçu de forme artistique et achevée. Alors, il dut apprendre à s'oublier, à oublier sa propre particularité subjective pour se plonger entièrement dans son sujet : *il dut se réduire à n'être que la forme façonnant le contenu qui s'était emparé de lui* (HEGEL 1964c : 328 sq. a des pages sublimes à ce propos).

C'est de son âme et de sa vie intérieure à lui que notre Gréco-Bouddhiste dut tirer les éléments de sa propre incarnation dans cette statue. Son originalité, à propos de cette statue-là, si l'on en croit l'histoire, fut la puissance de son inspiration subjective qui, au lieu de se conformer à une certaine manière, adoptée par l'usage, s'empara d'un sujet rationnel en soi (nous y reviendrons plus bas) pour le façonner, en obéissant uniquement à la voix de sa subjectivité artistique, si bien que sa propre originalité apparut comme étant celle de la statue elle-même, manifeste patent et d'elle-même et de son créateur (on peut approfondir avec HEGEL 1964c : 332, 338).

En appelant *Siddhârta*, l'artiste re-connaissait son œuvre (son fils) et le destin qu'il prophétisait à son œuvre. En se plaçant comme original, près du prototype (la statue), *Siddhârta* lui transmettait le souffle nécessaire pour, à la fois l'animer de sa propre vie et s'en détacher. Enfin debout dans la lumière des paradis de l'Ouest (c'est la fin de l'après-midi), le *bouddha*, venu à la vie divine, contemplait l'éternité à laquelle on le condamnait, contre sa volonté expresse ! Dur, dur !

TROISIÈME PARTIE

LA PARTHÉNOGENÈSE CATALYSÉE

Parthénogenèse ! Pourquoi ce terme zoo-biologique ? Et d'abord, que signifie-t-il exactement ? Le dictionnaire parle d'une *reproduction from a gamete without fertilisation, especially as a normal process in invertebrates and lower plants... Formerly also asexual reproduction as by fission or budding*. (Reproduction à partir d'un gamète, sans fertilisation, processus normal chez les invertébrés et dans le règne végétal élémentaire... Reproduction asexuelle d'êtres vivants non doués de sexualité par séparation ou rapprochement). Dans les deux cas, pas d'accouplement sexuel de quelque type que ce soit qu'il s'agisse du règne animal ou végétal, pas de structure complexe de l'organisme. Enfin, qu'on parte d'un gamète ou d'une cellule qui se scinde ou encore de deux cellules qui se fondent en une seule, c'est du pareil au même ! La parthénogenèse est bien le mode le plus solitaire de reproduction.

Est-ce à dire, pour décrypter la métaphore, que la contribution grecque hellénistique et la contribution indienne bouddhiste, dans cet acte de production que constitue la mise au point de la statue gréco-bouddhique du bouddha, a été de l'ordre du « budding », sans transmission ni mutuelle assimilation des hérédités respectives des deux partenaires, comme dans le règne le plus élémentaire ? Comme si les héritages culturo-religieux de l'hellénisme et du bouddhisme ne s'étaient, dans le spasme de l'étreinte gandharienne, remis l'un à l'autre que les termes de

L'échange conclu dans le contrat : c'est-à-dire un *objet de culte* correspondant à un *cahier des charges* compilé au préalable, et aux émoluments conséquents. Puisque personne (de bouddhiste) n'osait la faire, cette statue du *bouddha solo*, bien que l'on sentît qu'en la faisant on franchissait le dernier obstacle, on accédait au point de non-retour, on effectuait l'ultime transgression, eh bien, en ces temps incertains où vacillaient les empires et où les sectes se durcissaient, une opportunité s'offrait naturellement. Confions donc la tâche aux Étrangers, aux expatriés, à ceux qui ne seront jamais des Indiens, même s'ils pensent s'être convertis au bouddhisme. Confions cette tâche à ces Grecs, héritiers d'une technique de la statuaire qui a fait ses preuves, depuis chez nous jusqu'en Bactriane, en Margiane et en Arachosie. Si nous leur offrons assez d'argent, ce sont des avides marchands, âpres au gain, nous pourrons leur imposer ce que nous voulons ! Ainsi, nous garderons les mains propres ! À nous la statue dont nous avons besoin, à eux la responsabilité de la fabrication... Et quand ce sera notre statue, nous en ferons ce que nous voudrons ! C'est la statue que nous voulons, pas leur religion, leurs idées, leurs visions du monde. C'est pourquoi nous devons être vigilants, précis et prévoyants. C'est pourquoi aussi, nous devons répondre nous-mêmes à cette question : qu'allons-nous faire de cette statue ?

Alors, oui, l'étreinte ne fut qu'un *shake-hand* commercial. On ne fit pas l'amour ! On n'assista à aucune transmission de « gamètes psycho-mental ». On procéda bien à un *budding* artificiel, un jeu de construction, un *lego-budding* : comme dans une *joint-venture*, 50-50. Il y eut l'acte mais avec condom. Hermétique ou à peu près. Il est vrai qu'on ne sort jamais tout à fait indemne d'une rencontre. Le regard a dû s'habituer à des accessoires occidentaux : c'est une image, après tout, une chose à voir, elle suivrait donc quelque peu la mode occidentale. En ces temps d'échanges internationaux qui reprenaient entre la Méditerranée et le golfe du Bengale, on en voyait passer des produits exotiques. Un peu d'exotisme dans la statue la mettrait au goût du jour. Le peuple verra que la religion évolue, elle aussi, qu'elle est moderne, qu'elle ne reste pas à la traîne... comme cet *Hinayana* et ces *arhats* qui n'ont que le nom du Maître à la bouche, mais ne font rien pour venir en aide au petit

peuple, lui qui ne lit pas tous ces traités indigestes auxquels il ne comprend rien, mais qui veut un lieu de culte, du culte et quelqu'un à qui rendre ce culte. Ce culte-là : le Mahayana, avec statues, *bhakti* et paradis, va le lui procurer ! Le culte nouveau est arrivé !

Cette attitude mentale, si je puis faire le rapprochement, a été celle de l'Église catholique romaine, très tôt, mais surtout au Moyen Âge, à propos de l'argent et de la spéculation. Théologiquement, la spéculation financière était irrecevable parce qu'elle s'exerçait sur une valeur en soi non marchande : le seul bénéficiaire autorisé portait sur les marchandises elles-mêmes, pas sur leur valeur marchande. Pourtant la spéculation financière rapportait gros et se pratiquait sous le manteau, que le manteau fût laïque ou ecclésiastique ! Alors l'Église, grande experte en compromis quand ils l'arrangent, élut le peuple élu, une seconde fois, pour lui confier cette activité criminelle relevant des tribunaux ecclésiastiques si le perpétrant était catholique. Mais, comme les Juifs n'étaient pas catholiques, en général au moins, et que de toute façon, race déicide, ils étaient déjà (con)damnés, un peu plus de péché ne ferait guère empirer leur (malheureuse, eh oui !) situation. À eux, le châtement du péché, c'est-à-dire aux banquiers juifs, à nous les bénéficiaires, nous, les catholiques. *Arbeitsverteilung*, dirait Marx ! Cela, pour la responsabilité.

Pour ce qui touche l'incompatibilité des fonctionnements mentaux et la non-volonté a priori de communiquer, de partager ou d'adopter, en matière de vision du monde, de *Weltanschauung* (je crois que c'est Marx, encore, décidément), je ne connais rien de plus hermétique que la fin de non-recevoir chinoise. C'est la doctrine appliquée à tout échange international en matière technico-économique par exemple. Mais cela vaut structurellement dans tous les domaines : *wai xi nei zhong* ; tout ce qui vient de l'Occident (*xi*) doit rester *zhong* (i.e., *zhong guo*, le pays du Centre), c'est-à-dire chinois. Car tout fonctionnement chinois est et ne peut être que centripète, tourné vers le centre, le dos à l'extérieur. Le reste, tout le reste, n'est que *wai*, extérieur et donc sans intérêt. La présence *xi* (européenne, *western*, occidentale) n'est que tolérée comme un

mal inévitable. Bien sûr que cela est en train de changer. Mais avant que l'évolution n'atteigne le seul qualitatif où la bascule de la conversion s'opère, il y aura encore beaucoup de découragement parmi les firmes occidentales expatriées en Chine.

C'est là qu'on peut se demander, avec raison, si l'art gréco-bouddhique a jamais été (a jamais voulu être ou encore a jamais prétendu être) un art sacré. Que l'art hellénistique du Gandhara, (petit-fils non méditerranéen de l'hellénisme dans son département religieux), ait reçu des commandes de l'Église bouddhique qui se montait, il n'a fait qu'honorer des contrats, alléchants d'ailleurs, vu la quantité de monastères fondés dans ces régions et le succès du *Mahayana*. Mais tout cela n'était que du *business*. L'aubaine, c'était que les affaires marchaient et que les ateliers ouvraient des succursales, de l'Amou Darya (Aï Kanum) au Gandhara et de Merv (l'Alexandrie de Margiane) à Bucéphale (sur l'un des bras du Penjab). Et il a dû se former des spécialistes en art sacré, capables, même, d'en remonter aux théologiens des monastères bouddhistes, mais en tant qu'artistes, sensibles à la beauté, d'où qu'elle vienne.

J'aime beaucoup la réflexion de LVP 2 (1935 : 314) à propos de l'art *Gupta*, dont relève le beau *bouddha* assis de Sarnath : *Nous savons trop que l'âme hindoue aime l'outrance et le maniérisme, la démesure du Mahabharata et le figinage de la littérature classique... Les chefs-d'œuvre de l'époque Gupta marquent dans l'histoire de l'art un moment qui est peut-être le moins hindou de cette longue histoire, étant unique. Des artistes se sont rencontrés qui, avec une technique sûre, ont créé des figures situées à la limite du naturalisme et de l'imagination qui est le classicisme. C'est indien, puisque ce sont des corps, des attitudes, des vêtements de l'Inde, puisqu'on y reconnaît des marques de la psychologie de l'Inde. Mais aussi, c'est simplement artistique. En fait ce qu'on admire ici, ce n'est pas l'exotisme, d'ailleurs certain, de ces chefs-d'œuvre, mais bien plutôt ce qui en fait des chefs-d'œuvre* (et citant A.B. KEITH, il continue) : *beauté inhabituelle dans l'allure, dignité de la pose, retenue et raffinement du détail*. Et si HAVELL (toujours dans LVP 2 1935 : 313) insiste sur la haute qualité

spirituelle de la conception indienne du divin telle qu'elle s'exprime dans la sculpture Gupta (c'est simplement, lui répond MARSHALL) que cette spiritualité ne pouvait s'exprimer dans l'art du Gandhara (bouddhique ou non) parce que c'est un art fondé sur des traditions occidentales, incompatibles avec son développement.

Peut-être que VALLIN (1987 : 140) a raison : *Ce qui paraît constituer l'idéologie permanente (depuis les Grecs) de l'homme d'Occident, c'est la croyance à la réalité de l'individuel (ou l'identification entre réalité et individualité) par opposition à l'idéologie fondamentale de l'Asie traditionnelle (le Mahayana par exemple)... L'homme d'Orient... tend à identifier le réel et l'universel : tat tvam asi : cela (l'Absolu supra-personnel), toi (l'Ego, l'individu), tu l'es.* Et puis comment se féconderont jamais *l'espoir de l'Occidental qui est celui de ne plus mourir et l'espoir de l'Oriental qui est de ne plus renaître ?* (FOUCHER 1987 : 27)

Cette parthénogenèse fut catalysée par l'hellénisme, qui, pour la première, unique et dernière fois, rappelle TARN, mettait sa puissante compétence au service d'une religion qui lui était parfaitement étrangère. L'art gréco-hellénistique a joué comme un catalyseur chimique, n'intervenant dans l'opération *Bouddha solo*, que pour autant qu'elle assurait la conjonction pratique et historique, en cet endroit du monde, des conditions de possibilité d'une telle initiative. Que la première démarche soit venue des bouddhistes eux-mêmes, non-sculpteurs et opportunistes (comme dans ma fiction du 8^e chapitre) ou bien des artisans grecs, sculpteurs et opportunistes eux aussi (il suffisait dans ma fiction de transformer mes artistes en promoteurs d'art religieux), cela ne change rien à la problématique. Dans l'un et l'autre cas, c'est *l'occasion qui a fait le larron*, c'est-à-dire l'existence au Gandhara d'ateliers de sculpture, dirigés par des Grecs dont la renommée était suffisamment établie. Les motivations des deux partenaires du contrat leur étaient et demeuraient personnelles : des moyens pour assurer leur politique (des statues de *Bouddha solo* pour asseoir le *Mahayana*) d'une part, et d'autre part, la politique de

ces moyens (la spécialité gréco-hellénistique en matière de statuaire).

D'ailleurs, ma petite histoire du sculpteur de Charsadda pourrait avoir une suite. Imaginons-la en tenant compte des données historiques, sociologiques, économiques et religieuses de l'époque. Nous appellerons notre ami : Alexandre et son parent récemment débarqué, Eulogie (celui qui sait parler). Les voilà donc tous les cinq, au retour de la livraison de la première statue de *Bouddha solo* au monastère de Barikot. Il y a Alexandre et Maya sa femme, Eulogie, son parent, et ses deux fils : le petit Ananda que nous n'avions pas encore présenté et le beau Siddhârta qui servit de modèle.

Ce fut une bonne affaire et les moines ont fait comprendre qu'il devenait, lui Alexandre, le fournisseur exclusif du monastère en matière d'art religieux.

— Pourtant, commentait Alexandre, j'ai le sentiment que c'est encore trop tôt pour une grande diffusion du Bouddha solo ! Eux, là-haut, ont pris leur décision : je me demande s'il ne faut pas passer par une étape intermédiaire, moins révolutionnaire, plus « tolérable » par la majorité et qui préparerait les esprits à une grande offensive marketing que nous lancerions par exemple... pour le 5^e centenaire de la naissance de Siddhârta (tout le monde se mit à rire en regardant le fils aîné qui rougissait de tout son éclat), je veux dire du Prince Siddhârta conclut Maya, en caressant la tête de son premier-né qui eut un délicieux geste d'agacement satisfait.

(Ce qui placerait la scène en -60. Si c'est le 5^e centenaire de son Nirvana, nous serions en +20. Nous respectons donc largement les dates extrêmes de l'apparition « scientifique » de la première statue gréco-bouddhique du Maître).

— Mais, il faudrait constituer une union des artistes, je ne sais pas moi, une guilde, une corporation, un pool. En commençant par ceux avec qui nous sous-traitons déjà, ici à Charsadda, à Mardan, où j'en connais d'exceptionnels, et à Taxila, bien sûr, cher Eulogie, où tu t'es fait déjà un nom.

— Mais que leur dire exactement ? zézaya Eulogie qui avait un léger défaut de prononciation.

— Comment, c'est toi, le Beau Parleur, qui pose cette question !

Et tous d'éclater de rire, Eulogie le premier !

Et puis Eulogie redevint soudain sérieux. On se tut et il commença d'une voix triste :

— Oui, je leur dirai ce qu'il en est chez nous, dans notre patrie (1^{er} cas, nous sommes en -60 avant J.-C.). Depuis que Pompée, il y a à peine 8 ans, est entré dans Athènes... (2^e cas, nous sommes en +20 après J.-C.). Depuis la chute d'Alexandrie d'Égypte, il y a cinquante ans, il ne fait plus bon vivre au pays. Les Romains occupent tous les postes et leurs artistes reçoivent toutes les commandes. Ils ont beau nous imiter, ils n'y arrivent pas. Leurs toges sont des chapes de plomb, en regard de nos himations immatériels ; leurs philosophes, généraux et empereurs ont le regard et les traits figés des morts. C'est un art fasciste, au service de maîtres fous et ambitieux (sa voix se faisait douloureuse et le zézaiement y ajoutait une note naïve, dont l'effet contrastant avec sa barbe de Vajrapani et ses longs cheveux de futur Bodhisattva, ajoutait à la nostalgie une grâce enfantine)... Oui, tu as raison, Alexandre, je leur dirai que j'ai quitté la mer Egée et mon atelier du cap Sounion, près du grand temple de Poseïdon, pour les rejoindre sur cette terre étrangère mais si accueillante, si prospère et finalement si semblable à mon Attique natale ! Il y a du travail pour nous ici. Avant que les Romains ne déferlent... et ils viendront. Le commerce bat déjà son plein, les routes caravanières ne désemplissent pas. Il faut s'implanter, s'organiser, s'unir et faire front : le Bouddha solo pourrait devenir notre exclusivité !

— Bravo ! crièrent-ils tous ensemble, en battant des mains, pendant que Maya, aidée d'Ananda, versait du lassi dans le nouveau service de bols, offert par les moines lors de la livraison du 1^{er} Bouddha solo... de la série !

— Et ensuite, je prendrai la parole, continua Alexandre ! Et se tournant vers Maya, toujours pleine de bon sens et de suggestions géniales : Corrige-moi si je me trompe ! Avant de devenir le Bouddha, Gotama était un Bodhisattva en marche vers la bouddhité, n'est-ce-pas ? (Maya acquiesçait en

silence). C'est bien ce Bouddha d'avant le Bouddha, si je puis dire, que vous autres, adeptes du Mahayana et pratiquants de la bhakti et de l'anusrmti, honorez particulièrement, plutôt que le Bouddha lui-même que vous trouvez lointain et inefficace, d'après ses propres déclarations ? (Maya acquiesçait toujours !). Eh bien... Faisons, euh...fais des Bodhisattva !... Je veux bien servir de modèle ! Comme ça, tout le monde verra que c'est le même Siddhârta, avant et après la Bodhi de Gaya ! Tous s'étaient tournés vers le fils aîné qui debout continua superbement, en dénouant la lanière qui retenait son abondante chevelure.

— Voyez, j'ai les cheveux longs et bouclés !

Eulogue revit dans sa mémoire le « Diadoumenos » qu'on attribuait à Phidias (BOARDMAN 1993 : fig. 23), et les Dyonisos de Delphes et de la petite île de Thassos où il avait habité un temps (BOARDMAN 1993 : fig. 77, 79 et 80).

— Oui, c'est ça ! dit Eulogue, passant de son rêve passé à la vision du futur, faisons des Bodhisattva !

— Celui que nous aimons le plus, dit Maya, en s'approchant de son fils pour lui passer le bras autour de la taille, c'est le Bodhisattva Maitreya : celui qui est beau comme la lumière et charitable infiniment !

— Va pour Maitreya ! dit Alexandre.

— Et moi !'pleurnicha Ananda.

— Mais tu es déjà sur le stupa du monastère : c'est bien toi, le Bouddha enfant qui fait ses sept premiers pas ?

— Oui, mais je suis grand maintenant !

— Eh bien, tu me serviras pour Avalokitésvara, dès que ta mère te trouvera prêt.

— Oui, mon chéri, alors ton père pourra poser pour Eulogue qui en fera un magnifique Manjusri !

Et pendant que tout le monde se réjouissait, Alexandre qui voulut avoir le dernier mot, déclara solennellement :

— Eulogue, tu seras mon premier... Et il regarda tout le monde d'un œil complice et on entendit toute la famille hurler de rire en articulant : Vajrapani !

Fin du deuxième épisode !

Oui, plus j'avance dans cette étude, plus je m'enfoncé dans la conviction morale que les statues des *Bodhisattva* précéderent le *Bouddha solo* et dans cet ordre : *Maitreya*, *Avalokitésvara* et *Manjusri* pour de simples raisons d'opportunité, de prudence mais aussi de délai et de succès facile. En attendant un troisième type qui arrivera assez vite, l'ascète *Gotama* (TISSOT 1985 pour les *Bodhisattva* : merveilleux ! Pour l'ascète, MARG 1985 : 6 ; et KHAN 1994, en couverture, et fig. 23 ; TISSOT : fig. 127 ; ou encore WALF 1996 : fig. 182). Ainsi seront constituées, entre -50 et +50 environ, les catégories figuratives paradigmatiques :

- le *Bodhisattva Siddhârta* et les *Bodhisattva* du *Mahayana* : *Maitreya*, *Avalokitésvara* et *Manjusri* (un peu plus tard) ;
- l'ascète *Gotama* ;
- et, enfin, quand les esprits seront tous prêts à l'accepter, le *Bouddha Sakyamuni* (cf. FOUCHER 1987 : 116-117 et LVP 2 1935 : 352-353, qui continue le développement, en abordant la forme du *Bouddha* sino-japonais, issu lui aussi du Grand Véhicule, mais pas de l'art Gandhara : *Amitabha*).

Dans cette histoire des *Bodhisattva*, peut-être y a-t-il le lointain écho du héros, celui du *Mahabharata* et du *Ramayana* bien sûr, mais aussi de celui qui traverse toutes les religions en quête d'aides pour le salut, le héros pouvant apporter cette aide (n'oublions pas qu'un seul homme, chez les Grecs, a été déifié : c'est le héros Héraclès, demi-frère d'Apollon). Mais laissons la parole à VERNANT (1974 : 89-91 passim), notre expert en la matière : sa définition, du moins ce que j'en extrais, décrit le *Bodhisattva* en beaucoup de points. *Le héros conserve dans l'au-delà son nom propre, sa figure singulière... Il se présente... comme un homme autrefois vivant et qui... s'est trouvé promu à un statut quasi divin... (mais) n'en a pas moins à assumer la condition humaine (épreuves, limitation, souffrance, mort). Ce qui le définit, ce sont ses exploits : ce qu'il a osé entreprendre et a pu réussir. Il figure l'acte à l'état exemplaire : l'acte qui crée, qui inaugure, qui initie (...) qui assure la victoire,... enfin qui, abolissant ses propres limites*

(...) transcende la condition humaine et (...) vient rejoindre la puissance divine. Ce qui caractérise l'exploit héroïque, c'est sa gratuité... Il ne réussit pas l'impossible parce qu'il est un héros ; il est un héros parce qu'il a réussi l'impossible (c'est moi qui souligne).

Le génie des Grecs s'est révélé *seulement* dans le fait que ce sont eux qui ont eu cette *idée-là* et qu'ils l'ont mise *dans la pierre* : et c'était, en effet, dirait HEGEL, une forme humaine (mais ils se savaient faire *que* cela !). Ils ont, comme Raphaël, poursuivi leur idée jusqu'au bout.

Genèse d'une idée qui devint statue, suivant le mot de W.W. TARN.

SECTION CINQUIÈME

Le mélange original

LE MOMENT IDIOSYNCRATIQUE

[En français, dès qu'on veut parler avec concision, il faut utiliser le « gréco-latin ». C'est ce que je fais depuis le début avec mes titres et sous-titres pour nommer les trois grandes parties surtout (« transgressions significatives » et « fécondations artificielles » sont du latin ; mais avec « parthénogenèse catalysée », maintenant avec « idiosyncratique » et plus bas avec « iconogrammique », on ne peut être plus grec ! C'est plutôt dans le ton « culturel » du sujet, me direz-vous, en m'excusant gentiment).]

En effet, le substantif « idiosyncrasie » (adjectif idiosyncrasique) dit tout, d'un seul mot. Mais deux en Grec : *idios*, original et *sunkrasis*, mélange. Une mixture sans précédent. Le « moment », en physique, c'est le point dans le temps (l'heure H) et dans l'espace (le lieu X) de la résolution de deux forces venant d'origine différente : en mer, pour arriver à une destination située à 12 h à votre montre, si le vent vient de tribord (de la droite), il faut mettre le cap à 2 ou 3 h, et le maintenir pendant toute la dérive vers tribord (vers la droite), afin de corriger sans cesse la route et d'arriver au but, 12h. Le point de rencontre du vent de tribord et la résistance du cap à tenir s'appellent le moment ; la résolution, c'est la route définitivement imposée par le barreur.

L'art grec, première force, n'est pas un simple ornement, mais un besoin vivant, impérieux du sentiment religieux grec. C'est

par là que nous pouvons expliquer, malgré les difficultés de la statuaire, cette incroyable quantité de sculptures, ces forêts de statues de toute espèce qui se trouvaient jusqu'à 1 000, 2 000 dans une seule ville, à Elis, à Athènes, à Corinthe et même dans chaque petite localité (cf. HEGEL 1964c : 59).

L'art bouddhique, deuxième force, jusqu'au moment de la rencontre, était d'une part une symbolique abstraite, aniconique, « sacramentaire » (une fleur de lotus, la roue de la Loi, le parasol, le trône vide, le stupa-reposoir, l'empreinte de pied ; on poussait même parfois jusqu'à deux cerfs, représentant le parc des cerfs de *Sarnath* où le *Bouddha*, tout frais émoulu de son Illumination de *Bodh-Gaya*, se rendit pour faire part aux cinq compagnons qui l'avaient abandonné, déçus de la réussite de son entreprise : ce fut son premier *sermon*). Par ailleurs, c'était un art de la narration : les bas-reliefs de *Sançi*, de *Bhârhut*, d'*Amaravati* et de *Bodh-Gayâ*, toutes écoles confondues, racontaient les *jatakas* (tous les épisodes de ses existences de *bouddha* ; les quatre grands événements de sa vie, naissance à *Lumbini/Kapilavastu*, Illumination à *Bodh-Gaya*, premier sermon à *Sarnat/Vanarasi* et entrée dans le *Mahaparinirvana*, à *Kucinagara* ; avec les quatre miracles, à lui attribués, à *Sravasti*, *Vaisali*, *Rajagrha* et *Samkasya* ; s'y ajoutaient les scènes que sa légende avait finalement mises au point et qui commençaient par le songe de Maya, sa mère, et de l'éléphant blanc !

La lacune, c'était le *bouddha* lui-même, tout seul, sans personne autour, au-delà de la légende et même de son existence historique. Les Grecs avaient, eux aussi, des représentations symboliques : le casque, le bouclier et la chouette d'Athéna, les ailes d'Hermès, le trident de Poséidon, l'arc d'Artémis et naturellement la foudre de Zeus ; ils pratiquaient aussi la sculpture narrative : il suffisait de contempler les métopes et les frises du Parthénon et de Pergame... Mais, eux avaient, en sus, « *la statue* » !

IX

L'ARCHÉTYPE APOLLON

Sa fiche signalétique (mythologique) indique qu'il est le fils de Zeus et de Léo (déesse de l'oubli) et petit-fils de Chronos (le temps), par son père. Il a au moins une sœur, Artémis (chasseresse et protectrice des animaux) et une demi-sœur Athéna (à la fois la guerrière, l'artiste et la sagesse).

On lui connaît au moins cinq frères : le bel Hermès (le porteur de bonnes nouvelles), fils de Maïa ; Héphaïstos (le forgeron), fils de Héra ; Dionysos (le dieu du vin), fils de Séméné ; et le héros des héros, Héraclès (fils d'Alcmène), le seul humain à avoir été déifié. J'ai écrit, au moins, une sœur et cinq frères parce que la carrière reproductrice de Zeus est quasi infinie : de tous les dieux, il semble être le *plus porté sur la chose*. Mais, si Athéna n'est que la demi-sœur d'Apollon, elle est en revanche la fille du seul Zeus, puisqu'elle est née, par parthénogenèse, en sortant de sa cuisse : eh oui ! Ève était bien sortie d'une côte d'Adam, et *Siddhârta*, du côté droit de Maya, dans les jardins de Lumbini (pour la *descendance* de Zeus, cf. BELLINGHAM 1989 : 16-18). La fiche signale encore qu'Apollon est né sur une île, Délos, et même sous le seul arbre de cette île : un palmier. Son lieu de résidence préféré est Delphes, où sa Pythie parle en oracles. Il aurait eu fort à faire avec Héraclès à propos d'un tripode ! Apollon s'adonnait à la musique, aux beaux-arts, à la poésie, à l'éloquence et même à la médecine. Enfin, il s'associa à Orphée pour mettre au point la vie éternelle.

Pour avoir une idée diversifiée de sa représentation, j'ai procédé à une promenade bien agréable dans quelques livres

d'art. J'ai retenu treize images : les voici, avec leurs dénominations officielles et leurs datations approximatives, toutes avant J.-C. :

- du Pirée(~ 530 -520)BELLINGHAM (1989 - 26)(Athènes)
- du Belvédère(~ 4^e siècle)id. (1989 - 28)(Rome)
- Omphalos(~ 460)BOARDMANN (1992, 2 - fig. 66)(Athènes)
- Mantua(~ 450)id. (1992, 2 - fig. 65) (Pompéi, Naples)
- Kassel(~ 450)id. (1992, 2 - fig. 68)(Kassel)
- Tiber(~ 450)id. (1992, 2 - fig. 69)(Rome)
- Civitavecchia(~ IV - V^e siècle)SMITH (1991 - fig. 74) (Civitavecchia)
- Cyrène(~III - II^e siècle)id. (1991 - fig. 75) (British Museum)
- Tralles(~ III - II^e siècle)id. (1991 - fig. 76)(Istanbul)
- Sauroctomos(~ IV^e siècle)BELLINGHAM (1989 - 35)(?)
- Acropolis(~ 450)BUITRON (1992 - 58)(Kassel)
- Chatsworth(~ 460 - 450)id. (1992 - 100, 101) (British Museum)
- Piazza Armerina(?)LAYTON (1990 - 33)(Palerme)

Mais, je pense qu'il faut y ajouter les images des *kouroi* qui sont ces jeunes gens, à la frontière de l'époque archaïque et de l'époque classique. Ils constituaient des *statues d'offrande* faites à Apollon précisément et comblaient par leur présence la propre (et malheureuse) absence du donateur auprès du dieu. On se souvient (chapitre 6) du *colossos*, racine *col*. Eh bien, nous retrouvons dans *kouros*, la même racine *col*, mais avec cette variation linguale/dentale *l/r*, que nous rencontrons encore aujourd'hui dans le grec et l'espagnol, par exemple : CataRina/CataLina. La diphtongaison de *o* en *ou* étant purement dialectale : *cour* = *col* ;

c + o/ou + r/l.

Le *kouros* est la première et la permanente grande forme anthropomorphe de la statuaire grecque. Toutes les autres en découlent. En voici cinq que j'ai retenus :

- MELOS(~ 550)BOARDMAN (1993 - fig. 101)(Athènes) ;
- PTOON(~ 550)id. (1993 - fig. 119)(Thèbes) ;
- KEOS(~ 530)id. (1993 - fig. 144)(Athènes) ;
- KOUROS(~ 530 - 520)BUITRON (1992 - p. 78-79)(Athènes) ;
- L'AURIGE(V^e - IV^e siècle)BOARDMAN (1992 - fig. 34-35)(Delphes).

Enfin, mon intuition, informée par tant d'heures de contemplation, me demande de faire aussi référence à sept images d'Alexandre, dont les trois premières représentent, d'après SMITH (1991), les trois types à partir desquels s'écoulera toute la production ultérieure :

- AZARA(~ 330)SMITH (1991 - fig. 6)(Louvre)
- DRESDEN(~ 330)id. (1991 - fig. 7)(Dresde)
- ERBACH(~ 330)id. (1991 - fig. 8)(Athènes)

Et puis :

- ÉGYPTE(~ III^e siècle)SMITH (1991 - fig. 9) (British Museum) ;
- MACEDONIA(~ III^e siècle)id. (1991 -fig. 288)(Pella) ;
- SYRIA(~ II^e siècle)id. (1991 - fig. 264)(Jérusalem) ;
- ALEXANDRIE(~ II^e siècle)id.(1991 - fig. 249)(Cleveland).

Mais voilà ma récolte en quête d'archétype apollinien : treize Apollon ; cinq *kouroi* et sept Alexandre. Précisément parce que c'est à partir du premier *kouros*, de PTOON (en Béotie) ou des petites îles de Mélos et de Kéos (à l'époque même de la naissance de *Siddhârta*), en passant par l'Aurige de Delphes (vers - 400), que la grande forme anthropomorphe classique va, de manière extraordinaire, s'incarner dans la figure d'Apollon, avec toutes les variations dont mon catalogue donne une idée.

Quand vint Alexandre, il sembla que le dieu s'incarnait non plus dans du marbre, mais dans la forme humaine, elle-même, de chair et d'os, de cet homme déifié dans la fulgurance de son passage, comme le héros Héraclès, demi-frère d'Apollon l'avait été en retour de ses *travaux et jours* : les visages du Louvre, de Dresde et d'Athènes qui rajeunissent dans l'ordre et les visages de Thèbes et de Delphes sont ceux qui ont engendré ou précédé l'Apollon dont Eulogie notre sculpteur de Taxila a pu admirer les images dans tout l'empire hellénistique qui croule, au cours de ses pérégrinations pré-gandhariennes. Il en a certainement tiré des croquis qu'il a gardés jalousement et qu'il montre en les commentant à son parent Alexandre, dans l'atelier de Charsadda, vallée du Swat, autour de l'an 0.

Si c'est vraiment Apollon qui fut choisi ou qui s'imposa, c'est d'abord bien la preuve que l'hellénisme était encore vivace. C'est aussi que seul un Grec pouvait avoir cette idée de génie. Nous savons maintenant que l'Hellène, ionien (yavana), danéen ou attique, est à la fois psychologiquement *pieux*, mais métaphysiquement *athée*, c'est-à-dire polythéiste. Il vénérera tous les dieux possibles qui lui paraîtront nécessaires de l'être en tout cas. Il ne veut avoir aucun problème avec l'un d'entre eux, s'il existe. Il est toujours partant pour créer une statue nouvelle, pour un *dieu encore inconnu*. C'est là sa façon de rendre un culte : faire les statues des dieux !

Dans ses phases préliminaires, le *bouddha* gandharien a hérité du visage d'un homme transfiguré, une image que la mentalité grecque de l'artiste anima de personnalité, tandis que sa technique lui conférait une plasticité formelle *in-vue* jusqu'alors : un visage apollinien, essentiellement grec dans la physionomie et le traitement. Choix délibéré, semble-t-il, puisque ses attributs en font un remarquable instrument convertible en semi divinité mahayaniste. Physiquement, il représente l'idéalisation achevée de la forme humaine, modèle approprié pour le corps glorifié du *bouddha*. Dans la mythologie, c'est Apollon, le médecin, qui se charge de la purification (de la guérison) des pécheurs. Il porte le nom de *protecteur contre les loups* (Lycophylacte) : c'est le berger. Mais par-dessus tout, c'est le dieu qui défend la voie moyenne,

conseille la modération et couronne le tout, par le *connais-toi toi-même*. Nous verrons au dernier chapitre que toute la grammaire bouddhiste mahayaniste va lui être appliquée. L'emphase sera mise sur la personne même du *bouddha*, en racontant l'histoire de sa vie : cela donnera la forme d'une série d'épisodes dans une suite logique. L'esprit grec, avec sa conception précise du temps et de l'espace, entraînera une dramatisation efficace.

HEGEL (1964a : 142) aura le dernier mot : *Le dieu grec n'est pas une abstraction. Il est individuel et reçoit une forme qui se rapproche des formes naturelles.*

X

L'ARCHÉTYPE BOUDDHA

Souvenons-nous que nous nous trouvons à une époque où le *Bouddha solo* n'avait pas été encore représenté. C'est-à-dire que l'archétype est purement abstrait et doit être compris de la façon suivante : s'il fallait représenter le *Bouddha* en solo, il faudrait qu'il possède telle et telle caractéristique. Le catalogue existait (RENOU 1947 - 53, annexes), non pas pour qu'on représentât le maître, mais pour en tirer toutes sortes d'informations et d'enseignements.

Ces caractéristiques s'appellent les *lakšanas* et les *mudras*.

Les *lakšanas*, attributs d'un être transcendantal (*mahapurusa*), qui peut être aussi un monarque universel, sont un ensemble de trente-deux signes principaux ou marques corporelles dont certaines seulement apparaissent sur la sculpture. La plus frappante est l'*usnisa*, définie plus tard comme la bosse de l'intelligence spirituelle sur le sommet du crâne et reliée aux conceptions du yoga... au Gandhara... représentée comme un chignon... L'*urna*, textuellement une mèche de poils entre les sourcils à la racine du nez (ou une pierre précieuse ou semi-précieuse, ou un trait de peinture). La trouvaille sculpturale de protection des doigts de la cassure au moyen d'une membrane de pierre entre eux peut correspondre à ce qui est décrit comme doigts palmés dans les textes ; un autre attribut, les roues sur les paumes et la plante des pieds n'est pas invariable, mais les longs lobes des oreilles, bien que n'appartenant pas aux *lakšanas*, apparaissent généralement et sont expliqués par le

pois des boucles d'oreilles portées durant sa vie profane...
Rarement sans halo...

Le terme *mudra* est utilisé pour désigner certains gestes significatifs accomplis par les mains... peu dans le Gandhara...
L'*abhaya* semble le seul geste fait en position debout (pas de crainte, mais aussi instruction et assentiment)... Les images assises ont le *mudra* de la méditation ou *dhyana*... Le geste de la prédication s'appelle le *dharmaçakramudra*... Et le geste de toucher la terre, *bhumisparsa* (lors de l'attaque de Mara).

... Les habits rappellent la mode grecque de l'*himation*.

Voilà, ce sont, à posteriori, les descriptions que nous donne ZWALF (1996 : 39 - 41), des éléments représentables qui, sauf pour l'*himation*, sont fournis par la demande. Le visage devait être celui d'un indien... qui ne fasse pas trop indien !

Et les yeux, le regard, la vision intérieure : celui du *kouros* qui voit l'absent qu'il représente auprès du dieu, celui d'Apollon qui contemple un monde de lumière et de beauté, et celui d'Alexandre :

*Pour avoir trop aimé les beautés périssables
Il sait quelle tristesse est au fond du fini !*(Jules Lafforgue)

SECTION SIXIÈME

La statue-message

LE MOMENT ICONOGRAMMIQUE

L'œuvre d'art... est une question, un appel adressé aux âmes et aux esprits. La qualité de l'Art et la mesure dans laquelle la réalité qu'il représente sont conformes à son concept, dépendront du degré de fusion, d'union qui existe entre l'idée et la forme. Une œuvre d'art est d'autant plus parfaite que son contenu et son idée correspondent à une vérité plus profonde. Ainsi parle le professeur de philosophie Georg Wilhelm Friedrich HEGEL (1964a : 142).

Les troupes mahayanistes avaient besoin d'un oriflamme visible, lisible, identifiable et exportable. La conquête intérieure et à l'étranger en dépendaient. Toute église, toute secte, tout ordre religieux se démarque des autres et se choisit ses repères. La statue solo allait concentrer, en amont, toute l'espérance et toute l'attente qui l'avaient suscitée. En aval, elle devait par avance subsumer dialectiquement (l'*Aufhebung* marxienne) son quadruple caractère de visibilité, de lisibilité, de reconnaissance et d'universalité. La statue devait se constituer en référence et elle devait le faire *hic et nunc*, quelque part entre - et + 50, sur le cours supérieur de l'Indus, au moyen de cœurs bouddhistes et de mains étrangères. L'entreprise était plus que risquée. La statue, message (c'est ce que signifie icono-gramme) allait devoir trouver un maître *es* systèmes complexes.

Il s'agissait de *construire* (comme un jeu de construction) une image anthropomorphe complexe dans laquelle devaient

Intervenir des composantes de différentes natures, origines, catégories mentales, cultures, cadres de références, systèmes symboliques, etc., pour faire émerger de la pierre un *Bouddha solo* à la fois : Maître humain - Essence de l'Univers - Sauveur des hommes à travers la Loi (le *Dharma*) et enfin Dieu (avec une majuscule cette fois et sans article) au-dessus de tous les autres dieux. Une image si complexe qu'elle eût pu devenir monstrueuse et in-sensée. Elle devait être considérée comme un icono-gramme typique à plusieurs entrées, un diagramme de valeurs et de pouvoirs, capable d'être analysé et déchiffré par quiconque possède la culture, donc la clé, adéquate. Bien qu'autant d'infractions à l'orthodoxie, tous les éléments (comme la *prhabha* : l'auréole, le traitement de la chevelure en plus de l'*usnisa*, la moustache Saka, le cercle ornemental à la base de l'*usnisa*) démontrent l'effort accompli pour adapter l'image à la sensibilité des fidèles, pour en accroître l'emprise édifiante et pour ne pas faillir à l'exigence esthétique qui devait continuer d'être soutenue par leur sensibilité hellénistique. On peut légitimement trembler en pensant que la diffusion de leur image, par sa configuration, revêtait une importance morale, déontologique, qui, en termes symboliques et iconographiques, allait exercer son influence sur l'évolution de la pensée bouddhique (ces réflexions s'inspirent entre autres de BUSSAGLI (1996 : 176, 178, 367 et 62).

XI

LA STATUE

L'histoire de cette aventure extraordinaire de l'art gréco-hellénistique, mise au service du Verbe bouddhique, est une histoire d'adaptation, de modification et de transformation. Osons le mot, de métamorphose. Histoire d'un apport libérateur et émancipateur qui donne, à celui qui le reçoit, les moyens nécessaires pour s'en libérer. L'aventure a commencé en Bactriane quand les Macédoniens d'Alexandre, les vétérans d'une campagne de plusieurs années ininterrompues, se sont installés sur les rives de l'Amou Darya, pour y recréer, autant qu'il leur fut possible, la Grèce, leur Grèce, inondant à nouveau, pendant que s'y disputaient leurs généraux et leurs princes, tous ces territoires de part et d'autre de l'Hindou Kusch, d'un peuple de statues qui leur renvoyaient, avec la Grèce, tout ce qu'ils avaient rencontré sur la longue route d'Alexandrie d'Égypte à Alexandrie Eskate du Ferghana. *Kouroï*, Apollon, Hermès, Dionysos s'étaient transportés avec eux, mais ils s'étaient métissés de syriaque, d'iranien, bientôt de scythe et de Parthe, plus tard de chinois, de coréen, de japonais. Et en ces jours autour de la nouvelle ère, d'Indien. Plus exactement, d'Indo-bouddhiste !

Cette statue ne ressemble à rien d'autre qu'elle-même : les *bouddha solo abaissent leur regard plein de compassion, le détournant d'un monde où l'élite des dieux affichait sa suprême (et insultante) beauté, pour le concentrer, en souriant (comme des Joconde), sur l'immense troupe de leurs fidèles qui attendent humblement de recevoir en eux une faible étincelle de leur sagesse suprême* (BUSSAGLI 1996 : 445).

L'image est conçue comme une valeur autonome et elle équivaut par convention à la description des textes. Elle est en plus censée être chargée, comme une pile, d'une force spirituelle, d'une vertu : c'est un *portrait raconté* (BUSSAGLI 1996 ; 381) qui en retour raconte celui dont il signale l'absence. Support de méditation, l'image facilite la concentration de la puissance spirituelle du méditant. Et comme les différents étages de la fusée la propulsent l'un après l'autre jusqu'à la vitesse requise pour continuer seule sa trajectoire, ainsi cette puissance, accumulée par la contemplation, *propulse* le méditant dans la direction de l'Absolu. C'est en ce sens que l'image révèle et réalise le désir de transformer le bouddhisme en religion inédite par rapport au *Hinayana* par exemple.

C'est paradoxalement la notion vague de transcendance et l'absence d'une orthodoxie rigide qui vont susciter et accélérer l'investissement religieux, que l'émotion esthétique, activée par la *bhakti* et l'*anusmrti*, va faire ressentir comme une réponse déjà donnée à des questions informulées parce qu'informulables. La statue s'est mise très tôt à se comporter comme le fixateur photographique qui révèle, dans la chambre noire, une image que contenait déjà le négatif, mais qu'on ne voyait pas. La statue est sacralisée, comme fixateur de l'autre image du *Bouddha*, qu'elle révèle dans la chambre noire de la méditation. C'est ce qui peut faire juger si l'image est correctement réalisée ou non. Sinon, elle ne peut pas servir de base à une méditation susceptible d'évoquer le sujet représenté. De même que le Verbe s'est fait chair, la parole du bouddha s'est faite (divinité, et donc) image : ceci est un article de foi, transposé dans la pierre par un Grec. Par son ambiguïté même, c'est-à-dire par la discrète dysharmonie esthétique, illustrée par ce corps de statue grecque (malgré le *mudra* de l'*abhaya*), surmontée d'une tête marquée indiscutablement par le bouddhisme (*usnisa*, *urna*, lobes des oreilles, les traits du visage pour le moins eurasiens), la statue provoque le *dérangement*, l'*inquiétude* nécessaires à la mise en train de l'expérience mystique, parce qu'elle *fragilise* quelque peu le *regardant*, le *contemplant*, le *méditant*. Alors les deux pôles opposés de toute expérience mystique peuvent se mettre en perspective, dans un mouvement de systole et de

diastole, de contraction et d'expansion, mais aussi, plus psychologiquement, dans un mouvement de régression (vers nos zones primitives) et de progression (vers nos zones sublimées).

Si la pensée mahayaniste avait eu le temps ou l'idée de codifier (en vertu de quoi ?) le mode d'emploi de la statue par les fidèles, des comportements et des attitudes auraient été induits qui auraient nui significativement au développement spontané du culte de cette image. C'est pourquoi il faut répéter que l'image gréco-bouddhiste a d'abord évolué indépendamment de la pensée mahayaniste qui continuait, elle, de s'élaborer et de produire des textes. La statue a été le *bang* originaire d'un autre type de religiosité, et par sa nouveauté et par son originalité : *elle était l'origine du début d'un commencement*. En inaugurant un monde figuratif, elle allait transformer l'univers mental et des individus et des masses. *Origine* s'adresse à sa dimension fondatrice, *début* à sa dimension historique et *commencement* à sa dimension opératoire. Cette statue fonde dans l'histoire un nouveau mode opératoire bouddhique. S'il fallait un témoin symbolique de la rupture d'avec le bouddhisme primitif, eh bien, c'est cette statue gréco-bouddhiste du Gandhara d'un *Bouddha solo*.

Le bouddhisme était un mouvement (une voie) *d'évocation* de la *Bodhi* en soi : une *manifestation de sa possession*, par la pratique élémentaire des Trois Joyaux, des Quatre Vérités et du Chemin à Huit Branches. Il s'agissait de *se travailler au corps* : c'était difficile, très difficile, à la limite de l'impraticable. On pouvait, la plupart pouvaient ne jamais arriver à la *Sambodhi*, mais rester *en route* toute leur vie : beaucoup étaient appelés, peu étaient élus ! Peu de *bouddha*, mais beaucoup de *bodhisattva*... Désormais, au moins le *Mahayana* sera une religion d'adoration, de culte et de méditation.

Le Grec a commis un chef-d'œuvre de lèse-bouddha ! Il a, par son art consommé, obligé l'homme du Gange, des rizières et des buveurs d'eau, à passer l'Indus, pour les champs de blé et les buveurs de boissons fermentées. Involontairement, bien sûr,

et à son insu de toute façon, dans ce *don* de la statue, il y a quelque chose du cheval de Troie :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Je me méfie des Grecs, même (et surtout !) quand ils font un cadeau !

XII

LA FICTION

Le client est roi. Il a toujours raison : le commandement suprême du commerce, c'est de satisfaire.

Un *Bouddha solo* ?... Nous n'avons pas cet article en magasin... Mais nous allons vous arranger ça... Pouvez-vous nous laisser vos coordonnées... On n'abandonne jamais une affaire. La chance sourit aux audacieux, il faut tenter le coup. Le marché gréco-bouddhiste du *Bouddha solo* fut le succès d'un coup génial !

Il ne s'agit pas de faussaires. Et *Bouddha* sait s'ils sont habiles ! Les contrefaçons des montres Piaget, des foulards Hermès, des parfums Dior, des dessins de Dali, on a l'illusion ! Mais quand le consommateur ignore qu'il est abusé !... Sans parler de marché de dupes, il faut reconnaître que les whiskies écossais - pur - malt - douze ans d'âge, fabriqués dans les caves de Vintimille à la frontière franco-italienne et les vins français californiens et australiens trompent beaucoup de taste-vin patentés... et sont excellents ! Pour ce qui est du savoir-faire, les tailleurs de Hong Kong, côté Kowloon, sont capables, en vingt-quatre heures, de vous confectionner n'importe quelle façon de vêtement, aussi compliqué soit-il, à la seule condition que vous sachiez exactement ce que vous voulez : ils imitent, ils n'inventent pas. D'ailleurs le mot chinois est le même pour les deux verbes ! Quant aux films de Yang Zhimou, et autres Chen Kaige qui emportent des prix internationaux (entendez occidentaux) aux festivals de Cannes, de Venise, de Berlin ou de Toronto, à les bien visionner, on peut se demander si les

jurys ne récompensent pas en fait les images européennes que les metteurs en scène chinois géniaux ont su reproduire en les sinisant d'un peu d'exotisme ! À commerce international, trafics internationaux ! Au Gandhara, nous nous trouvons dans l'un des *hubs* les plus passants, du plus important des axes du commerce mondial de l'époque : celui de la Route de la Soie et de son réseau tributaire (routes de l'encens vers Oman, des épices vers le Sri Lanka et du bouddhisme précisément, dans toutes les directions). Faire des affaires au Gandhara, y conclure un marché, établir des connexions et ouvrir un bureau de représentations, puis inaugurer le premier atelier de *prêt à pratiquer* gréco-bouddhiste, c'est tout simplement génial ! Il existait déjà des Niarchos et des Onassis à d'Athènes ou à (Thes)Salonique, des Tata de Perse et des Jardine et Matheson originaires du Mur d'Hadrien, avides de se lancer dans la compétition gréco-romaine qui maintenant héritait de l'empire d'Alexandre.

Peut-être, en effet, faut-il vivre ou avoir suffisamment vécu dans ces lieux géométriques de l'histoire où l'ensemble des forces vives et progressistes de la planète se donnent régulièrement rendez-vous, parce que l'imprévisible (*unpredictable*) conjoncture internationale a déplacé son centre, par glissades successives, à ce moment du temps et de l'espace ! N'oublions pas que c'est l'Europe, et en Europe, ces peuples de la Méditerranée (peuples des îles et des péninsules : Grecs, Italiens, Espagnols et Portugais) qui respirent en expansion centrifuge. Alexandre, Marco Polo, Christophe Colomb, Vasco de Gama et Magellan ne sont nés ni à Mathura, ni à Xi'an, ni à Manhattan, ni à Cuzco ! Découvrir était leur *motto* ! Bien sûr, coloniser pour faire du commerce et conquérir du même coup. Qui n'a jamais entendu parler d'un Indien, d'un Chinois, d'un Peau rouge ou d'un Inca, parti sur l'eau ou par les déserts pour découvrir ! *To inquire* dirait WOODSTOCK.

Cette passion, héritage atavique de celui qui vit en face d'horizons qui reculent toujours au fur et à mesure qu'il avance vers eux, pour qui l'eau, la mer, l'océan ne divisent pas, ne séparent pas mais au contraire ne sont que ponts liquides (*pontus* : *ποντυς*, signifie la mer, en grec) par lesquels on

communiqué, cette passion développe des qualités humaines (psychologiques, morales et spirituelles) toutes spécifiques. La première, c'est de n'avoir peur de rien et de s'attendre à tout. La deuxième, c'est de ne compter que sur soi-même et n'espérer rien des autres. La troisième, c'est de ne jamais cesser d'avancer, parce qu'on trouvera toujours un moyen de passer. C'est-à-dire : une ouverture (à la limite de la béance), une indépendance (à la limite de la solitude), un optimisme (à la limite de la témérité). Quand un artiste se met à pratiquer son art, sous-tendu par cette triple armature, rien ne lui paraît impossible à réaliser. Et quand il est poussé, enfin, par la nécessité de gagner sa vie, loin de sa patrie et de sa famille, les idées ne peuvent que lui venir. Dans le cas qui nous touche, notre artiste avait en plus du génie...

Ce génie a dû procéder à l'élaboration d'une fiction. Une fiction qui devait paraître plus vraie que nature, au point que ce qui est *naturel* passe pour une fiction... Alexandre, le sculpteur de Charsadda, s'est certainement rappelé cette histoire qui devait courir dans tous les ateliers de l'Attique et qui avait sûrement fait son chemin jusqu'au *Gandhara*... Était-ce Phidias, était-ce Praxitèle ? L'un ou l'autre, dit-on, participait à un concours de sculpture pour l'obtention d'une quelconque commande d'importance de la part de la Cité. Phidias, supposons que c'était lui, fit livrer son œuvre, de nuit, et la plaça tout au fond de la salle d'exposition. Le lendemain, à l'ouverture du concours, le jury composé des artistes les plus éminents d'Athènes précisa le montant de la commande. Il s'agissait de toutes les métopes d'un temple alors en construction : énorme travail et juteux bien sûr. Et le jury procéda à l'examen des quelque vingt œuvres exposées. Le temps passait... Au fond de la salle, une grande tenture, mal accrochée, pendait lamentablement contre le mur. Un peu fatigués, ils déambulaient depuis plus d'une heure, et outrés de ce laisser-aller intolérable, les membres du jury cherchaient des yeux le responsable des lieux. Un jeune homme s'approcha d'eux et leur déclara : Mais c'est mon œuvre ! La tenture de marbre, plus qu'un trompe-l'œil, avait bel et bien, dans sa perfection fictive, irrité les éminents citoyens... Il y a quelques années, au temps de la guerre du Viêt-nam, une équipe de TV

nord-américaine avait réalisé un document, pris sur le vif, qui avait ému tous les neveux de l'oncle Sam. En ces mêmes années, un cinéaste français, Pierre SCHOENDORFER, réalisait un film de fiction sur l'autre guerre du Viêt-nam, celle de la IV^e République Française (en fait la Guerre d'Indochine). Le titre du document US était *Platoon Henderson* (la Section Henderson) et le titre du film français, *La 317^e section*. À la suite, et dans le cadre d'investigation d'un laboratoire de recherches, une enquête fut réalisée sur le thème *Vérité et Fiction*. Ces deux œuvres furent choisies comme test d'application : le document *réel* américain fut taxé de *fiction* ; le *film* français, reconnu comme *document vrai*. Qu'est-ce que la vérité ? Qu'est-ce qu'une fiction ? En quoi le *Bouddha solo* gréco-bouddhique est-il une fiction ?

Mais d'abord, qu'est-ce qu'un *bouddha* ? Et quelle sorte d'être est le *bouddha* ? À cette même question que lui pose le brahmane Dona, la tradition, nous l'avons maintes fois répété, fait répondre, par le Sakyamuni lui-même : *Ni dieu, ni démiurge, ni esprit, ni homme, je suis le bouddha !* Alexandre de Charsadda a travaillé à sa statue, avec cette phrase en tête : il devait (arriver à) comprendre qu'il avait à donner une forme humaine à quelqu'un (?) qui n'est pas/plus un homme. Sa tâche, bien comprise, consistait à réaliser, dans la pierre anthropomorphe, ce que les sémioticiens avec Umberto ECO, appellent un *sémème* (une figure, fixe dans la plupart de ses caractéristiques, autorisant de nombreuses variations et susceptibles d'une *lecture* par multiples approches et circuits). Le spectateur, le méditant, devait selon sa propension, *bhakti* et *anusmrti*, et sa préparation culturelle (*arhat, upasaka, muni, sarvastivadin, yogi, mahayaniste...*) pouvoir privilégier tel ou tel *circuit*. À la limite, *qui allait disposer d'une culture suffisante pour pouvoir suivre tous les circuits de lecture et en discerner les différentes combinaisons et implications ?* (cf. BUSSAGLI 1996 : 351 sq.). Ainsi, l'image n'était que la condensation, de manière explicite elle donnait à *voir*, de tout un système d'idées, comprenant non seulement l'aspect humain de l'avènement terrestre du Sakyamuni, mais également une partie des valeurs métaphysiques les plus référentielles. Ce qui motivait l'organisation de cette explicitation complexe n'était

pas l'homme Sakyamuni, mais un contenu culturel inhérent à quelque chose qui n'est pas humain : le concept de *Bouddha* et, à travers lui, de la porte de la bouddhité, c'est-à-dire, de l'Illumination, la *Bodhi* !

En fait, comme on le voit ici, tout est mythique. Tous les *jatakas*, les récits complets de sa vie ont été institutionnalisés et jouent le rôle d'images mentales, pour s'intégrer en quelque sorte dans les circonvolutions du cortex cérébral pré-reptilien, non encore complètement chargées de toutes les images de nos peurs et de nos joies aussi peu motivées que réelles, mais inévitablement nécessaires pour entretenir le *primitif* en nous. Et le cercle est clos. Puisque le *bouddha* est la connaissance que le fidèle recherche, quel que soit le contenu patent des images pseudo-historiques de la vie du Maître, à commencer par cette statue composite qui en signale l'absence, mais en révèle la présence si on médite à partir d'elle, voir le *Bouddha*, c'est contempler la connaissance pure. C'est, en fait, ne voir rien d'imaginable, puisque tout est impermanent, sauf ce rien, ce vide (cf. CONZE) qui se situe en oscillation permanente entre l'illusion et la réalité.

Saint Jean de la Croix voulait *ver a Dios* (voir Dieu) et quand il arrivait parfois au bout d'une piste mystique, il comparait Dieu à la *Nada* (rien) qu'il avait *vue*.

En déclarant dans le Nikaya (II, 38) : *Je ne suis ni deva, ni gandharva, ni yaksa, ni homme, je suis le Bouddha*, le Sakyamuni signifiait bien, du moins le texte le lui fait dire, qu'il est étranger à toute forme d'existence humaine et surhumaine ! Il est une *nada crucijohanniste*... de l'Est, au mieux...

Faut-il aller jusqu'à évoquer le *topos* du *logos*, de Philon d'Alexandrie d'Égypte (début du 1^{er} siècle avant J.-C.), en établissant l'équation *logos = anthropos* : c'est-à-dire en posant la figure humaine comme principe universel ? Et comme le *logos* est constitué de deux aspects (la parole et la réalité), c'est de leur union qu'il naît : *logos*, formule selon laquelle *tout arrive*. Une parole et une réalité qui soient une et dont la figure humaine soit l'éminente incarnation et elle seule (dirait

HEGEL). On sent chez ce juif alexandrin toute l'influence de ses recherches bibliques sur le *dabar/davar*, la parole/acte du Dieu d'Israël :

Omnia quaecumque voluit fecit,
(selon la Vulgate) :

il Lui suffit de vouloir, pour que cela arrive...

Tout est possible dans les présupposés idéologiques qui ont présidé au *montage* de cette image. Avez-vous assisté au montage d'un film ? Orson Welles est le maître insurpassé (peut-être Alfred Hitchcock était-il l'un de ses émules les plus proches) du montage artificiel : des mètres et des mètres de pellicules tournées à des moments et en des lieux les plus hétéroclites sont rassemblés un jour sur la table. Et tout, absolument tout, va être démonté et de nouveau *monté* (montage) suivant l'intention maintenant arrêtée du *director*. Ordre, enchaînements, voix, musique, longueur des scènes et des plans, retouches de la pellicule, variations de la couleur, du noir et blanc, etc. Tout est repris, manipulé, c'est ainsi qu'est né son Falstaff... Federico Fellini va jusqu'à reconstruire en studio les canaux de Venise et les toits des Piombi (les célèbres prisons de Venise), pour les besoins de son *Casanova*. Et quand, à la fin de *E la nave va*, la caméra recule et qu'on voit apparaître sur l'écran le stratagème de planches, poulies, tissus de soie et maquette de *pont de navire*, avec tous les techniciens et manœuvres, s'affairant autour d'immenses leviers pour *animer* mer et bateau, on ne peut qu'applaudir des deux mains le maître de l'illusion, le prestidigitateur de nos rêves et de nos désirs, de nos peurs et de nos joies, qui nous a abusés et amusés pour notre plus grand plaisir... et sa non moins grande satisfaction professionnelle et artistique.

Car *l'art est un leurre*. Et cette statue est un effet de l'art. Cet effet, quant à lui, est de l'ordre de la magie : le *Bouddha solo* était conçu pour exercer une manière de sortilège, et dans les ateliers, *rupakaraka* (artisans-créateurs) et *silpin* (artisans-techniciens) étaient libres de laisser vagabonder leur fantaisie personnelle, en matière d'effets spéciaux. N'ayant aucune référence spécifique, ils étaient condamnés à emprunter et à

inventer. Le seul impératif était de poser les fondements d'un *dialogue* à engager entre les spectateurs, auxquels l'image était destinée (en exploitant leur base culturelle composite) et l'image qui s'exprimait silencieusement. Ce projet de dialogue abstrait devait forcément aboutir à la formulation d'un code d'expression, capable de donner une unité de langage au système de cette chaîne de communication. Quand il s'agissait de sculpter des *Jatakas*, dans les bas-reliefs et les tambours des stupas, la tâche était relativement facile, car leur art se faisait narratif : la codification se moulait sur une continuité du discours, fût-il de pierre. Mais quand il s'est agi de la seule image du *bouddha*, clé à lui tout seul de son propre système essentiel pour toute expression et dialogue ? Le seul arsenal d'accessoires se réduisait alors aux *lakšanas* (trente-deux principaux et quatre-vingt six secondaires), *asanas* (quatre positions) et *mudras* (quatre gestes). Ce code gestuel et cinétique semble avoir été d'ailleurs inspiré par la danse et par les techniques de yoga. *Mudra* et *asana* appliqués à l'image du *Bouddha*, définissent le degré d'état ou plutôt la catégorie d'état du *Bouddha* lui-même. Ils expriment, en effet, soit son état psychique et sa personnalité, soit la manière dont, dans cette condition psychique, il perçoit (et analyse) la réalité apparente qui l'entoure. Si celui qui contemple l'image est capable de reconstruire dans sa propre psyché la catégorie d'état du *Bouddha*, il est sans aucun doute capable de revivre en lui-même, tout le chemin vers l'Illumination, en s'appuyant sur les autres images qui le décrivent. (BUSSAGLI 1996 : 358).

La belle statue du *Bouddha Solo* gandharien primitif... ne renvoie pas du tout à un ectoplasme. Son visage est en général d'inspiration classique. Le profil grec très reconnaissable apparaît fréquemment et l'ovale du visage, la jeunesse florissante, l'expression même de puissance qui transparait parfois dans les meilleures images peuvent effectivement faire penser à une dérivation d'Apollon. Et cela correspondrait tout à fait à l'appropriation, par un monde fortement empreint de culture hellénistique, du personnage *Bouddha*, ressenti désormais, sous la poussée populaire et mahayaniste, comme divinité. Mais cet aspect exotique, quoique caractéristique, était

plus facile à cerner par ceux qui disposaient d'une culture alimentée par des connaissances classiques.

Le regard et l'œil, quant à eux, devaient subir un traitement tout autre que classique. L'artiste qui cherchait à exprimer l'*Illumination* voulait en effet représenter l'introspection, une vie intérieure très intense, volontairement et définitivement détachée de la réalité alentour. Une recherche de ce genre aurait-elle eu un sens pour le monde classique ?

Nos artistes gréco-bouddhistes du Gandhara semblent bien les petits-cousins de ceux qui, vers la même époque, coiffaient le Mithra persan du bonnet phrygien de Ganymède (CLAYTON 1990 : 86- 87 et 132)... et donnaient au Jésus des Catacombes les traits d'Orphée ou du Bon Pasteur (CLAYTON 1990 : 149 et BOARDMAN 1993 : 112 et page de garde). Ce qui donnerait :

~ - 80 + 50=	Apollon->	Bouddha->	Gandhara
~ 0 -50=	Ganymède->	Mithra->	Perse
~ 80 - 100=	Orphée->	Jésus->	Rome

Fiction hybride, donc, à la fois complète originalité : c'est peut-être là le prodige. Et il est fort intéressant. Grec et *apollinien* dans une proportion malaisément définissable, le *Bouddha Solo* demeure admirablement indien et bouddhique (cf. entre autres FOUCHER, dans LVP1 1930 : 147).

CONCLUSION

Je ne m'interrogerai pas sur le mystère de l'Histoire : pourquoi au Gandhara ? Pourquoi à cette époque ? Pourquoi la première statue du *Bouddha Solo* est-elle (encore) un don des Grecs aux bouddhistes de l'Inde du Nord-Ouest ? Ce type de question est *un topos depuis qu'il y a des hommes et qu'ils pensent !* L'Histoire, c'est d'abord des faits qui peuvent rendre compte les uns des autres dans la conjoncture qui les a fait se produire. Ainsi la situation socio-économique de la Macédoine au temps de Philippe, l'éducation d'Alexandre avec Aristote comme précepteur, sa personnalité complexe et son ambition personnelle, alliées à son génie militaire et la fascination de son autorité (et de sa beauté, paraît-il)... ont (entre autres) fait saisir à l'homme jeune qu'il était (c'est *toujours* autour de vingt-neuf ans que les *grandes décisions* se prennent chez les *grandes* figures de l'Histoire, aime à souligner Alfred Foucher, en se référant par exemple à Siddhârta et à Jésus, quelque trois siècles avant et après Alexandre), l'opportunité de se tailler dans le continuum de l'*ananké*, la *mnémé* que son *daïmon* lui inspirait (*dans la contingence historique, la mémoire que son génie lui inspirait*).

Et si la route vers l'Est est passée par là et qu'elle y a piétiné quelque trois cents ans, c'est tout simplement que Macédoniens et mercenaires ont *murmuré* : ils en avaient assez de ces campagnes qui auraient duré *sempiternellement*, ils ont menacé de mutinerie, Alexandre n'a pas cru opportun de forcer la réalité de la révolte dans ce cul-de-sac des Pamirs, de l'Hindu Kusch et du Karakorum. Il a fait sonner une retraite plus qu'honorable. Beaucoup de Grecs et d'assimilés sont restés, les autres ne relèvent pas de notre propos. Lui meurt peu après, laissant aux

portes de l'Histoire le souci aux poètes épiques de raconter et de répandre sa légende, par la pierre (dès - 300, ses bustes pullulent) et par l'écrit (on ne compte plus les *histoires* d'Alexandre le Grand).

Et sur place, il a bien fallu s'organiser et gagner sa vie, malgré les guerres de succession, d'invasion et d'expansion. Une route, à travers les passes et les cols, va se tracer d'elle-même : de Bactres (près du cours le plus au sud, de l'Amou Daria, l'Oxus de ce temps-là), jusqu'à Taxila (au Nord du Pendjab, juste avant les vallées du Karakorum, près de l'actuelle Islamabad-Rawalpindi). Cette route verra d'incessants passages, dans les deux sens, de soldats, d'émigrés, de marchands, de moines missionnaires et d'artistes, itinérants d'abord, sédentaires ensuite, à la recherche de travail.

La seule conjoncture les a fait se rencontrer, ceux qui cherchaient la *chose*, et ceux qui savaient *la faire*. Le *Bouddha Solo*, c'est la coïncidence d'une demande et d'une offre et cette *affaire* bouddhiste, un grand coup commercial et idéologique, autour de l'an 0...

Tout n'est pas dit pour autant. Car le génial *objet de la transaction*, bien que les perpétrants n'en aient eu nulle conscience à l'époque, va être investi d'une telle charge d'émotion esthétique qu'il va jouer de suite le quadruple rôle suivant : celui d'un agent purificateur (par rapport à la religiosité extérieure hellénistique et intériorisée bouddhiste : l'*eusébie* et la *bhakti*), d'un agent magistériel (par rapport à la consommation du schisme *Mahayana-Hinayana* : iconisme et aniconisme du *bouddha*), d'un agent théologique (par rapport à la *nature* du *Bouddha* : ni dieu, ni démiurge, ni esprit, ni homme... (so what ? *Devatideva* : Dieu, au-dessus, des dieux, opte le Mahayana), d'un agent esthétique, enfin ou d'abord, (par rapport à l'art bouddhique subséquent).

On ne répétera jamais assez que cette transaction est unique dans l'histoire de l'art hellénistique (TARN 1951 : 333) et que si elle supposait la *necessary religious vision, la vision religieuse nécessaire* (TARN 1951 : 339), il fallait que l'artiste

grec ait une pré-compréhension mentale, un cadre de référence spirituel et une imagination créatrice tels qu'il a su *voir*, l'espace d'une seconde miraculeuse : une application du miracle grec...

En fait s'est posé à lui le problème du *double* qu'il a résolu par le procédé de la *métamorphose*.

Le problème du double se posait à plusieurs niveaux. Et d'abord dans la personne même (*hypostase*) du Sakyamuni, à la fois *Bodhisattva* et *Bouddha*, et passant le double seuil de l'Illumination (*Sambodhi*) et du *Nirvana* (Extinction totale) qui vont entraîner deux attitudes spirituelles, celle de la décision de l'Eveil (*Bodhicitta*) et celle de la dévotion commémoration (*bhakti / anusmrti*). Le Grec se posait en sus la question de la représentation au plan de la congruence philosophique : car il ne peut y avoir de *statue qu'individuelle* ! Autre problème du double où se joue la dialectique de la présence et de l'absence : la présence matérielle de la statue ne devait pas oblitérer la *présence* de celui qui est absent et représenté par elle. Cette oscillation qu'il connaissait en tant que Grec, dans le concept de la psyché à la fois visible et invisible, il la saisissait aussi dans la pratique des mystères où la magie d'un *objet élu* (la statue) acquiert une puissance actuelle (*hic et nunc*) en fonction d'un rituel approprié. Le *double* allait donc se jouer dans un échange incessant entre deux réalités, non exclusives l'une de l'autre, mais dont les plans ne devaient ni être confondus (le culte de la statue) ni complètement séparés (dualisme irrecevable dans la symbolique indo-bouddhiste). Le choix de la forme humaine contre le symbole ouvrait toute une série de passages à tous les niveaux de la démarche esthétique-religieuse :

- De l'imaginaire à la matérialité ;
- De la vision (donc de l'invisible) à la vue (au visible) ;
- De la saisie directe à la saisie indirecte ;
- De la ligne droite (donc de l'*anaphore*) au détour (à la *métaphore*) ;
- Du rêve à la veille ;
- Du désir à la réalité ;
- De la transcendance à l'Immanence ;

- Et de l'a-sexualité à la sexualité.

Ce dernier problème était de taille pour le Grec, car si le dieu grec n'a pas *d'existence pour soi*, s'il n'est qu'une pluralité indéfinie, si l'idole n'est pas un portrait du dieu, les dieux n'ayant pas de corps, le problème avait été en Grèce résolu par l'absurde, pourrait-on dire, en donnant à ces dieux les corps humains les plus beaux, à la sexualité triomphante et publique, qui rendaient en fait hommage et honneur à la figure humaine, immortalisée dans l'Olympe de toutes les projections. Voilà une solution inacceptable pour ses clients bouddhistes. L'himation sera la solution pratique. Restait le visage.

Bien sûr, que les traits et le regard (les yeux !) devaient, dans le silence recueilli de la statue, devenir :

La seule voix qui puisse,

Avec les flots dormants et les forêts bénies,

Murmurer ici-bas

Quelques commencements de ce qu'est l'Infini !

Victor Hugo

Notre artiste va utiliser toutes les ressources de la métamorphose. Trouver le moyen de rendre *sensible* à l'orant, la dimension *extra-terrestre* d'une présence qui prétend n'être ni divine, ni démiurgique, ni spirituelle, ni humaine. Comment ? En lui facilitant l'accès à un amont, un aval et une confrontation de la statue. Cette statue va être sur-connotée par tout le code dogmatique, autant qu'il est visible, par les attentes, sentiments et foi du méditant/adorateur et par le génie du sculpteur.

Méta-morphoser consiste à faire passer d'une forme à une forme au-delà. Et l'apo-théose consiste à (faire) accéder à la forme la plus haute, la divine. Toute statue, non grecque, sera donc nécessairement, dans ce cas, à la fois insensée, parce que l'exploit est impossible, et monstrueuse parce que ce qu'elle montrera (*mostrare*) sera nécessairement une caricature. La statue devra donc jouer non pas sur le plan de la matérialité minérale de sa présence, mais sur sa valeur autonome, en tant qu'objet élu, en tant qu'image chargée a priori, en tant que *chimère* religieuse, renvoyant le fidèle au monde complexe de

sa propre psyché, c'est-à-dire à son cerveau primitif, fabrique de tous les sortilèges de l'inconscient. La méditation, lieu d'application de l'avènement religieux, jouera pleinement son rôle d'oscillation anamnésique, entre illusion et réalité, entre régression et progression de la conscience, pour conduire le fidèle jusqu'au vide mystique où il doit nécessairement atteindre, pour reconstruire le *bouddha* en soi, en se libérant de la statue. C'est donc bien par la fiction médiatrice de l'objet que l'adorateur du bouddha parvient à sa propre Illumination.

Le leurre a permis l'événement, il n'en est pas l'auteur. Si le leurre n'est pas évacué, comme une béquille nécessaire mais non suffisante, il se transforme en fétiche (c'était dans la *baghava*, le risque de la *bhakti* et de l'*anusmrti*). Ce n'est pas ce que poursuit le bouddhiste mahayaniste qui veut son *Bouddha Solo* : le Grec l'a compris. Il va donc livrer une statue, voilà le prodige, regardez-là, qui, dans la *simplicité* même de sa conformation sculpturale va autoriser sa constitution par les bouddhistes utilisateurs, *en corps séméiotique, en corps de mémoire, en corps mandala*.

Le programme de cette statue *computer* est un système d'autant plus complexe que sa contemplation paraît plus simple. C'est à l'usage seulement qu'elle révèle ses potentialités. La méditation sur le *bouddha* « informe » la statue et l'écran de la statue affiche le degré et l'état de croissance du *bouddha* en nous... Sans le savoir peut-être, mais avec les Grecs, tout est possible, notre gréco-bouddhiste a joué l'interactivité en intégrant une réalité double dans le fonctionnement d'une métamorphose en va-et-vient, libre de se déployer dans la vacuité préalable à tout avènement du sens.

Dans ce marché de la statue, le réalisme de l'homme d'affaires n'a pas obscurci la déontologie de l'artiste. Le *Bouddha Solo* est un prodige de l'art grec, en réponse à un désir bouddhique contradictoire : c'est pourquoi il ne pouvait être que paradoxal.

BIBLIOGRAPHIE

1. AUTRAN Ch. *L'épopée hindoue*, Paris 1946
2. BELLINGHAM D. *Greek Mythology*, London 1989
3. BEYER S. *The vision quest in early Mahayana, in Prajnaparamita and related systems*, Berkeley 1977
4. BISWAS A.K. *Buddha and Bodhisattva, a Hindu view*, New Delhi 1987
5. BOARDMAN J. *Greek sculpture : The archaic period*, London 1993
6. BOARDMAN J. *Greek sculpture : The classical period*, London 1992
7. BUITRON-OLIVER D. *The Greek miracle*, Washington 1992
8. BUSSAGLI M. *L'Art du Gandhara*, Paris 1996
9. CLAYTON P. *Great figures in Mythology*, Hong Kong 1990
10. CONZE E. *Le Bouddhisme*, Paris 1997
11. DEYDIER H. *Contribution à l'étude de l'art du Gandhara*, Paris 1950
12. FAURE B. *Sexualités bouddhiques*, Aix-en-Provence 1994
13. FOUCHER A. *La vie du Bouddha*, Paris 1987 (1949.1)
14. GOBLET D'ALVIELLA, Comte de. *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, Paris 1926
15. HEGEL G.W.F. *Esthétique*, Paris 1970
16. HEGEL G.W.F. *Introduction à l'esthétique*, Paris 1964a
17. HEGEL G.W.F. *L'art classique*, Paris 1964b
18. HEGEL G.W.F. *L'idée du Beau*, Paris 1964c
19. KERN H. *Manual of Indian Buddhism*, Delhi 1989
20. KHAN A.N. *Gandhara*, Karachi 1994

21. LAMOTTE E. *Histoire du Bouddhisme indien*, Louvain 1976
22. LA VALLEE POUSSIN L. *de L'Inde au temps des Mauryas et des Barbares*, Tome VI (1), Paris 1930 (LVP 1)
23. LA VALLEE POUSSIN L. *de Dynasties et Histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes*, Tome VI (2), Paris 1935 (LVP 2)
24. MARG. *India and Greece*, Bombay 1985
25. MARSHALL J. Sir. *The Buddhist art of Gandhara*, Cambridge 1960.1
26. MEYER E. *Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien*, 1925, in *Der Hellenismus in Mittelasien*, hrsg von ALTHEIM Fr. u. REHORK J., Darmstadt 1969
27. NAKAMURA H. *Indian Buddhism*, Delhi 1989
28. OKRI B. *Birds of heaven*, London 1996
29. PARMINDER G. *Mystery and Mysticism, in Prajnaparamita and related systems*, Berkeley 1977
30. RENO L., FILLIOZAT J. *L'Inde classique*, tome I, Paris 1947 ; tome II, Hanoï 1953
31. SCHLUMBERGER D. *Nachkommen der Griechischen Kunst außerhalb des Mittelmeerraums*, 1960, in *Der Hellenismus in Mittelasien*, hrsg von ALTHEIM Fr. u. REHORK J., Darmstadt 1969
32. SMITH R.R.R. *Hellenistic Sculpture*, London 1991
33. STAVISKIJ B.J. *La Bactriane sous les Kushans*, Paris 1986
34. TARN W.W. *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge 1951.2
35. TISSOT Fr. *Gandhara*, Paris 1985
36. VALLIN G. *Lumière du non-dualisme*, Nancy 1987
37. VERNANT J.P. *Mythe et pensée chez les Grecs.2*, Paris 1974
38. WOODSTOCK G. *The Greeks in India*, London 1966
39. ZWALF W. *A catalogue of the Gandhara sculpture in the British Museum*, Vol I : Text ; Vol II : Plates, London 1996

BIBLIOGRAPHIE *complémentaire*

1. STEIN A. *On ancient Central-Asian tracks*, Chicago 1974
2. TADDEI M. *Neue Forschungsbelege zur Gandhara Ikonographie*, in *Aus dem Osten des Alexanderreiches*, Köln 1984
3. TADDEI M. *Was bedeutete der Buddha für die frühindische Kunst ?*, in KLIMBURG - SALTER, D., *Buddha in Indien*, Vienna
4. TALBOT RICE T. *Ancient Arts of central Asia*, New York 1965
5. TARN W.W. *Hellenistic Civilization*, London 1952.3
6. THE MIDDLE LENGTH DISCOURSES OF THE BUDDHA, Boston 1995
7. BAHM A.J. *Philosophy of the Buddha*, Berkeley 1993
8. BANARJEE G.N. *Hellenism in Ancient India*, London 1919
9. BARTH A. *The religions of Indians*, London 1882
10. BOYCE M. *Zoroastrians*, London 1979
11. COLLIN DAVIES C., *An historical Atlas of the Indian Peninsula*, London 1963
12. CONZE E. *The large Sutra of perfect wisdom*, tr. and ed. by, Delhi 1990 (1975.1)
13. CONZE E. *The Prajnaparamita literature*, Tokyo 1978
14. CONZE E. *The large sutra of perfect wisdom*, Delhi 1990
15. COOMARASVAMY A. *The Indian origin of the Buddha image*, JAOS, 1926
16. COOMARASVAMY A. *The origins of the Buddha image*, Art bulletin IX, 4, 4, 1927
17. COOMARASVAMY A. *Elements of Buddhist iconography*, New Delhi 1972

19. EDGERTON F. *The Bhagavad Gita*, Delhi 1944
20. FA-HSIEN, *The travels of*, Westport 1981
21. FICK R. *Die buddhistische Kultur und das Erbe Alexanders des Grossen*, 1934
22. FOUCHER A. *Géographie ancienne du Gandhara*, BEFEO 1901
23. FOUCHER A. *Origine grecque de l'image du Bouddha*, Paris 1913
24. FOUCHER A. *L'Art Gréco-Bouddhique du Gandhara*, 2 vol. (3 tomes), Paris 1905-1922 ; *Additions et corrections Index*, Paris 1951
25. FOUCHER A. *The Greek origin of the image of Buddha in the beginnings of Buddhist Art*, Paris - London 1917
26. FREDERIC L. *Buddhism*, Paris 1995
27. GARDNER P.A. *Catalogue of the Indian coins in the British Museum : Greek and Scythic Kings*, London 1886
28. GOMBRICH R. *How Buddhism began*, London 1996
29. GRIMM G. *The doctrine of the Buddha*, Delhi 1924
30. GRÜNWEDEL M.A. *Buddhistische Kunst in India*, Berlin 1893
31. HALLADE M.M. *La composition plastique dans les reliefs de l'Inde*, Paris 1942
32. HUTINGTON C.W. *The emptiness of emptiness*, Delhi 1992
33. JAIRAZBHOY R.A. *Foreign influence in Ancient India*, Bombay 1963
34. KITAGAWA J.M. *Gibt es ein Verstehen fremden Religionen ?* Leiden 1963
35. KLIMBURG-SALTER D. *The kingdom of Bamyán*, Naples - Rome 1989
36. LAMOTTE E. *Le traité de la Grande Vertu de Sagesse de Nagarjuna (Mahaprajnaparamitasastra)*, Louvain 1966-1980
37. LEVY S. *Le Bouddhisme et les Grecs*, RHR XXIII, Paris 1891
38. MONIER-WILLIAMS Sir N. *Buddhism*, Varanasi 1964
39. NARA. *The grand exhibition of Silk Road civilization*, Nara 1988
40. NARAIN A.K. *The Indo-Greeks*, Oxford 1957

41. PANDE G. C. *The message of Gotama Buddha and its earliest interpretations, in Buddhist Spirituality I, New York 1993*
42. PANDE G.C. *Studies in the origins of Buddhism, London 1996*
43. PURI B.N. *India under the Kushanas, Bombay 1965*
44. PURI B.N. *Buddhism in central Asia, Delhi 1993*
45. RAHULA W. *L'enseignement du Bouddha, Paris 1961*
46. RAWLINSON H.G., *Intercourse between India and the Western World, Cambridge 1926*
47. RHYS-DAVIS T.W. *Indian Buddhism, London 1891*
48. ROWLAND B. *The evolution of the Buddha image, New York 1963*

49. SASAKI G.H. *Linguistic approach to Buddhist thought, Delhi 1986*
50. SCHOPEN G. *On monks, nuns and vulgar practices : the introduction of the image cult into Indian Buddhism, Ostasiatische Zeitschrift, 1930*
51. SCHUMANN H. W. *Der Historische Buddha, München 1995*
52. SEHRAI F. *The Buddha story in the Peshawar Museum, Lahore 1991*
53. SHARMA R.C. *The splendours of Matura, Art and Museum, New Delhi 1993*
54. SHAYERS S. *Pre-canonical Buddhism Archiv Oriental in VII 1 - 2, 1935*
55. SNELGROVE D. (ed) *The Image of Buddha, Paris/London*
56. STCHERBATSKY Th., *The Central Conception of Buddhism, Delhi 1983*
57. *THE LONG DISCOURSES OF THE BUDDHA, Boston 1995*
58. THOMAS E.J. *The history of Buddhist thought, London 1953*
59. TOYNBEE J. *Between Oxus and Jumma, London 1961*
60. TRUNGPA GHOGYAM. *The path is the goal, Boston - London 1995*
61. UNESCO. *L'Art Bouddhique, Genève 1990*

62. UPASAK C.S. *History of Buddhism in Afghanistan*, Sarnath Vanasari 1990
63. UPADHYAYA K. N. *Early Buddhism and the Bhagavad-Gita*, Delhi 1983
64. WALDSCHMIDT E. *Die Entwicklungsgeschichte des Buddhabildes in Indien*, *Ostasiatische Zeitschrift* 1930
65. WALLESER M., *The life of Nagarjuna from Tibetan and Chinese Sources*, New Delhi/ Madras 1990
66. WARDER A.K., *Original Buddhism and Mahayana*, Turin 1983
67. WIJAYARATNA M. *Sermons du Bouddha*, Paris 1988
68. WIJAYARATNA M. *Le Bouddha et ses disciples*, Paris 1990

GLOSSAIRE

1. ABHAYA : Sans peur : *mudra, geste de l'apaisement*
2. ABHIDHARMA : Doctrine supérieure, Philosophie et Psychologie ; l'un des 3 canons.
3. AJITA : Vainqueur : *Maitreya Ajita.*
4. AKSHOBHYA : Le *Bouddha* : imperturbable
5. AMITHABA : Le *Bouddha* : infinie lumière
6. AMITYA : Impermanence
7. ANATMAN : Sans âme, sans ego
8. ANUPURVIKATHA : Enseignement gradué, progressif
9. ANUSMRTI : Commémoration, dévotion
10. ANUTTARASAMYAKSAMBODHI : Suprême et parfaite Illumination
11. ANUTTPANNA : L'un des 5 *Dharmas*
12. APRADAMA : Vigilance soutenue, sainte observance
13. ARAPACANA : Alphabet mnémotechnique sace, pour un article de foi
14. ARHAT : À atteint l'Illumination et s'est éteint dans le *Nirvana*. Figure de l'*Hinayana* ; ne se préoccupe pas d'aider les autres à parcourir la voie
15. ASANA : Positions et postures du corps dans le code gestuel bouddhique
16. AVALOKITESVARA : *Bodhisattva* : le Compassant
17. AVATARA : Incarnations différentes successives
18. AVYAKRTAVASTU : Domaine à part, réservé (les fins dernières, les dieux etc...)
19. AZYASATYA : Les 4 Vérités Saintes
20. BAGHAVA : Dévotion, dévot du *Bhagavant* ; le Seigneur

21. BAGHAVADGITA : Poème sacré en l'honneur de Krisna, originaire de Mathura
22. BAGHAVATA : Adorateur du Seigneur
23. BAGHAVANT : Le Seigneur
24. BAHUSRUTA : Secte des savants consommés
25. BHAISHAJYAGURU : Le *Bouddha* : guérisseur
26. BHAKTA : Celui qui pratique la Bhakti
27. BHAKTI : Dévotion très intense à une divinité
28. BHAVA : Devenir, existence, continuité
29. BHUMISPARSA : *Mudra* de l'évocation de la terre, témoin de l'Illumination du *Bouddha* et de la défaite de *Mara*
30. BIKHSU : Moine mendiant (*bikhsuni* : féminin)
31. BODHI : Illumination, arbre de l'Illumination
32. BODHISATTVA : Figure du *Mahayana*, la Compassion. Il a atteint l'Illumination, mais renonce au *Nirvana* pour aider les hommes
33. BODHICITTA : Esprit de l'éveil, pensée de l'Illumination
34. BOUDDHA : L'Éveillé, a reçu l'Illumination, *Siddhârta*, *Gotama Sakya* ; dit *Sakyamuni*, le Sage du clan des Sakyas
35. CYAVANA : L'un des 5 *Dharmas*
36. DEVA : Divinité, être céleste
37. DEVATIDEVA : Le dieu des dieux
38. DHARMA : La loi bouddhique
39. DHARMAKAKRA : Prédication du *Dharma*
40. DHARMAKAKRAPRAVARTANA : La mise en route de l'enseignement du *Dharma*
41. DHARMADHATU : Eléments du *Dharma*, notion brahmanique de l'Absolu
42. DHYANA : État de méditation ; deviendra ch'an', sôn, zen
43. DIGHA : Textes sacrés
44. DRSHTI : Vue, opinion (erronée)
45. DUHKHA : Souffrance, conflit, insatisfaction, insubstantialité vide
46. GANDHARVA : Demi-dieux, musiciens, chanteurs, maîtres du ciel et de l'air

47. HINAYANA : Petit véhicule, Ecole du bouddhisme monastique. Idéal : *l'Arhat*. Se diffuse dès la mort du *Bouddha* jusqu'à l'an 0
48. JATAKA : Histoires des vies antérieures du *Bouddha*
49. KARMA : Les existences antérieures
50. LAKSANA : Signe ; l'une des 32 marques de la perfection qui distinguent le corps du *Bouddha*
51. MADHYAMAKA : L'école du Milieu, fondée par Nagarjuna (*Amaravati*)
52. MAHABHARATHA : Avec le RAMAYANA, le poème épique indien
53. MAHAPURUSA : Un être transcendantal
54. MAHAYANA : Grand véhicule. Importance accordée aux rôles des *Bouddhas* et des *Bodhisattva*. Autour de l'an 0
55. MAHAPARINIRVANA : La grande et ultime extinction
56. MAHASAMGHIKA : Secte qui influencera le *Mahayana*, réformiste, démocratique et plus ouverte ; après le concile de *Rajaghrha*
57. MAITREYA : *Bodhisattva* : le Bienveillant, *Bouddha* du futur
58. MAITRI : Charité, dévouement, universelle bienveillance
59. MAJJHIMA : L'un des 5 *Dharmas*
60. MANDALA : Dessin ésotérique
61. MANJUSRI : *Bodhisattva* : la Sagesse
62. MILINDAPANNA : Traité ; Dialogue entre le Roi Ménéandre et *l'Arhat* Nagasena au sujet de la foi bouddhique
63. MUDRA : Position des mains, code gestuel bouddhique
64. MUNI : Sage silencieux, moine. Différent du brahmane
65. NAMAN : L'un des 5 *Dharmas*
66. NIRVANA : Extinction, état de délivrance, la Vérité absolue, la Réalité ultime
67. PANCAMIMSATI : Un texte sacré
68. PARAMARTHA : L'un des 5 *Dharmas*
69. PARAMITA : Vertu
70. PARISAD : Assemblée, congrégation
71. PRAJNA : Sagesse
72. PRAJNAPARAMITA : La vertu de Sagesse
73. PRASADA : Grâce

74. PRHABHA : Splendeur, aura, halo
75. PRHAGJANA : Profane
76. PUJA : Prière, cérémonie, culte
77. RAJAS : L'un des 5 *Dharmas*
78. RAMAYANA : Avec le MAHABHARATHA, le poème épique indien
79. RATNA : Joyau
80. RUPAKARAKA : Artisan, créateur
81. SAIKSA : Occupé à l'étude
82. SAKYAMUNI : Le sage du clan des *Sakyas*
83. SAMADHI : Discipline mentale, concentration atteinte par une longue méditation
84. SAMANYALAKSANA : 3 caractères généraux des *Dharmas*
85. SAMDHABHASYA : Enseignement intentionnel
86. SAMSARA : Le cycle sans fin de la naissance, de la mort et des réincarnations successives
87. SAMSKARA : Coefficient de notre hérédité, prédestination
88. SAMYUTTA : Un texte sacré
89. SANGHA : Communauté des moines bouddhistes
90. SAURAPURANA : Un texte sacré
91. SAVARTISVADIN : Ceux qui affirment que tout existe. Secte bouddhique, répandue au *Gandhara*, après le concile de Ceylan
92. SARITA : Restes, reliques
93. SILA : (Vertu de) moralité
94. SILPIN : Maître artisan ; presque un artiste technique
95. SKANDHA : Les 5 Agrégats constitutifs de tout être vivant
96. SRADDA : Foi
97. SRAMANA : Un maître
98. SRUTA : Science, instruction
99. STHAVIRA : Secte fidéiste (à la première tradition)
100. STUPA : Monument sans espace intérieur, normalement Sacrement de la présence du *Bouddha*
101. SUTRA : Textes sacrés, remontant à, ou dérivant du *Bouddha*
102. SVAYAM BHU : Eveil par soi-même

103. TAT TVAM ASI : Cela (l'Absolu), toi (l'individu) tu l'es
104. TRIPITAKA : Triple canon (3 corbeilles) ; *Vinaya, Sutta, Abhidharma*
105. TORANA : Grande porte des enceintes des stupas
106. TRATA : Sauveur
107. TRISHNA : Désir
108. TYAGA : Générosité, vertu des laïcs
109. UPADANA : Saisie, attachement
110. UPASAKA : Un bouddhiste laïc (*upasaki* : féminin)
111. URNA : Petite touffe de poils, signe de sagesse ésotérique, située entre les sourcils du *Bouddha*
112. USNISA : Protubérance située sur le crâne du *Bouddha* ; un signe de sagesse (*laksana*)
113. VAJRAPANI : Génie porte foudre ; protecteur attaché au *Bouddha*
114. VEDANA : Sensation
115. VINAYA : L'un des 3 canons du *Tripitaka* : la discipline
116. VIPASYANA : Vision intérieure
117. YAKSA : Créature surnaturelle masculine en rapport avec les arbres
118. YOGA : Gymnastique rituelle
119. YUGAPURANA : Un texte sacré

Du même auteur

1. 1980 : **Beruf oder Berufung**, (motivations de la vocation sacerdotale, en Bavière, années 70. En allemand) Kösel Verlag, München. **Épuisé**
2. 1982 : **Si la Bible m'était contée** (traductions bibliques en français contemporain, racontées d'abord sur TF1, Le Jour du Seigneur, années 80) Le Centurion, Paris.
3. 1991-2003 : **Petit Traité de la Compassion** (Essai sur l'accompagnement des personnes en fin de vie). 1^{ère} Édition, Éditions Dô, Cannes 2002; 2^e Édition, Éditions Fata Morgana, Paris-Genève.
4. 1997 : **Le Baume du Tigre** (Anthologie de discours et conférences asiatiques). Hong Kong. **Épuisé**
5. 1998-2002 : **Le Bouddha Revisité** (ou Genèse d'une fiction : Recherche et enquête sur les origines gréco-bouddhiques de la première statue du Bouddha du Gandhara). 1^{ère} Édition, Éditions Dô, Cannes. 2^e édition L'Harmattan, Paris 2005
6. 1998-2002 : **Le Sourire Immobile** (ou Chronique de Printemps en Pays Zen: Séjour de 10 semaines dans le monastère Chogyé de Song Kwang sa, Corée du Sud, pour l'apprentissage du Sôn coréen, issu de la forme traditionnelle de la méditation chinoise Ch'an du Patriarche Hui-neng). Éditions Dô, Cannes 2002. 2^e édition, revue, corrigée et augmentée (**Le Pentabase**), Fata Morgana/Parole et Silence, Paris-Genève, sous le titre **L'Échelle de Perfection**.
7. 1999-2002 : **L'œil Instantané** (ou Les Miroirs de l'Absence: Études & recherches sur le jardin zen et le théâtre Nô japonais) Éditions Dô, Cannes 2002, 30 € **Épuisé**. En voie de ré-édition
8. 2002 : Marc Chagall **La Bible Rêvée** (Itinéraire de découverte de l'oeuvre de Marc Chagall, au Musée du Message

Biblique Marc Chagall, Nice).2002, NGM Publisher, Singapour.

9. 2004 : **Vincent van Gogh Le Soleil Foudroyé**, NGM Publisher, Singapour.

10. 2004 : **Relire le Testament**, Tome 1 : Marc-Matthieu ; Tome II Luc ; Tome III : Jean ; Tome IV : Paul... & les autres, Éditions Dô, Nice, distribué par Factuel, Genève-Paris.

11. 2005 : **Missionnaire pour des temps nouveaux**, (Une autobiographie) Factuel, Paris-Genève.

12. 2005 : **Shin Momoyama** (essai sur l'esthétique zen japonaise) Éditions Amalthée, Nantes.

13. 2005 : **À propos d'Adam, ou Présence d'Esprits** (A la recherche d'un inconnu), Éditions Bénévent, Nice.

14. 2005 : **L'Échelle de Perfection** (avec Ignace de Loyola et Bodhidharma, des Exercices au Zazen 1991-1998), Parole et Silence, Genève-Paris.

15. 2005 : **Prêtre dans un monde para chrétien**, (suite de « Missionnaire pour des temps nouveaux ») en voie d'édition

16. 2005 : **Les liens et les clés**, (suite de « Missionnaire pour des temps nouveaux » & « Prêtre dans un monde para chrétien ») en voie d'édition

17. 2005 : **La Bible à nos amours** (suite de « Si la Bible m'était contée ») Parole et Silence, Genève-Paris, €

2005 : *Shintai : Le corps des dieux* (suite de « Shin Momoyama, Les Pêchers du regain ») Éditions Amalthée, Nantes.

L'auteur :

Version longue :

Vincent-Paul Toccoli, né à Alger en 1942, a connu un itinéraire assez original. Homme de la Méditerranée par son hérité et sa jeunesse, il a parcouru le monde, jusqu'à ce jour encore, pour ses études, ses missions et ses loisirs : c'est ainsi qu'il a arpenté toutes les Routes de la Soie, entre Nara et Venise... Études de Lettres, Langues, Philosophie, Théologie, Psychanalyse et Bouddhisme en France, en Allemagne, aux États-Unis, et dans divers pays d'Extrême-Orient. Prêtre, Salésien de Don Bosco, Vincent-Paul Toccoli a enseigné vingt-deux ans dans les instituts de son ordre, a collaboré au Jour du Seigneur (Le Conteur biblique) et à Bayern 3 (Erziehungswissenschaften), a été missionnaire à Hong Kong et en Chine durant sept ans, clôturés par une année sabbatique consacrée à l'étude des Bouddhismes et des religions de l'Asie du Sud Est Asiatique : Népal (Lumbini International Research Center), Corée du Sud (Buddhist Méditation International Center) et Japon (Nagoya International Center for Religion and Culture). Depuis la fin 1999, Vincent-Paul Toccoli réside à Nice, au titre de Directeur Diocésain de la Culture et en charge de Pastorale sur la technopole internationale de Sophia Antipolis. Il continue de fonctionner à l'occasion en tant que consultant international (Asie), a ouvert un cabinet de psychanalyse (Nice) et est chargé de cours à l'UNSA (Université Nice Sophia Antipolis). Il écrit, donne des conférences et organise lui-même colloques et symposiums. Enfin, « son site » sur la toile [<http://www.a-nous-dieu-toccoli.com/>] lui permet de répondre à des appels partout dans le monde : Vincent-Paul Toccoli parle cinq langues.

Version courte :

Vincent-Paul Toccoli, né à Alger en 1942, a poursuivi pendant plus de dix-sept ans des études multiples en sciences humaines et religieuses : missionnaire en Amérique Latine et en Chine, psychanalyste, conférencier, écrivain, consultant international, il est actuellement Délégué à la Culture pour le Diocèse de Nice et Chargé d'Enseignement à l'Université de Nice Sophia Antipolis.

Le Bouddha Revisité ou La Genèse d'une Fiction

Version longue :

« Après six années passées au service des communautés francophones de l'Asie du Sud-est, je postulai à l'Université de Pékin le cours d'Anthropologie du Bouddhisme. Après qu'on m'eut fait languir et nourri de fausses espérances, ma demande fut repoussée pour convenance : j'étais (malheureusement !) prêtre. En attendant le verdict, je sollicitai et obtins de mes supérieurs la permission d'effectuer une année sabbatique, en vue d'approfondir encore, mais par la pratique cette fois, ce bouddhisme multiple dont mes pérégrinations asiatiques m'avaient révélé les innombrables visages ! Mon premier stage eut lieu au Népal, à Lumbini, lieu de naissance du Bouddha, au Lumbini International Research Institute (LIRI), sous la direction du Professeur Kristof Cüppers : j'y fis une recherche sur la première statue du "Bouddha, seul et debout" ! Elle se révèle être l'aboutissement d'une commande bouddhique et d'une réalisation grecque, exécutée dans l'actuel Nord du Pakistan, jadis Royaume de Gandhara, capitale Taxila. Statue hybride, dans laquelle hellénisme alexandrin et tradition indienne se rencontrent pour accomplir un chef-d'œuvre. J'en raconte l'histoire et j'en étudie le miracle philosophique des cultures. »

Version courte :

Recherche sur la première statue du "Bouddha, seul et debout" ! Elle se révèle être l'aboutissement d'une commande bouddhique et d'une réalisation grecque, exécutée dans l'actuel Nord du Pakistan, jadis Royaume de Gandhara, capitale Taxila. Statue hybride, dans laquelle hellénisme alexandrin et tradition indienne se rencontrent pour accomplir un chef-d'œuvre. J'en raconte l'histoire et j'en étudie le miracle philosophique des cultures.